

Plus jamais

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

49

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Plus jamais

Plus jamais



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

PLUS JAMAIS

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 ! MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANTE
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORN-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCÉUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PETRO-MASSACRE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

PLUS JAMAIS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

SKIN DEEP

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1982

© Librairie PLON/GECEP, 1986

pour la traduction française

ISBN 2-259-01381-3

Édition originale :

ISBN : 0-523-41559-1

BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Un orage menaçait. D'épais nuages couleur de fumée s'amassaient à l'ouest et le tonnerre grondait déjà. La mer, normalement étincelante et calme autour des îles prolongeant le sud de la Floride, bouillonnait, blanche et grise, en fouettant la coque du porte-avions, l'USS *Andrew Jackson*.

Le lieutenant Richard Caan enfila son ciré et monta rapidement sur l'aire d'atterrissage à l'arrière du navire. La douleur sourde qui avait martelé son crâne toute la nuit chargeait maintenant au grand galop. Il vérifia le lit du vent et cracha par-dessus bord, mais le goût de la soirée de la veille resta dans sa bouche.

— C'est vous le pilote, lieutenant ? demanda un jeune enseigne lorsque Caan se dirigea vers le biréacteur recouvert d'une bâche.

— Copilote, répondit Caan.

— Ça me suffit, répondit le jeune homme en saluant.

Les hommes de l'enseigne s'étaient déjà occupés d'amarrer et de recouvrir le F-24. Sa silhouette élancée se devinait sous la bâche claquante : le nez pointu comme une aiguille, les immenses ailes de guêpe, la bosse aérodynamique des réservoirs.

C'était l'appareil le plus exotique dans lequel Caan avait jamais volé, le chasseur-bombardier le plus efficace jamais construit. Il éprouvait toujours une bouffée de fierté en contemplant le magnifique avion. Jusqu'à présent, seule une poignée d'hommes dans le monde savait le piloter et Caan était de ceux-là. Mais en ce moment, il n'était pas fier du tout.

— Nous l'avons assez bien amarré, lieutenant, lui dit l'enseigne, mais vous voudrez peut-être le vérifier pour la stabilité.

— Merci, enseigne, marmonna Caan et ses yeux s'attardèrent un moment sur le jeune homme.

Le goût, dans sa bouche, était répugnant. Il ne lui était pas familier, ce goût de défaite, de violence, de mort et d'enfer imaginé.

C'était de la peur.

— Oui, lieutenant ? demanda l'enseigne en hésitant, les traits pincés par le vent violent.

Caan se força à se ressaisir :

— Ce sera tout, merci.

— Bien, lieutenant.

Le jeune homme salua et emmena sa petite équipe.

Caan ravalait sa salive en examinant les amarres de l'appareil.

Il y aura une terrible destruction.

Il avait atrocement mal à la tête. Les événements de la veille au soir – il y avait mille ans lui semblait-il maintenant, de retour dans la sécurité de la base navale de Key West – repassèrent dans son esprit avec une affreuse vivacité.

Une terrible destruction...

Tout avait commencé à son réveil. Avec une pénible secousse, il avait été arraché à un profond sommeil et s'était retrouvé assis, les deux bras maintenus derrière lui. Une main froide, gantée de noir, était plaquée sur sa bouche comme un étau.

— Vous êtes un des pilotes qui doit embarquer demain sur l'*Andrew Jackson* ? demanda derrière lui une voix désincarnée, gutturale, au lourd accent étranger, tandis que les mains tiraient violemment sur ses bras.

Caan hocha la tête.

— J'ai placé une fiole sur votre lit, à côté de vous.

Le regard effrayé de Caan se posa sur ses genoux. Contre ses jambes, il y avait un petit flacon ambré.

— Emportez-la avec vous demain. Il y aura une terrible destruction. Vous ne pourrez pas l'empêcher. Quand ça arrivera, versez le contenu de la fiole sur votre figure et votre tête. Faites ce que je dis sinon vous mourrez.

Les mains musclées forcèrent Caan à renverser la tête en arrière.

— Attendez les oiseaux. Ils seront votre signe.

Ce furent les derniers mots qu'il entendit. Dans un fracas assourdissant, quelque chose s'abattit sur sa nuque. Une douleur fulgurante, et puis les ténèbres.

Il reprit connaissance à trois heures du matin. Chancelant jusqu'à la porte de son bungalow, il s'avança un peu dans la nuit et écouta. La base de Key West, désaffectée depuis quelques années, était maintenant presque abandonnée, à l'exception d'une équipe de recherche et de l'équipage de l'*Andrew Jackson*, qui ronflait paisiblement dans une solitude inhabituelle. Les seuls bruits que l'on entendait étaient ceux des insectes nocturnes et le murmure de l'océan.

Des oiseaux ?

Avait-il rêvé ? Était-ce un cauchemar dément provoqué par la peur ? Le lendemain, ce seraient les premières manœuvres de Caan à bord d'un porte-avions. La perspective d'un long voyage en mer offensait peut-être sa nature. Il retourna vers son lit de camp.

Elle était là. La fiole.

Il alluma. La clarté soudaine réveilla brutalement la douleur sur la nuque. Il leva le flacon à la lumière, en clignant des yeux.

Le verre ambré contenait un liquide incolore, visqueux. Il dévissa

le bouchon et le renifla. L'odeur lui souleva le cœur. Quoi qu'il y ait là-dedans, jamais de sa vie il n'avait senti une odeur aussi épouvantable. Il revissa le bouchon, à fond, posa le flacon sur le coin de son bureau et éteignit. Il se promit de le porter au commandant de la base dans la matinée, avant de prendre la mer.

Il y aura une terrible destruction...

Le flacon scintillait au clair de lune. Lentement, Caan le reprit et le glissa dans la poche de poitrine de son uniforme.

— Réveillez-vous, lieutenant. Ce n'est pas le moment de rêvasser.

Caan se secoua. Il sentit la pluie le fouetter. Sous le ciré, son pantalon était trempé et glacial.

— Oui, commandant !

— Tout est en ordre ici ? Ou bien n'avez-vous pas pris la peine de regarder ? demanda le commandant avec la voix aiguë et maussade d'un enfant gâté.

Arlington Miles Albright, le commandant, était relativement jeune mais c'était le genre d'homme habitué à donner des ordres. « Même s'il ne connaît strictement rien à ce qu'il ordonne », pensa Caan avec une certaine aigreur. Albright était moins qualifié que lui pour piloter le F -24. Mais il avait fait Annapolis et il était commandant, donc le supérieur et le pilote de l'appareil, durant les manœuvres de *l'Andrew Jackson*.

— Tout est vérifié, commandant, assura Caan.

Albright lui donna une petite tape condescendante sur l'épaule.

— C'est bien. Vous m'êtes finalement utile, après tout.

Un énorme éclair fulgura vers l'est.

— Oui, commandant, marmonna Caan.

Albright retourna à l'abri, à l'intérieur du navire. À l'écouille, cependant, il hésita et fit signe au copilote.

— Entrez donc vous abriter de la pluie, au moins, dit-il avec un sourire méprisant.

Caan obéit.

— Ces matelots peuvent s'occuper de l'appareil. Nous ne ferions que les gêner, d'ailleurs. Personne n'a besoin de pilotes dans une tempête, pas vrai ?

— Non, sans doute, commandant.

— Alors autant attendre que ça se calme en faisant un gin.

— Je ne joue pas au gin-rami, commandant.

Le commandant parut agacé.

— Allons, asseyez-vous quand même, ordonna-t-il puis il se reprit et se força à mettre dans sa voix un peu de camaraderie d'homme riche. Nous prendrons le café et discuterons du prix du grain, hein ?

Il rit et tapa de nouveau dans le dos de Caan.

Caan s'assit. Dehors, le tonnerre grondait. Il vit Albright regarder vivement par le hublot, en fronçant les sourcils, avant de se tourner vers Caan avec de l'amitié forcée. Pendant quelques minutes, le commandant s'occupa à commander du café au cuisinier de service. Une fois les deux tasses devant eux, il se frotta les mains dans une parodie d'enthousiasme joyeux.

— Eh bien, alors. Puisque vous ne connaissez pas le gin, que diriez-vous d'un robe de bridge ? Rien ne vaut le bridge, à mon avis, pour faire ressortir les facultés de raisonnement d'un homme.

— Je ne joue pas au bridge non plus, répondit posément Caan.

Albright en fut désolé.

— Ah ? Dans ce cas...

— Commandant, est-ce qu'un inconnu est venu dans votre chambre cette nuit ? demanda brusquement Caan.

La figure patricienne du commandant se ferma.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que quelqu'un est venu chez moi. Il m'a demandé si j'étais un pilote. Nous ne sommes que deux à bord et vous êtes mon supérieur.

Il y eut un long silence.

— Tout à fait ridicule, dit-il enfin. Une blague idiote, sans aucun doute.

Nouveau silence.

— Vous ne croyez pas ? demanda Albright, assez nerveusement pensa Caan.

— Non, répondit-il calmement. Je ne crois pas que c'était une blague.

Le café refroidissait dans les tasses, devant eux.

— Vous avez jeté ce liquide puant, n'est-ce pas ? demanda le commandant avec un sourire.

Caan secoua la tête.

— Non. Et vous ?

— Naturellement ! répliqua Albright avec indignation et, en élevant la voix, il ajouta : Si vous vous figurez que je vais laisser un voyou menacer Arlington Miles Albright un seul instant...

— Je ne me figure rien, commandant.

Le mal de tête de Caan s'aggravait. Il se frotta les tempes du bout des doigts.

— Il est normal que vous ayez gardé la vôtre, déclara Albright en se levant avec brusquerie. Elle est probablement suspendue à votre cou avec une patte de lapin pour faire bon poids. Les gens de votre espèce ont toujours été superstitieux.

Caan leva les yeux, la figure impassible.

— Est-ce que ça va avec arriviste, avare, sale et indigne d'être membre de votre country club ?

— Espèce de petit juif insubordonné ! gronda Albright avec mépris et il sortit du carré.

Caan soupira. Il remit son ciré mouillé et ressortit sous la pluie.

— Nom de Dieu, regardez-moi ça !

Quelqu'un, à côté de Caan, désignait le ciel à l'ouest.

— C'est sûrement une tornade, confirma quelqu'un d'autre.

— Allez ! Penses-tu ! Une tornade, ça a une queue. Ou quelque chose. Y a pas de queue sur ce truc-là.

— Mais ça bouge.

« Ça bouge *par ici* », pensa Caan.

— Attendez voir. On va jeter un coup d'œil avec ça, dit un des hommes en levant une paire de jumelles.

Il les abaissa lentement.

— Alors ?

— Pas croyable !

— Quoi ?

— C'est des oiseaux !

Caan se retourna vivement. *Attendez les oiseaux. Ils seront votre signe.*

— Quoi ?

— C'est des oiseaux, lieutenant, dit le marin, en s'apercevant subitement de la présence de Caan.

Caan s'approcha de la rambarde pour mieux voir, en s'y retenant dans le roulis.

— Donne-moi les jumelles ! dit un autre matelot en les arrachant de la main de son camarade. Et d'abord, on peut rien voir avec cette pluie et tout.

— C'est des foutus oiseaux, je te dis !

— Quel genre d'oiseaux ? demanda un observateur.

— J'en sais foutre rien. Des mouettes, on dirait.

— Elles sont grosses comme des charognards, marmonna l'homme d'une voix stupéfaite, en regardant à la jumelle.

Caan porta une main à sa poche de poitrine. La fiole était là, contre son cœur battant. *Il y aura une terrible destruction.*

— Dégagez les ponts ! dit-il en se tournant vers les matelots.

— Lieutenant, c'est que des oiseaux...

— Dégagez les ponts, je vous dis !

Les matelots reculèrent.

— Oui, lieutenant, dit en hésitant le plus âgé.

Caan le vit se diriger vers un des officiers du bord. L'homme, un capitaine de corvette, jeta un coup d'œil courroucé à Caan, aboya un

ordre aux matelots et marcha à grands pas vers le copilote.

— Qu'est-ce qui vous prend de dire à mes hommes de dégager les ponts en pleine tempête ? ragea-t-il.

— C'est les oiseaux, capitaine, voulut expliquer Caan.

— Vous n'avez jamais vu d'oiseaux ? Vous êtes pilote, bon Dieu, vous devez en avoir croisé un ou deux.

— Il ne s'agit pas de ça, capitaine...

— Écoutez un peu, lieutenant. Nous avons du gros temps sur les bras et ça s'aggrave de minute en minute. Mes hommes ne peuvent pas dégager les ponts pour quelques oiseaux. C'est clair ?

— Vous devez me croire ! cria Caan. Ce ne sont pas des oiseaux ordinaires.

L'officier de marine pinça les lèvres.

— Je crois que vous feriez mieux de vous en tenir à piloter des avions, jeune homme.

— Mais...

— Ce sera tout.

Le capitaine tourna les talons et s'éloigna.

On n'avait plus besoin de jumelles pour voir les oiseaux. C'était des géants, deux mètres d'envergure ou presque, un corps puissant planant au-dessus de serres qui se baissaient comme des arbres rabougris vers le grand navire.

— Ils arrivent... Ils viennent ici ! cria quelqu'un.

— Ah, mon Dieu, gémit Caan.

Les oiseaux attaquaient déjà.

À travers la pluie battante, il vit un jeune homme, en ciré comme le sien, chanceler et tomber à la renverse sur le pont. Ses mains se levèrent dans un spasme alors que les serres puissantes plongeaient et lui arrachaient la gorge. Un autre poussa un cri strident, un dernier râle alors qu'une de ces créatures se jetait sur lui et lui arrachait les yeux de deux coups de bec.

Caan voulait se détourner mais une sorte de fascination morbide le clouait sur place. Autour de lui, ce n'était que carnage et... *terrible destruction*, pensa-t-il, la voix de cette nuit se répercutait follement dans sa tête, tandis qu'il regardait les oiseaux hideux, monstrueux, d'une blancheur de mort, foncer et s'acharner sur leurs victimes humaines.

Quelqu'un courait vers lui, la tête baissée, le grand corps tendu en avant. C'était Albright. Ses yeux imploraient, ses mains se tendaient sous la pluie.

— Caan ! cria-t-il. La fiole... !

Les oiseaux poussaient des cris perçants. Presque distraitement, Caan tira de sa poche le flacon et le regarda. Était-ce une blague, le contenu magique de la fiole ? Un autre cauchemar ? Derrière le

flacon, il voyait Albright, avec sa figure convulsée, avide, ses mains tendues.

— Donnez-la-moi ! cria pitoyablement le commandant. Donnez-la-moi, Caan. Je vous en supplie !

Et, au-delà, les hommes affolés, aveugles, estropiés, mourant dans des océans de sang tandis que les mouettes monstrueuses continuaient de tuer, lentement, sans pitié.

— Caan !

Le copilote était figé, paralysé, le flacon ambré au creux de sa main, tandis que les oiseaux attaquaient le commandant. Un battement d'ailes blanches, un long cri de spectre et Albright ne fut plus qu'un amas désordonné de membres épars dont le sang se mêlait à la pluie et recouvrait le pont de mares écarlates.

— Ah, mon Dieu, murmura encore une fois Caan.

Ils venaient vers lui, maintenant. Une escadrille aux yeux noirs luisants, au bec de vautour rougi, aux ailes battant une cadence funèbre.

— Fais quelque chose, Caan, marmonna-t-il tout haut, pour lui-même, alors que les oiseaux se rapprochaient inexorablement.

Un grand éclair fourchu illumina un instant le ciel. À sa lueur, il vit ses doigts trembler, avec une exagération comique, en essayant de dévisser le bouchon de la fiole.

Malgré le vent violent, il sentit l'odeur fétide du liquide alors qu'il le versait sur sa tête et sa figure. Un fou rire nerveux le menaça. Et si c'était une blague, après tout ? Si on le trouvait mort et puant d'on ne sait quelle mixture infecte contenue dans ce flacon ? La tête des hommes chargés de nettoyer les ponts, qui tireraient à pile ou face à qui aurait le malheur de fourrer son cadavre dans un sac pour l'immerger ! Il pouffa, puis il éclata de rire jusqu'à ce qu'il s'étrangle et se mette à sangloter, à pleurer en regardant les oiseaux fondre sur lui pour sa dernière minute sans gloire.

Ils passèrent sans le toucher.

Il entendit derrière lui les cris de souffrance des autres, mais les ailes battantes, au-dessus de lui, ne se renfermèrent pas pour descendre en piqué. Des ailes d'anges, pensa-t-il en voyant les plumes blanches passer.

L'Ange de la Mort l'avait laissé de côté.

Il n'était pas un homme pieux, pas un vrai juif, sinon qu'il avait été élevé comme un petit juif dans son enfance. Ses parents ne pratiquaient même plus. Malgré tout, il se souvenait de la Pâque, et ce devait avoir été comme ça quand ses ancêtres échappaient au baiser froid de l'Ange aux redoutables ailes blanches.

Il tomba à genoux, trouva une batayole pour s'accrocher dans le vent de plus en plus violent, et pria.

Finalement – au bout de combien de temps ?... un moment... une heure ? – le tumulte des mouettes se tut, leurs battements d'ailes s'éloignèrent et Caan frissonna en sentant la pluie froide et le vent sur sa nuque. Il releva la tête, en hésitant, et un cri lui échappa.

Autour de lui, quatre hommes formaient un carré. Ils étaient en combinaison de plongée, la figure noircie de graisse. Derrière eux, c'était le silence rompu seulement par les hurlements du vent et le crépitement de mitrailleuse de la pluie battante. Il y avait des cadavres partout, vautrés sans pudeur, la figure figée par la surprise et la mort subite et douloureuse. Le commandant Albright était là où il était tombé, ses doigts rigides toujours tendus, implorants. Plus rien ne vivait à bord de *L'Andrew Jackson*, à part le lieutenant Richard Caan, copilote sans distinction de l'aéronavale, juif ordinaire épargné par un caprice du destin, et quatre inconnus empestant le liquide du flacon ambré.

Un des quatre parla. Ses yeux, encerclés de graisse noire, étaient du bleu le plus pâle, étroits et reptiliens. Caan reconnut la voix de son visiteur de la nuit.

— Montez dans l'avion, dit-il.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il nageait sous l'eau à vingt nœuds, en réduisant sa vitesse maximum pour rester à la hauteur d'une bande de dauphins qui l'avaient adopté temporairement.

Curieux de leur nouveau compagnon de jeu, ils le poussaient gentiment du nez et bavardaient en un chœur supersonique tandis qu'il plongeait et cabriolait avec eux, filait tout au fond et remontait d'un trait pour respirer.

La nuit tombait. Sa période d'exercice était finie mais il s'amusait avec ces joyeuses créatures et, d'ailleurs, rien ne le rappelait à Key West sauf Chiun, qui devait regarder la télévision.

À regret, il quitta les dauphins et reprit plus ou moins la direction de la terre. « C'est ça l'embêtant, quand on est un assassin », pensait-il en remontant à la surface près du départ du Seven Mile Bridge, le pont de onze kilomètres qui était le seul accès routier à Key West. Il était condamné aux poissons. Il n'y avait pas beaucoup de gens avec qui un assassin professionnel pouvait se lier.

Il y avait Chiun, bien sûr, son entraîneur et professeur. Chiun était le Maître de Sinanju, le plus grand assassin vivant, mais quand même, c'était un homme de plus de quatre-vingts ans qui s'intéressait principalement à la poésie ancienne coréenne, aux rediffusions des feuilletons télévisés de 1965 et à une commentatrice orientale de télévision, une terroriste nommée Cheeta Ching. Pas particulièrement le brillant causeur d'après-dîner.

En se guidant sur les longs supports d'acier ancrant le pont sur le fond de l'océan, Remo plongea et nagea sous l'eau sur le demi-mille suivant. Remontée à la surface pour respirer et regarder les voitures au-dessus de lui foncer vers l'ultime terre la plus méridionale du pays, et replongée pour encore un demi-mille. Au bout de dix minutes, il était à terre, il courait le long de Roosevelt Boulevard en passant devant les hectares de centres commerciaux et de gargotes de fast-food collectivement appelés « New Key West », en agitant de temps en temps la main aux voitures bruyantes pleines de jolies filles ; il tourna dans Truman Avenue vers la vieille ville, *Cayo Hueso*, comme les Espagnols l'avaient appelée en premier, avec ses rues tropicales sinueuses, ses chaudes odeurs de cuisine mêlées à celles du café cubain et de la forte saveur du crabe.

Il se sentait mieux. Sa dernière mission « d'En-Haut » n'avait pas été du gâteau. Plus de vies avaient été perdues qu'il ne l'avait prévu et

il avait dû voyager au bout du monde avec une blessure à son système nerveux qui avait failli le tuer. Cette mission finie, Remo n'avait plus voulu travailler. Mais à présent, dans cette Floride embaumée, au grand soleil, entouré d'une explosion d'orchidées, d'hibiscus et de fleurs de frangipaniers, il devenait de plus en plus fort.

— Voyons un peu, voyons un peu, marmonna-t-il en essayant d'énumérer tous les êtres humains proches de lui. Chiun, dit-il en levant un doigt. Et...

Il se creusa la tête. Les parents ne comptaient pas et d'ailleurs Remo n'avait plus de parents et les religieuses de l'orphelinat où il avait été élevé ne comptaient pas non plus, car il n'en avait jamais connu beaucoup et celles qui l'avaient connu ne l'aimaient pas. Les flics de Newark ne pouvaient pas compter, parce qu'il était encore un bleu en tenue quand il avait été effacé de toute existence officielle, inculpé d'un crime qu'il n'avait pas commis et condamné à mourir sur une chaise électrique qui ne marchait pas. Mais tout le monde croyait qu'elle marchait et que Remo y était mort, parce que tout avait été organisé comme ça par l'individu le plus froid, le plus sournois et le moins humain d'Amérique...

Remo leva un second doigt.

— Smith, dit-il d'un air écoeuré.

Le Dr Harold W Smith, directeur du sanatorium de Folcroft, à Rye dans l'état du New York, était le second et dernier lien de Remo avec le reste de l'humanité.

Folcroft était la couverture de Smith, dissimulant ce qu'il faisait réellement, qui était d'employer Remo comme unique arme d'une organisation appelée CURE. C'était une organisation secrète, une annexe extra-légale du bureau du Président. La mission de CURE était de maîtriser le crime, en fonctionnant en dehors de la Constitution.

Parfois Smith travaillait seul, en extrayant des informations des ordinateurs géants construits à Folcroft, et faisant passer ces informations à qui de droit, par des milliers de filières inoffensives : employés croyant qu'ils renseignaient le FBI, fonctionnaires pensant que c'était la CIA qui leur envoyait chaque mois de petits chèques, modestes mais bien utiles, journalistes se figurant qu'ils avaient une source ultrasecrète au ministère des Finances.

Mais Smith ne travaillait pas toujours seul. Parfois (quand quelqu'un avait besoin d'être éliminé, pour être précis), Remo travaillait pour lui.

C'était le côté déprimant. Comme si ce n'était pas déjà assez embêtant de tuer les gens, Remo devait tuer des gens pour l'homme le plus terne, le plus sec, le plus extraordinairement ennuyeux et sans humour que la terre ait jamais porté.

Smith l'avait envoyé à Key West trois jours plus tôt pour « y

attendre les instructions », comme disait ce Néo-Anglais à la figure de citron. Smith parlait toujours comme s'il rédigeait des notes. « Attendre les instructions », ça voulait dire naturellement que Remo devrait bientôt aller faire sa fête à quelqu'un.

Quelle façon de gagner sa vie ! pensait-il en courant devant les élégantes boutiques de Duvall Street, devant le *Bull and Whistle* où les durs de la région se pavanaient, devant les discos palpitantes où de trop jolis garçons déployaient leur marchandise avec une décadence étudiée pour attirer de vieux messieurs fortunés. Le parc d'attractions permanent du Vieux Key West était déjà en plein boum, faisant signe avec ses lumières, sa musique, ses brises tropicales aux marins, amants, Noirs des Caraïbes, étudiants, langoustiers locaux et pêcheurs d'éponges.

Remo alla à Mallory Dock, où les touristes avaient depuis longtemps fini d'applaudir le coucher de soleil quotidien comme si c'était une production de Broadway. C'était près de cette jetée que se trouvait la résidence provisoire de Chiun et de Remo, une paisible petite maison Conch, construite pour être indestructible par des artisans locaux, ou *conches*, entourée de grandes fleurs orangées sauvages de poincianas arborescents.

— Je suis rentré, Chiun ! annonça Remo.

Le vieil Oriental fragile, aux légères touffes de fins cheveux blancs sur la tête et le menton, était assis par terre sur une natte, ses yeux en amande rivés sur la télévision où la Cheeta Ching aux yeux de lézard et à la langue de vipère crachait les méfaits de la journée avec une joie venimeuse.

— Un porte-avions portant les corps déchiquetés de deux cent treize membres d'équipage, indiscutablement victimes d'un nouveau complot du gouvernement US contre son peuple opprimé, a été découvert au large de la Floride, annonça-t-elle.

Au-dessus du poste, il y avait une grande photo en couleurs de cette même femme, dans un beau cadre doré.

— Nous aurons de plus amples détails sur le porte-avions de la mort au journal de onze heures. En attendant, ici Cheeta Ching, la voix de la vérité.

— Salut, dit Remo, tentant une nouvelle fois d'attirer l'attention du vieux Coréen.

Chiun fit la sourde oreille.

— Il fait beau, ce soir. J'ai pensé que nous pourrions peut-être aller en ville, visiter. Nous passerions un bon moment.

— Silence, être sans cervelle ! répliqua Chiun en regardant toujours le petit écran.

Remo soupira. Il se dit que s'il avait su qu'il serait obligé de passer sa vie avec deux personnes seulement et que l'une d'elles serait un

assassin coréen de plus de quatre-vingts ans et l'autre Harold W Smith, il serait resté à l'orphelinat.

*

* *

À deux mille kilomètres de là, à Washington, une vingtaine de hautes personnalités gouvernementales américaines, assises dans l'obscurité, regardaient des diapositives représentant le résultat du massacre à bord de l'USS *Andrew Jackson*.

— Ceci est caractéristique du genre de dégâts infligés, dit un officier en uniforme qui avait été présenté comme un expert en médecine légale, en brandissant un long bâton vers une image d'un homme sans yeux, avec un trou béant au milieu du cou. Pouvons-nous avoir un gros plan de ça, s'il vous plaît ? enchaîna-t-il poliment.

Le projecteur cliqueta et la plaie purulente du cou bondit dans toute sa sanglante splendeur. Quelqu'un jura tout bas.

— Naturellement, ces corps n'ont été découverts que trois jours environ après la mort, il y a donc une certaine décomposition. Malgré tout, on peut se faire une idée générale. Photo suivante !

La diapo suivante montrait le pont jonché des corps massacrés et les restes brun rouillé d'une mer de sang.

— Nom de Dieu, dit quelqu'un.

Les diapos se suivirent rapidement. Des morts dormant d'un sommeil macabre sur leur couchette, assis dans le carré, refroidis en position aux latrines, dans la chambre des machines, calcinés et noircis par la chaleur des fournaises, renversés sur les commandes de la passerelle.

— Voici comment le navire a été trouvé, expliqua l'expert médical. Personne de vivant à bord, nulle part.

— N'y a-t-il pas eu de signal de détresse, un « avrilday » ou quelque chose ? demanda un homme au costume admirablement coupé, qui n'était autre que le ministre de la Défense des États-Unis.

— Pas de « Mayday », monsieur le Ministre, répondit la voix bourrue d'un vice-amiral.

— N'y a-t-il pas eu un contact radio quelconque, avec quelqu'un ?

— Non, monsieur le Ministre. Il s'agissait de manœuvres ultrasecrètes pour essayer les capacités d'atterrissage en mer du F -24. C'est un nouveau bombardier destiné à voler sans détection radar...

— Je connais le F -24, interrompit sèchement le ministre. Je le paie. Je paie pour tout, par ici. Le bombardier invisible. Quel rapport avec tout ça ?

Le vice-amiral toussota, hésita, bredouilla et dit :

— Eh bien, monsieur le Ministre, à vrai dire, un grand rapport. Voyez-vous...

Il bégaya, s'éclaircit la gorge et s'y reprit autrement :

— Pour en revenir aux manœuvres, monsieur le Ministre. Comme le bombardier invisible devait être lancé, le navire avait l'ordre d'éviter tout contact radio pendant quarante-huit heures, à moins que le F -24 soit détecté par radar. Cela signifierait que le bombardier avait échoué et le contact radio confirmerait sa position. Comme nous n'avons rien reçu de l'*Andrew Jackson*, nous avons conclu que les manœuvres avaient réussi.

— Réussi... gronda le ministre. Rien n'est réussi si ce n'est pas gratuit. Et d'abord, comment a-t-on fini par trouver ce bateau ?

— Un paquebot de croisière se dirigeant vers les Caraïbes l'a découvert par hasard.

— Un paquebot de croisière ! rugit le ministre. Parfait ! Il ne nous manquait que la publicité et le cirque des médias !

— Il n'y a aucune raison de céder à la panique, intervint précipitamment l'expert médical. Après tout, ces hommes ne sont pas morts de maladie. Personne ne va rien attraper par eux.

— Superbe ! Magnifique ! Aucune raison de céder à la panique, mais comment donc ! Deux cent quatorze matelots bien entraînés, en manœuvres secrètes avec le plus puissant bombardier jamais inventé, sont assassinés au large de la Floride, c'est tout. Qu'est-ce que vous voulez dire, avec vos « aucune raison de céder à la panique », hein ? glapit-il. Le Président va me pendre !

— Deux cent treize hommes, monsieur le Ministre, rectifia avec prudence l'expert médical. Il y a un disparu. Nous présumons qu'il a dû être emporté par une lame. Apparemment, ils se sont heurtés à du gros temps.

— Qui était-ce ? Un officier ?

— Oui, monsieur le Ministre, répondit le vice-amiral. Le lieutenant Richard Caan, le copilote du F -24.

— Enfin, nous économisons au moins une assurance, grommela le ministre. Rien d'autre ?

— Nous avons d'autres diapositives, monsieur le Ministre, dit l'expert médical.

— Au diable vos diapositives ! Rien d'autre ?

Le vice-amiral toussa dans sa main.

— Eh bien, justement, monsieur le Ministre. Nous y venions. Une pièce de mécanique a disparu aussi.

— Laquelle ? demanda le ministre, une lueur d'alarme brillant déjà dans ses yeux. Combien ça a coûté ?

Le vice-amiral respira profondément :

— Le F -24, monsieur le Ministre. Le bombardier invisible.

Un murmure grondant monta de la petite foule.

Le ministre se leva lentement. Même dans le noir, tout le monde

put voir toute couleur disparaître de sa figure.

— Il est clair que la Marine des États-Unis a été incapable de résoudre ce problème, dit-il lentement et posément. Je dois informer le Président. Poursuivez la réunion, messieurs. Je ne veux pas vous priver de vos projections.

Sur ce, il tourna les talons et sortit de la salle.

À la dernière rangée de sièges, un autre homme se leva discrètement. C'était un homme d'âge moyen, ordinaire, terne, avec des cheveux grisonnants, des lunettes d'acier, un costume trois-pièces gris, un attaché-case et une figure pincée de citron. Lui aussi quitta la salle.

Dans le couloir, il tourna à gauche, s'arrêta à la troisième porte et entra dans une petite pièce contenant une pièce plus petite en plexiglass, garantie sans micros clandestins.

Il ferma à double tour la porte de la petite pièce, passa dans le cagibi de plexiglass, ouvrit son attaché-case contenant un petit téléphone rouge actionné par ordinateur et attendit.

Harold W Smith espérait un prompt appel du Président des États-Unis.

Il consulta sa montre. L'appel ne viendrait pas avant vingt minutes, au moins, mais il n'avait plus besoin de regarder d'autres images macabres dans la salle de conférence. Il avait su qu'il y aurait des ennuis, dès qu'un rapport lui était parvenu deux mois plus tôt au sujet d'un cargo « perdu ». Encore un drame du Triangle des Bermudes, d'après la presse. Mais Smith savait, grâce à plusieurs sources clandestines, que le cargo n'avait pas été perdu avant que la marine le coule et fasse discrètement disparaître les corps mutilés du bord, quand on ne put trouver aucune solution à l'énigme du massacre.

La Marine, les Garde-côtes, l'Armée, l'Air Force. Tout le monde s'y était mis. Tout le monde avait échoué. C'était pourquoi le Président avait prié Harold W Smith de venir à Washington, à la conférence de haut niveau sur le mystère de l'*Andrew Jackson*, et à la pièce avec la cabine en plexiglass sans système d'écoutes.

Le téléphone sonna.

— Oui, monsieur le Président, dit Smith.

La voix, au bout du fil, était lasse :

— Le F -24 a disparu.

— Oui, monsieur le Président.

La voix grave parla avec plus de force :

— Vous savez, naturellement, qu'une réunion au sommet est prévue cette semaine, à New York.

— Oui, monsieur le Président.

— Le Premier soviétique aura appris l'incident à bord de l'*Andrew Jackson* et la disparition du bombardier invisible.

— C'est inévitable, dit Smith.

Le Président baissa la voix :

— L'invisibilité est la seule chose qui fasse que ces salauds acceptent de parler sérieusement d'une réduction des forces. L'avion disparu, nous n'aurons plus aucune position de marchandage. Il faut le récupérer.

— Mon homme est en poste à Key West, dit Smith. Il est prêt à passer à l'action immédiatement.

— Comment ça ? demanda le Président, choqué.

— Il est arrivé cinq heures après la découverte du navire.

— Mais la conférence d'aujourd'hui la révélait pour la première fois, même au personnel habilité au top-secret. Comment étiez-vous au courant ?

Il y eut un long silence.

— Ce sera tout, monsieur le Président ?

Le Président soupira.

— Un homme...

— Bonsoir, monsieur le Président, dit Smith et il raccrocha.

Ce ne devait être qu'une question de temps,

Smith le savait, avant que CURE soit appelée. C'était pourquoi il avait envoyé Remo à Key West dès les premières rumeurs du drame de l'*Andrew Jackson*. Il rangea le téléphone dans l'attaché-case, le ferma à clef, quitta le cagibi de plexiglass et descendit rapidement dans la rue, jusqu'à une cabine téléphonique où il commença à former les longs codes de routine qui le mettraient finalement en communication sûre avec son arme humaine.

Remo Williams. L'Implacable.

Simple question de temps.

L'heure avait sonné.

CHAPITRE III

La petite barque glissait sans bruit dans l'eau bleue. Remo avait mal aux bras. Il ramait depuis plus de douze heures, depuis bien avant l'aube, en décrivant avec sa minuscule embarcation des cercles de plus en plus grands, en partant de l'endroit où *L'Andrew Jackson* avait été aperçu.

— Ça ne sert à rien, dit-il à Chiun en rejetant les avirons. Ce bateau a dérivé pendant trois jours, avant d'être trouvé. Nous ne savons même pas ce que nous cherchons. Il doit y avoir des milliers d'îles dans les Keys de Floride.

— Là, répondit le Maître de Sinanju en désignant dans le lointain un groupe d'îlots grands comme des timbres-poste. Emmène-nous à cette île. Celle avec le chemin dissimulé.

Remo regarda le minuscule archipel, et regarda Chiun assis comme une douairière à l'arrière de la barque. Les légères touffes blanches sur le sommet de son crâne dansaient dans la brise.

— Il n'y a pas de chemin dissimulé, petit père, dit Remo en réprimant un sourire. Ces îles n'ont jamais été habitées.

— Ainsi parla Marco Polo au Maître Hun Tup alors qu'ils approchaient de la Chine, répliqua sèchement Chiun. Arrête ton bavardage arrogant et conduis-nous à l'île.

Remo tourna le bateau vers les îles.

— Un Maître de Sinanju avec Marco Polo ? demanda-t-il.

— Un des meilleurs. Tu crois que l'homme blanc aurait pu découvrir quelque chose tout seul ? Si Hun Tup n'avait pas persisté, l'expédition se serait terminée dans le sous-continent arctique.

— Et jamais le moindre petit croissant frais pour l'équipage, je suppose ?

Le Maître ignore l'impertinence de son élève :

— Polo aurait été comme ce fou de Colomb, qui prétendait que ton pays était l'Inde. Comment est-ce que ça pouvait être les Indes sans crasse et sans curry et sans peste ?

— Mais Colomb n'avait pas de Maître de Sinanju à bord, dit Remo en souriant.

— Si, malheureusement. Ko Wat le Mal inspiré, une tache mineure sur l'honneur de la glorieuse Maison de Sinanju. Halte ! s'écria Chiun en montrant du doigt. Tu ne vois pas ?

À présent qu'ils approchaient de l'île, Remo rétrécit le champ de sa vision jusqu'à ce qu'il ait l'impression de regarder par des jumelles de

précision. Dans le jour tombant, il distingua des traces habilement dissimulées d'existence humaine : des brindilles cassées, un coup de balai sur le sable pour effacer des marques de pas, un arbre mort couvrant ce qui ressemblait à un étroit sentier.

— Vous aviez raison, reconnut-il.

— Et tu avais tort, comme toujours, riposta Chiun. Comme toujours, heh heh heh.

Ils amarrèrent la barque. Un vol de grosses mouettes blanches vint se poser paresseusement le long de la plage.

— Regardez la taille de ces oiseaux ! s'exclama Remo.

Il éprouva un curieux malaise au creux de l'estomac quand ils furent rejoints par d'autres mouettes géantes ; toutes picoraient distraitemment, leurs petits yeux noirs de poupée ne quittant pas un instant les deux hommes.

— Ces oiseaux ont quelque chose de bizarre, insista-t-il.

Mais Chiun se tenait absolument immobile et regardait les buissons, plus loin.

— Silence, murmura-t-il. Nous sommes observés.

Une brindille sèche se brisa. Aussitôt, l'attention de Remo se tourna vers les buissons et il se détendit, prêt à l'inévitable attaque. Elle vint alors, avec un cri perçant, comme une vision d'enfer.

Il n'y avait qu'un homme, guère plus qu'un gamin à en juger par la gaucherie de ses mouvements. Il était trapu, avec ce long buste des Orientaux, et entièrement nu à part un pagne tranchant sur sa peau bronzée. Ses cheveux hirsutes, raides, noirs, se dressaient sur sa tête en pointes aiguës. Dans sa main droite, il tenait une massue. La gauche n'était qu'un moignon, auquel manquaient quatre doigts.

Ce fut ce que vit d'abord Remo tandis que le singulier assaillant sautait par-dessus les buissons, très haut, les yeux fous et sans cesser de hurler. Mais une fraction de seconde plus tard, Remo ne vit plus l'intrus comme une personne. Il ne se souvint plus, par la suite, que d'une figure, d'une face si effrayante et grotesque que tout le reste de l'homme passait au second plan.

Remo en eut la respiration coupée. Il se baissa et pivota pour entamer son assaut, mais fut repoussé d'un côté par une force prodigieuse surgie on ne sait d'où. C'était Chiun, bien évidemment.

— Attends ! cria Chiun, son kimono jaune volant encore après son inexplicable attaque contre Remo.

— Qu'est-ce qui vous prend ? marmonna Remo tandis que, devant lui, le garçon défiguré s'arrêtait net, ses traits déformés exprimant la perplexité.

Remo pouvait mieux le regarder maintenant. Il était en effet oriental mais seulement d'une manière vague : « Peut-être un Polynésien », pensa Remo mais les cicatrices et les lésions de sa peau

empêchaient de reconnaître des traits. Il était couvert de croûtes purulentes et avait une paupière enflée à moitié fermée sur les restes d'un œil mort.

— Je suis le Maître de Sinanju, déclara Chiun, et voici mon fils. Dis à ton chef que nous sommes venus.

La bouche pustuleuse du jeune garçon s'ouvrit. Il laissa tomber sa massue, comme si c'était une chose impure. Et puis, à la stupeur de Remo, il émit un petit cri et tomba à genoux devant Chiun. Le vieux Coréen lui posa une main sur la tête et lui dit avec douceur :

— Va. Nous attendrons ici.

Le garçon se releva, s'inclina et repartit en courant dans les fourrés.

Remo le suivit des yeux. Quand le gamin monstrueux eut disparu dans la jungle luxuriante, il demanda, en frottant son bras là où Chiun l'avait repoussé :

— Vous le connaissez ?

Le vieil Oriental regarda tristement du côté des buissons :

— C'est un lépreux... Il me connaît.

CHAPITRE IV

Les oiseaux étaient massés autour d'eux, denses comme des congères.

— Un lépreux ?

Chiun hochait la tête.

— Et un Hawaïien. Il vient probablement de la tribu de Molokai, mais je dois voir le reste de la tribu, pour en être certain.

— Attendez ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lépreux ? Et d'abord, qu'est-ce que vous savez des lépreux ? Et vous n'avez jamais été à Hawaï ! Vous me l'avez dit une fois.

— Un tas de sable est comme un autre. Mais tous les Maîtres de Sinanju connaissent les lépreux de Molokai. Et ils nous connaissent. Je vais te raconter l'histoire du Décret du grand Maître Hun Tup, dit Chiun en désignant un arbre abattu.

— Hun Tup ? Est-ce que ce n'est pas le type qui est allé en Chine avec Marco Polo ?

Chiun sourit avec satisfaction.

— Tu as bonne mémoire... pour une chose blanche.

Remo fit une grimace.

— L'histoire, grommela-t-il. Et épargnez-moi les insultes.

— Il était une fois, il y a très, très longtemps, commença Chiun de la voix du conteur mystique signifiant qu'il s'embarquait dans une de ses légendes interminables. Il y a très, très longtemps le peuple de mon village de Sinanju, en Corée, était si pauvre, et les poissons qu'il pêchait dans la mer si rares qu'il était forcé d'économiser les rations en renvoyant les bébés à la mer.

— Ouais, ouais, je connais tout ça, les bébés noyés. Mais Hop Top ?

— Hun Tup, rectifia Chiun. J'y viens. Ne m'interromps pas. Tu m'as fait perdre le fil. (Sa voix reprit le chuchotement du conteur.) Donc, il y a très, très longtemps...

— Je sais, Chiun ! Ils ont renvoyé les bébés à la mer alors le premier Maître de Sinanju a été obligé de se louer comme assassin au plus offrant pour envoyer les chèques de son salaire au village, et tous les Maîtres font ça depuis.

Chiun posa sur lui un regard fixe autant que réprobateur.

— Ces légendes sont plus intéressantes quand elles sont racontées comme il faut.

— Pardon. Je voulais simplement que vous en arriviez au truc avec

Marco Polo.

— Un rien du tout. Un ivrogne. Un marin mangeur de viande avec une femme geignarde et une maison pleine d'enfants blancs piailleurs. Pas étonnant qu'il ait voulu aller en Chine. Ça m'étonne simplement qu'il n'ait pas essayé d'aller sur la lune.

— Est-ce que Hun Tup travaillait pour Marco Polo ? demanda Remo pour ramener Chiun à son sujet. Je veux dire, il était garde du corps ou quelque chose ?

— Vraiment, Remo ! Ça, c'est une insulte. Le Maître de Sinanju ne travaille pas comme garde du corps. C'est bon pour les brutes, les animaux. Même un Blanc peut être un garde du corps. Toi, tiens, tu le pourrais ! Même toi.

— Passons, marmonna Remo.

— Hun Tup participait à l'expédition comme invité estimé de Marco Polo et de son commanditaire, un puissant souverain de Venise au service de qui le Maître avait accompli beaucoup d'exploits précieux. Comme personne en Europe ne savait où était la Chine – ou Cathay, comme on l'appelait – Hun Tup accepta de montrer le chemin à Marco Polo qui porterait en échange les malles du Maître chargées du tribut du souverain de Venise. Un très grand tribut. Des émeraudes, des diamants, de beaux rubis. Tout cela devait être livré à Sinanju quand Hun Tup y retournerait, une fois la Chine « découverte ». Par Marco Polo, c'est-à-dire. Les Coréens l'avaient découverte depuis longtemps.

— Mmmm, fit Remo. Les Japonais aussi, j'imagine...

Les yeux noisette de Chiun devinrent des fentes étroites.

— Les Japonais ne comptent pas.

— D'accord, d'accord. Alors Hun Tup a conduit Marco Polo en Chine et puis Marco a ramené le Maître et son tribut d'Italie à Sinanju et tout le monde vécut heureux et eut beaucoup d'enfants. C'est ça ?

— Ce n'est pas ça du tout. Quand ils arrivèrent en Chine, les Européens furent accueillis par le conquérant mongol, Kublai Khan en personne. Ce parvenu avait l'air d'un homme bon et généreux et il confia aux explorateurs les secrets de la poudre à fusil et de la soie. Polo s'amusait tellement qu'il resta à Pékin pendant vingt-quatre ans. Il était blanc. Il lui fallut probablement tout ce temps pour se remettre du choc de voir des gens qui se baignaient et qui étaient propres.

— C'est long, à attendre de rentrer chez soi en stop, reconnut Remo.

— C'était bien pire. Car en dépit de leur accueil chaleureux, à la cour chinoise, Hun Tup savait que l'empereur Kublai Khan était un voleur, trompeur et menteur, un homme sans honneur ignorant tout de la vérité.

— Qu'est-ce qu'il a fait de si terrible ?

— Lui ? Rien. Mais son ancêtre Gengis Khan, qui avait jadis eu recours aux services d'un précédent Maître de Sinanju, avait alourdi les coffres de son tribut avec des briques dans le fond, pour réduire le paiement. Les descendants d'un tel homme n'étaient pas dignes de confiance, déclara Chiun avec une expression de dignité blessée. Par conséquent, Hun Tup s'enfuit dans la nuit avec son lourd tribut, avant que l'empereur de Chine le vole et prive le village de Sinanju de son viatique.

— Hun Tup me paraît assez paranoïaque, observa Remo.

— Il avait raison, répliqua Chiun. Les soldats de Kublai Khan le suivirent, comme il l'avait craint, pour tenter de voler le Maître de ses richesses. Au fin fond des montagnes de Chine, ils lui dressèrent une embuscade. Hun Tup les envoya tous dans le néant, naturellement, mais lui-même fut abandonné avec des blessures que l'air fétide de Chine, s'ajoutant à la faiblesse du Maître après son long voyage, ne contribua pas à guérir.

« Il se trouva enfin près d'un marécage, épuisé et sachant la mort proche de son cœur. Il laissa tomber le coffre du tribut qu'il avait porté sur son dos pendant de longs jours, certain qu'il ne vivrait pas pour revoir ses rives bien-aimées de Sinanju.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Remo, enfin intéressé par l'histoire. Il est mort ?

— Presque. Il a été découvert par une tribu de lépreux qui avait été chassée de ses villages et forcée à vivre près du marécage. Les lépreux le soignèrent et lui rendirent la santé, le protégèrent et, quand il alla bien, envoyèrent une escorte de deux de leurs frères pour porter le tribut à Sinanju. Une fois de retour à son village, Hun Tup, qui était dans sa dixième décennie, chargea son successeur d'emmener les lépreux dans un endroit sec et confortable, loin de la saleté et de la puanteur du marécage chinois. Avant de mourir dans sa cent quatorzième année, alors que les lépreux avaient tous émigré à l'île de Molokai à Hawaii, il décréta qu'il serait formellement interdit à tous les Maîtres de Sinanju qui lui succéderaient de tuer les lépreux de Molokai, car leur bonté avait évité au village de Sinanju un sort terrible.

Remo sourit.

— Très joli, Chiun. Une belle histoire !

Le vieux Coréen rougit de fierté.

— Beaucoup de magnifiques poèmes Ung ont été écrits sur Hun Tup le Reconnaisant, dit-il et, fermant les yeux, il se balança sur place en psalmodiant d'une voix monocorde des vers coréens.

— Le seul ennui, petit père, c'est que nous sommes en Floride. Qu'est-ce que vos lépreux de Molokai font ici ?

Chiun haussa les épaules.

— On ne connaît pas d'un seul coup les réponses à toutes choses. Le garçon va parler de nous à son chef. Nous serons conduits à leur village. Observe et écoute. Tout sera éclairci avec le temps.

— J'aimerais bien qu'ils se dépêchent, marmonna Remo mais Chiun s'était remis à psalmodier.

Remo contempla l'île tropicale. À part la menace silencieuse des oiseaux, c'était à ses yeux ce qui se rapprochait le plus du paradis. Des orchidées blanches et violettes, perlées de gouttes des pluies fréquentes, se penchaient délicatement, près des bananiers aux lourds régimes de fruits et la terre était recouverte des branches odorantes de...

Des branchages ? Il regarda plus attentivement. Tout le sol de la forêt semblait avoir été jonché de brindilles cassées et de branches feuillues. Il dégagea un petit espace. Sous le sable, il y avait une sorte de revêtement dur et lisse... et *noir*.

— Du goudron, murmura-t-il. Chiun, venez voir ça.

Le vieil Oriental interrompit sa litanie et suivit Remo dans la forêt.

— C'est du macadam, dit Remo. C'est une route.

Quelques oiseaux les suivirent, leurs serres claquant sur la surface dure.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on construirait une route conduisant tout droit dans l'océan.

Chiun regardait en l'air, vers les cimes des arbres touffus. Trop épais, pensa Remo.

— Remarque le dessin des branches, en haut des arbres, lui dit Chiun.

Remo regarda. La configuration des branches avait un aspect anormal, elles étaient trop serrées. Et puis il vit. Un tronc d'arbre blanc, dénudé, très haut, presque – mais pas tout à fait – relié aux branches formant la voûte. Il agrandit ses pupilles pour voir plus loin dans l'épaisseur de la forêt. Il y avait d'autres arbres, dans le même état bizarre, la cime sciée à environ six mètres du sol. *Tous* les arbres bordant la route habilement dissimulée avaient été coupés.

Remo ramassa une pierre et la lança contre une haute branche surplombant la route. La pierre la frappa et la branche tomba à grand fracas. Remo alla l'examiner. Sa base avait été sciée, comme les sommets des arbres. Levant la tête, il vit le petit carré de ciel que la branche avait caché quand elle était en place.

En place. C'était ça.

— Ces arbres sont là pour servir de camouflage, dit-il.

— Précisément, reconnut Chiun. Quelqu'un a travaillé avec grand soin pour dissimuler cette route.

— Ce n'est pas une route, Chiun, rectifia Remo en balayant de la main d'autres brindilles et feuilles recouvrant le macadam. C'est une

piste d'atterrissage. À moins que je me trompe fort, le F -24 disparu est ici quelque part, dans cette île.

Il s'enfonçait davantage dans la forêt quand une silhouette humaine apparut dans la brume de la jungle. Remo s'immobilisa, presque hypnotisé par la démarche sensuelle et gracieuse de la fille. Elle était souple, mince, et marchait en silence avec une dignité rare chez les jeunes femmes. Ses cheveux noirs lui tombaient jusqu'à la taille et ondulaient derrière elle à chaque pas, elle avait les jambes fortes et musclées comme les flancs d'un animal de la jungle.

« Tiens-toi bien », se dit Remo en prévoyant la figure ravagée qui devait aller inévitablement avec ce corps parfait.

Il cligna des yeux quand il la vit. Le visage polynésien n'avait pas un défaut. Le teint était clair et bronzé, les yeux noirs en amande pétillant d'intelligence au-dessus des hautes pommettes saillantes. Elle avait un petit nez droit aux narines légèrement palpitantes et une bouche charnue naturellement fardée du rose de la santé.

— Je suis Ana, dit-elle chaleureusement mais sans sourire en se tournant vers Chiun devant qui elle s'inclina respectueusement. Si vous voulez bien me suivre, Maître, je vais vous conduire à notre village.

Chiun l'observa mais ne dit rien. Elle tourna les talons et repartit dans la forêt. Alors que tous trois marchaient sans bruit sur le feuillage et dans les fourrés, Remo examina de nouveau la surface de macadam apparemment neuve et bien cachée.

— Excusez-moi, dit-il et la fille s'arrêta. Savez-vous quand cette piste d'atterrissage a été construite ? Et par qui ?

Les yeux de la Polynésienne devinrent opaques. Elle parla à voix basse.

— Personne, dit-elle énigmatiquement. Pas de piste. Pas d'avions.

— Mais si, voyons. Je l'ai vue, insista Remo. Là...

— Pas de piste, répéta-t-elle et elle repartit.

Remo soupira et la suivit. Elle les conduisit à travers un paradis de jungle luxuriante, de fleurs et d'eaux vives. Au-dessus d'eux, dans le ciel bleu, de magnifiques perroquets multicolores volaient et poussaient des cris dans un arc-en-ciel de couleurs lumineuses.

— Quel est ce bruit ? demanda Chiun.

Remo tendit l'oreille. Un grondement étouffé lui parvenait, de l'est.

— C'est le bruit du lieu de perfection, répondit Ana. Vous voulez le voir ?

Chiun hocha la tête. La jeune fille quitta le petit sentier et les fit passer à travers une végétation dense. Le bruit devenait de plus en plus fort. Quand ils débouchèrent enfin à découvert, ils se trouvaient à quelques dizaines de mètres d'une extraordinaire cataracte. L'escarpement d'où elle tombait était d'une hauteur fantastique, il

paraissait se dresser jusque dans le ciel et le torrent d'eau qui s'en déversait s'écrasait dans un bruit de tonnerre sur d'énormes rochers.

— La cascade est haute de près de soixante mètres, dit Ana.

Chiun sourit :

— C'est splendide.

Les lèvres voluptueuses de la jeune fille se retroussèrent ; elle était heureuse de faire plaisir au vieil Oriental.

— Oui, dit-elle. Venez. Mon frère Timu vous attend dans la vallée. Il est le chef de notre village.

Elle les ramena vers l'étroit sentier et ils descendirent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les toits de palmes et les feux d'un petit hameau, dans une clairière au-delà des derniers grands arbres.

— Vous êtes sûr que ces gens sont des lépreux ? chuchota Remo à Chiun en coréen. Cette fille m'a l'air d'aller bien. Mieux que bien. Elle est superbe. C'est peut-être simplement une bande de naturistes ou quelque chose...

Mais en arrivant dans la clairière, Remo vit que Chiun avait raison. Des femmes avec des bébés, accroupies devant leurs marmites sur le feu, des jeunes garçons jouant devant les cases, un groupe de vieillards discutant entre eux, tout le monde interrompit ce qu'il faisait quand les inconnus apparurent.

Et tous, jusqu'au plus petit enfant, étaient ravagés et mutilés par la maladie.

Ana s'éloigna de Chiun et de Remo à quelques pas, comme pour se placer à l'écart d'eux et avec les membres défigurés de sa tribu. Curieusement, les villageois eux-mêmes reculèrent quand elle se rapprocha d'eux, les mères tirèrent leurs petits derrière elles, mais Ana ne parut pas le remarquer. Elle ouvrit les bras tout grands en direction de Chiun et de Remo, dans le geste classique de l'hospitalité. Cependant, quand elle parla, ce fut avec une terrible ironie :

— Voici notre foyer. Soyez les bienvenus dans la Vallée des Damnés.

CHAPITRE V

Trois hommes se tenaient près d'une hutte, au centre du village. Ils avaient le corps couvert de lésions purulentes, mais le jeune homme du milieu était grand et avait un air farouche, avec une certaine majesté dans sa laideur. Il parla :

— Je suis Timu, le chef de mon peuple. Nous sommes heureux de vous accueillir, ainsi que votre honoré fils, ô Maître de Sinanju.

— Je suis Chiun.

Le vieil Oriental s'approcha du chef et s'inclina légèrement. Timu salua de même puis il jeta un regard interrogateur à Remo.

— Remo. C'est joli, chez vous, dit Remo en essayant de ne pas dévisager les lépreux défigurés.

— Votre fils n'a pas l'habitude de voir notre maladie, dit Timu avec un certain sourire.

— Il n'est pas habitué à se conduire en individu civilisé, répliqua Chiun en faisant les gros yeux à Remo, puis il ajouta, tout bas : Il est blanc. (Le chef hocha gravement la tête.) Je suis honoré que vous vous souveniez de mon ancêtre, Hun Tup.

— Nous n'oublions pas ceux qui nous ont pris en amitié, répondit Timu. La camaraderie de la souffrance a conservé nos légendes vivaces. La bonté du Maître Hun Tup qui a délivré mon peuple des marécages de Chine et l'a mené au beau pays de Molokai ne sera jamais oubliée. C'était notre Terre promise. À Molokai, il y avait de bons hôpitaux et des docteurs qui nous ont aidés à mener une bonne et longue vie.

Remo était perplexe. Il regarda les huttes de branchages cachant les mourants, écouta les quintes de toux de leurs poumons ravagés résonner désespérément dans le silence. Il n'y avait ni hôpital ni clinique en vue. De petits enfants avaient déjà des membres atrophiés ou amputés.

— Excusez-moi, dit-il poliment, mais si Molokai avait tout ce qu'il vous fallait, pourquoi êtes-vous tous ici, où il n'y a rien pour vous aider ? Vous n'avez même pas un médecin, dans ce village.

Le chef et ses deux acolytes se regardèrent. En hésitant, il répondit :

— Il y a un médecin, ici. Et... et aussi des services médicaux.

Les deux hommes âgés, à côté de lui, baissaient les yeux. Timu s'inclina encore une fois devant Chiun.

— Merci, honoré Maître, de votre visite. Mais je dois maintenant

vous demander de partir, car vous risquez de contracter notre maladie.

Chiun sourit.

— Tu souhaites que nous partions, mais pas à cause de votre maladie. Même Hun Tup, au XIII^e siècle, savait que la lèpre n'est pas contagieuse par l'air. Elle ne peut être transmise que par une plaie ouverte. Nous ne risquons rien.

Timu parut honteux.

— Pardonnez-moi, ô Maître. J'aurais dû savoir que vous êtes le plus sage des hommes. Malgré tout, vous devez partir. Il y a du danger, ici. Pas de nous. Mais du danger.

— Les oiseaux, dit Remo.

Un murmure parcourut le village.

— Pas d'oiseaux, dit Timu, le regard dur.

— Ils sont partout, insista Remo. D'énormes mouettes blanches. Je n'ai jamais rien vu comme...

— Pas d'oiseaux ! trancha Timu, coupant court à toute discussion et il ferma les yeux en soupirant. Je vous en prie, partez. Partez avant d'en apprendre trop. La Vallée des Damnés n'est pas un endroit pour le Maître de Sinanju. Vite, avant que le soleil se couche. C'est pour votre bien.

Chiun posa une main sur l'épaule du chef.

— Nous resterons, dit-il. Nous dînerons avec vous. Nous passerons la nuit ici. Demain, nous partirons.

Un grand silence tomba sur le village.

— Une minute, dit Remo en coréen. Nous serions peut-être mieux dans les collines. Comme ça, s'il se passe quelque chose...

Mais Chiun s'obstina :

— Nous restons ici.

Ana, la jeune fille qui les avait amenés, s'avança :

— Je ne suis pas lèpreuse. Je vous servirai votre repas moi-même. Ensuite, vous pourrez dormir dans ma case. Vous y serez en sécurité, dit-elle à Remo avec mépris.

Vers le soir, ils dînèrent de fruits avec tout le village réuni dans la clairière. Les lépreux dansèrent, maladroitement, pour leurs visiteurs, et chantèrent de vieux chants, et racontèrent d'anciennes légendes. La musique, les festivités, firent honte à Remo de la répulsion qu'il avait éprouvée, pour cette courageuse tribu.

Ana dut le sentir. Pendant que les villageois chantaient et battaient des mains, elle prit brièvement celle de Remo.

— Vous comprenez déjà, murmura-t-elle.

Timu lui jeta un coup d'œil terrible et elle retira vivement sa main.

— Laisse-nous, ordonna le chef.

Elle obéit et disparut aussitôt dans les fourrés.

— Pourquoi la renvoyez-vous ? demanda Remo. Elle ne faisait rien de mal.

— Ma sœur est une curieuse fille, dit le chef comme s'il s'excusait. Intelligente. Elle a fait un an d'études à la faculté de médecine avant de nous rejoindre dans notre colonie. Elle nous a été d'un grand secours. Mais ne la touchez pas.

Il y avait de la crainte et du désespoir dans ses yeux.

— Je n'allais pas l'enlever.

— Il y a des choses que je ne peux pas expliquer. Mais je vous avertis, ne soyez pas l'ami d'Ana. Ne vous approchez pas d'elle. Jamais. Vous comprenez ?

Remo jeta un coup d'œil rapide derrière lui, dans la jungle où s'était enfuie la fille, puis il grogna :

— Va te faire voir.

— Silence, Remo, dit Chiun. Leurs manières ne sont pas tes manières.

— J'aimerais quand même bien savoir ce qui se passe, s'entêta Remo.

Soudain, les danseurs se dispersèrent, l'air affolé. Quelqu'un montra un haut amoncellement de rochers formant un dôme, dans le lointain. Des cris et des avertissements étouffés montèrent des villageois qui se relevaient précipitamment en laissant tomber par terre les fruits sucrés. Quelques-uns coururent dans la jungle. D'autres se réfugièrent dans leurs huttes.

Instinctivement, Remo se retourna de tous côtés.

— Par ici, ordonna Timu en indiquant sa hutte, où l'on faisait déjà entrer Chiun.

— Fais ce qu'il dit, gronda Chiun par-dessus son épaule. Avant d'être vu, vite.

De l'intérieur de la case, ils regardèrent une double colonne de six soldats blancs marchant au pas de l'oie le long d'un sentier taillé dans les fourrés épais, près du grand amoncellement de rochers.

— Qui sont-ils ? chuchota Remo.

Timu ne répondit pas. Les coins de sa bouche s'abaissaient, de tristesse et de rage impuissante. Il tourna le dos et alla se placer face au mur du fond, les muscles tendus.

Dehors, les bizarres soldats blancs marchèrent tout droit vers une petite habitation. Une femme était à genoux sur le seuil ; elle se tordait les mains, la figure ruisselante de larmes, en suppliant les soldats de partir. L'un d'eux l'écarta brutalement d'un coup de pied et l'envoya s'étaler dans la poussière.

Tous six s'engouffrèrent dans la hutte. Quand ils en ressortirent, ils traînaient un vieil homme avec une moitié de figure et une jambe amputée au genou. Le vieillard gémissait de douleur. La femme

couchée par terre se redressa sur les genoux et leur cria :

— Laissez-le mourir en paix, je vous en supplie !

Remo voulut sortir mais Chiun le retint par le bras.

Les soldats repartirent rapidement dans la jungle, vers les hauts rochers. Le silence retomba et l'on n'entendit plus que les sanglots de la femme. Quelques villageois sortirent prudemment et l'emmenèrent, en essayant de la consoler. D'autres ramassèrent les débris du festin. La plupart restèrent cachés dans les huttes.

Lentement, Timu sortit dans la clairière et respira profondément, plusieurs fois, comme pour s'empêcher de hurler. Il leva sa figure vers le ciel crépusculaire, où quelques étoiles du Sud commençaient à scintiller. Au bout d'un moment, il s'adressa avec dignité à Chiun et à Remo :

— Je regrette que vous ayez assisté à cela. C'était pour cette raison que je vous demandais de partir avant le coucher du soleil. Ces... choses... se passent ici quelquefois, le soir.

— Ah oui ? marmonna Remo. Qu'est-ce qui se passe au juste, le soir ici ? Où est-ce qu'ils ont emmené le vieux ?

— À la clinique, répondit derrière lui une voix amère.

C'était Ana.

— Je t'ai dit de partir ! lui lança Timu.

— Mon frère, c'est mon peuple aussi, implora-t-elle. Jour après jour, ces monstres viennent nous enlever, nous mener à... à la *clinique* ! C'est une plaisanterie. Aucun lépreux ne meurt de la lèpre, dans l'île. C'est de l'assassinat, Timu. Ils vont nous tuer tous, tous...

Le chef la gifla.

— Tu en as trop dit, Ana ! gronda-t-il en luttant visiblement pour maîtriser une profonde fureur. Conduis nos visiteurs dans ta hutte et va-t'en. Ne reviens pas avant demain, quand nous serons de nouveau seuls.

Frottant sa joue rougie, Ana fit signe à Remo et à Chiun de la suivre, puis elle contourna la hutte du chef et se dirigea vers l'extrémité du village.

— Je crois qu'il est temps que nous obtenions des explications, dit Remo à Chiun.

— Je crois qu'il est temps que nous fassions ce que demande le chef, avant d'avoir une raison de faire autre chose, répliqua Chiun.

— Et ce vieux qu'ils ont emmené en le traînant ? C'est pas une raison ?

— Si tu t'intéressais au vieil homme, il serait une raison. Mais tu t'intéresses à d'autres choses. Tiens-toi bien.

La jeune fille était à dix mètres devant eux et marchait résolument. Près d'une petite hutte bien à l'écart des autres, elle s'arrêta et désigna la porte. Remo s'approcha d'elle et lui toucha le bras. Elle le retira

vivement, comme s'il l'avait brûlée.

— Non, dit-elle d'une voix aiguë, terrifiée.

— Excusez-moi, murmura Remo. Je voulais simplement vous dire que nous préfererions dormir dehors. Je ne veux pas vous chasser de chez vous.

— C'est le souhait de mon frère, dit-elle posément.

— Où dormirez-vous ?

Elle se tourna vers les montagnes, au centre de l'île.

— J'ai un endroit.

CHAPITRE VI

La nuit, la jungle bourdonnait de vie, du bruit des insectes, des cris des oiseaux nocturnes. En son centre, silencieux et immobile comme une pierre, le village se reposait.

Chiun était assis dans la position du lotus, dans la hutte isolée et bien en ordre d'Ana, face au mur. Remo était allongé sur une pailleasse, les yeux grands ouverts, et regardait le plafond inégal fait de palmes.

— Je ne comprends absolument rien à tout ça, déclara-t-il. D'abord, c'est un bateau plein de marins morts et un avion qui disparaît. Et puis il y a une piste d'atterrissage dissimulée. Jusque-là, très bien. Probablement un rapport quelconque. Mais qu'est-ce que des lépreux ont à voir avec le bombardier invisible ?

Il attendit une réponse de Chiun, n'en reçut aucune et reprit :

— Et les oiseaux. Personne ne parle des oiseaux. Ils ont la pétoche si jamais on prononce le mot d'oiseaux par ici. Et puis, surgissant de la jungle, nous avons un commando blond, qui empoigne un vieux type qui doit avoir, au mieux, un mois à vivre et tout ce monde-là disparaît dans un tas de rochers. Des rochers, Chiun. Je les ai vus qui sortaient de ces foutus rochers. Alors qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

Le vieil Oriental garda le silence.

— Et la fille. Ça, c'est dingue. Une belle fille, en parfaite santé, qui ne peut pas supporter d'être touchée. Une fille qui vit avec des lépreux...

Remo réfléchit un moment. La fille. Elle était vraiment la pièce qui ne concordait pas. Il supposait qu'elle pourrait être dans l'île pour aider de son mieux son frère et la tribu, mais les lépreux s'écartaient d'elle. Même sa hutte était isolée des autres. Et Timu l'avait averti – non, c'était plus qu'un avertissement, un ordre – de ne pas s'approcher d'elle. Comme si *elle* était la lépreuse.

Et elle avait parlé d'assassinat. « C'est de l'assassinat. Ils vont nous tuer tous... »

Qui ça, ils ? Et pourquoi est-ce qu'ils tueraient des gens ?

— La fille ! s'écria Remo en se redressant tout droit.

Chiun se leva d'un bond en grognant puis il glapit :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu ne vois pas que j'essaie de dormir ?

— Vous étiez assis.

— Je dois me vautrer comme un écureuil mort dans la rue, pour dormir ? cria Chiun. Je ne suis pas un Blanc !

— Vous voulez dire que vous n'avez rien entendu de ce que j'ai

dit ?

— J'en ai entendu assez pour me réveiller, imbécile !

— C'est la fille, déclara Remo en arpentant le sol. Elle est la clef. J'en suis sûr. Je le sais.

— Tu sais comment faire du bruit, ô grand braillard.

— Il faut que je lui parle. Je ne peux pas laisser ça continuer comme ça.

— Apparemment, il faut que tu parles à n'importe qui. Même aux personnes qui dorment.

— Pardon, Chiun. Rendormez-vous.

— Merci. C'est trop de bonté.

Chiun tourna le dos et reprit avec grâce sa position.

Cette fois, Remo écouta la respiration du vieillard. Quand elle fut profonde et régulière, il se glissa sans bruit hors de la hutte, dans la nuit de la jungle.

Il devinait où elle était. Marchant silencieusement à travers les épais fourrés, il grimpa vers les grands escarpements, guidé par le bruit de la cataracte. Quand le rugissement fut à son comble, quand il se trouva au sommet de la grande cascade blanche voilée de brume et d'obscurité, il l'aperçut.

Ana dormait à une courte distance du bord du précipice, sous un acacia. Au clair de lune, elle avait l'air d'une fleur de la jungle, délicate, sauvage, incroyablement belle.

Remo se pencha sur elle.

— Ana, souffla-t-il.

Elle se réveilla en battant ses longs cils noirs. Elle le regarda, un instant déroutée, puis elle sourit.

— Bonsoir, dit-elle.

Il prit soin de ne pas venir trop près, en se souvenant de son mouvement de recul quand il l'avait touchée.

— J'espère que je ne vous fais pas peur.

— Non. Je n'ai pas peur. Je n'ai pas pu éviter ce qui s'est passé... avant.

Remo hocha la tête, sans comprendre. Il voulait simplement l'apprivoiser, avec douceur, gentiment, apprendre d'elle ce qu'il pouvait.

— Ana, j'ai besoin d'avoir des renseignements sur cet endroit, l'île, la vallée. Voulez-vous m'aider ?

Elle perdit son sourire et baissa les yeux.

— Je peux peut-être faire quelque chose, hasarda Remo. Personne n'a l'air très heureux, ici.

Elle releva la tête et il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Il ne peut pas y avoir de bonheur ici. Ce n'est pas chez nous. Ce n'est que notre lieu de mort.

Elle se mit à sangloter. Remo l'observa un moment. Il ne voulait pas lui faire peur en la touchant. En hésitant, il lui tendit la main. Elle l'étonna en la prenant. Puis elle rit amèrement entre ses larmes.

— Vous n'avez pas peur de moi non plus, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-il non sans surprise. Je devrais ?

Elle retira sa main.

— Vous ne savez pas ?

Il avait un air si perplexe que cela suffit comme réponse.

— Vous ne savez vraiment rien de cet endroit, n'est-ce pas ?

— C'est pour ça que je suis venu vous parler. Je veux que vous m'expliquiez certaines choses. La piste d'atterrissage, les oiseaux...

Elle se détourna vivement. Remo lui prit le menton et ramena sa figure vers lui.

— Les oiseaux, répéta-t-il et comme elle ne disait rien, il reprit : Et ces soldats, qui ont surgi de nulle part.

— Ils sont de la clinique, murmura-t-elle d'une voix morne.

— Quelle clinique ? Je n'ai rien vu ici qui ressemble à un hôpital.

— Dans les rochers. Sous terre. La cli... la... la...

Elle se prit la tête à deux mains, les traits convulsés de douleur, les genoux remontés contre sa poitrine.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo et il lui mit un bras autour des épaules.

— Non ! Oh non, je vous en supplie...

— Allongez-vous, dit-il en essayant de la faire coucher sur le dos.

— Aidez-moi. Je vous en prie, aidez-moi. Il me tue, haleta-t-elle en tendant désespérément les mains vers Remo.

— Qui ? Pour l'amour du ciel, Ana, dites-moi qui !

Elle lui noua les bras autour du cou et le serra.

— Ne laissez pas arriver ça, murmura-t-elle en ouvrant de grands yeux terrifiés. Ne le laissez pas... Ne laissez...

Et puis elle hurla, elle poussa un long cri torturé.

— Zoran !

Avec une force surprenante, elle se dégagea et repoussa Remo.

— Zoran ! cria-t-elle encore.

Elle regarda Remo et ne parut pas le reconnaître, comme s'il venait à peine de descendre d'une autre planète. Puis elle se mit à courir vers le village et l'immense dôme de rochers au-delà, en répétant le nom bizarre.

— Zoran !

Son écho se répercutait dans toute la gorge.

Remo baissa les yeux sur ses bras ; ils étaient encore tendus, comme il l'avait enlacé.

Aux bruits qui l'entouraient, il devina que le village s'était réveillé et montait vers lui. Le chef, Timu, fut le premier à apparaître.

— Vous m'avez désobéi, dit-il.

— Je voulais simplement lui parler, expliqua Remo.

— Vous ne deviez pas vous approcher d'elle. C'était pour votre propre sécurité. Maintenant vous vous êtes mis dans un terrible danger, ainsi que le Maître Chiun et que tout mon peuple.

— Comment ? demanda Remo.

Sortant du fourré, le kimono jaune de Chiun scintilla au clair de lune. Quelques instants plus tard, il était à côté du chef, sa figure parcheminée exprimant le plus grand agacement.

Le jour commençait à poindre entre les arbres de la jungle, créant des arcs-en-ciel dansants dans les embruns de la cascade. Timu rompit le silence pesant sur le groupe d'hommes.

— Vous devez partir rapidement, dit-il à Chiun. Emmenez le garçon blanc, très loin, avant qu'il soit trop tard.

— Trop tard pour quoi ? demanda Remo.

Timu continua de s'adresser à Chiun :

— Pardonnez à ma sœur, Maître. Elle ne peut se maîtriser. Ana ne contrôle pas son esprit. Votre fils n'aurait pas dû lui parler. Il avait été averti.

— Mais où est-elle allée ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? insista Remo.

Timu donna un coup de pied dans un caillou.

— Elle est allée à Zoran, répondit Timu dont tous les muscles révélaient la colère.

— Ah ! fit Chiun. Le nom qu'appelait cette jeune fille. Qu'est-ce que ce Zoran ?

— Un homme, fit Timu. Et plus qu'un homme. Zoran est celui qui contrôle toutes choses. L'écheveau de notre vie est filé par Zoran. C'est Zoran qui mesure la longueur de ces fils. Et Zoran les coupe selon son caprice.

— Je vois, dit Remo qui ne voyait rien du tout. Et d'où vient ce Zoran ?

— De l'enfer, répondit Timu avec véhémence. Il est le démon, il possède toute la puissance du diable.

— Les oiseaux appartiennent à Zoran, n'est-ce pas ?

Le chef hocha la tête.

— Ils sont ses armes. Les oiseaux nous font rester ici. Quand il a besoin de tuer, il envoie les oiseaux. Ils retournent gonflés du sang de mes villageois.

Remo se rappela les mouettes géantes, sur la plage.

— Et le terrain d'atterrissage ? C'est à lui aussi ?

Le chef le regarda sans comprendre.

— La route, dit Remo. La route conduisant à l'océan.

— Zoran obtient tout ce qu'il veut. Un jour, ses hommes sont venus de la mer avec des sacs et des machines. Bientôt la route était construite. Mais personne ne s'en sert. Ses hommes nous ont donné l'ordre de la recouvrir. Et puis un jour, on nous a donné l'ordre de la découvrir. Dès que nous avons eu fini, un avion bizarre, aussi rapide que l'éclair, s'y est posé et puis nous avons de nouveau recouvert la route.

— Où est passé l'avion ?

Timu se tourna vers le fond de la vallée où, déjà, des hommes en uniforme surgissaient d'une ouverture dans l'amas de rochers et montaient à travers les fourrés vers le sommet de l'escarpement.

— Il est à Zoran, disparu à jamais dans sa caverne, avec l'homme blanc qui le conduisait, dit Timu en regardant nerveusement autour de lui. Maintenant, vous devez partir. Les hommes de Zoran arrivent. Nous les occuperons, nous ferons diversion.

— Que vous arrivera-t-il si nous nous enfuyons ? demanda Chiun.

— Ne vous en souciez pas, Maître.

— Vous savez bougre bien ce qui va arriver, petit père ! gronda Remo. Mais ça n'a pas d'importance, parce que nous n'allons nulle part.

— Non ! protesta Timu. Je vous interdis de rester. Il vous tuera.

— Si Chiun et moi partons tous les deux, il vous tuera.

Les soldats montaient rapidement. Dans quelques secondes, ils apercevraient la tribu et les deux visiteurs. Remo serra le bras de Chiun.

— Écoutez, cet avion est ici et je dois découvrir ce qui se passe. Mais Smitty doit être mis au courant tout de suite. Prenez la barque, retournez à Key West et dites-lui que nous avons trouvé l'appareil.

— Calme-toi, dit Chiun. Je n'utilise pas les téléphones. Ce serait mieux que je reste et que tu partes.

— Non ! Parce que, bon Dieu, vous êtes tout emberlificoté avec cette tribu et une légende ou je ne sais quoi et l'avion est la seule chose qui ait de l'importance pour le moment. C'est notre contrat, Chiun. C'est ce que nous devons faire.

Chiun réfléchit un moment.

— Dans le fond, j'en ai assez de cette île, reconnut-il. Il est impossible de dormir ici avec tout ce bruit.

— Bravo, dit Remo.

— Et tu ne dois laisser arriver aucun mal à ces gens, ils sont sous ma protection, déclara Chiun.

— C'est promis.

En une fraction de seconde, Chiun disparut, sans un bruit, dans la forêt, ne laissant même pas une feuille tombée ou une brindille cassée pour marquer son passage.

Quand les soldats arrivèrent, Remo était prêt.

À être capturé.

À découvrir qui était Zoran et où se trouvait l'avion volé.

CHAPITRE VII

Sur l'écran, le mur de pierre d'une jolie petite maison entourée de géraniums vola en éclats. Le plafond s'écroula dans un fracas de poutres, et un grand nuage de poussière blanche jaillit, comme le dernier soupir du cottage. Des ruines surgit une grande femme blonde, fière mais désespérée, serrant dans ses bras le corps sans vie de son bébé.

Caan ricana. Le plus beau allait venir. Il cligna des yeux et frotta ses paupières rougies en voyant les figures « ennemies » familières, de grotesques caricatures de soldats américains au gros nez, s'étalant sur le mur blanc en face du lit.

— La destruction d'un monde parfait, chantonna-t-il en même temps que le commentateur ostensiblement endeuillé.

Le film se cassa et l'image disparut, ne laissant qu'un mur nu et le claquement du film dans le projecteur. Le bruit n'avait aucune importance. Caan n'avait pas entendu de silence depuis qu'il était arrivé là, dans cette pièce, sur ce lit.

Et l'autre, la pièce à laquelle il valait mieux ne pas penser. À peine quelques jours et, déjà, l'univers s'était réduit à deux pièces.

Il frotta son menton piquant. « C'est plus qu'une ombre, maintenant ; c'est un début de barbe », pensa-t-il distraitement, en claquant sa langue contre son palais. Il mourait de soif. Et Dieu qu'il était fatigué !

N'y aurait-il pas de repos du tout pour lui ? Était-ce le prix que faisait payer l'Ange pour l'avoir survolé avec ses ailes de mort ?

Des oiseaux. Des lépreux. Des propos déments.

Il secoua violemment la tête pour s'éclaircir les idées. Il regarda fixement le mur nu. Il ne s'était pas encore aperçu que le film ne passait plus. Combien de fois l'avait-il vu ? Cent fois ? Mille ? Le déclin de l'Allemagne aryenne, des mains de l'archi-monstre du monde, l'Amérique, était si souvent passé sous ses yeux, dans cette chambre, que par moments il n'était pas sûr d'avoir encore sa raison.

— Lieutenant Richard A Caan, US Navy, 124258486, dit-il d'une voix forte en s'asseyant, aussi droit que possible malgré les bandes de métal maintenant ses chevilles.

Nom, grade, matricule. C'était tout ce qu'il était obligé de donner.

Mais Dieu, si seulement il pouvait dormir ! Peut-être s'il s'y prenait sournoisement, se tassait dans une position où il n'aurait pas l'air d'être allongé... Ça ne marchait pas. Dès que son dos touchait le

matelas, une décharge électrique lui parcourait tout le corps comme une anguille.

Caan se redressa. Un sanglot se coinça dans sa gorge. *Non !* se prévint-il. *Ne les laisse pas te briser.*

— Lieutenant Richard A Caan, US Navy, 124258486, répéta-t-il d'une voix chevrotante tandis que le film continuait de claquer dans le projecteur.

— Nous savons qui vous êtes, dit aimablement, sur le seuil, une voix douce avec un léger accent étranger.

Caan leva les yeux, tout en sachant qu'il s'agissait de l'homme qu'il redoutait.

La porte se ferma avec un léger déclic. La lumière s'alluma, et blessa les yeux usés de Caan. L'homme blanc passa devant lui en boitant et alla arrêter le projecteur.

L'Homme Blanc. C'était ainsi que Caan surnommait, pour lui-même, le vieux fou puisque le blanc était sa principale caractéristique. Il était vieux, près de soixante-dix ans à le voir, avec des cheveux d'un blanc de neige, une peau blanche comme poudrée et une blouse blanche cachant son ventre rond. Il portait des lunettes à mince monture d'or. Derrière les verres, les yeux étaient aussi bleus que le ciel et aussi froids que la glace.

— Où est mon avion ? demanda Caan en essayant de se redresser, pensant que sa position devrait donner plus de force à ses mots.

— Tout près d'ici, répondit l'Homme Blanc. Vous le verrez bientôt.

La porte se rouvrit et deux jeunes soldats entrèrent. Ils s'approchèrent vivement du lit. Comme d'habitude, l'un d'eux tint les bras de Caan derrière lui pendant que l'autre défaisait les liens de fer des chevilles.

Il ne résista pas. La routine lui était trop familière, à présent. Le lit, les interminables films sanglants sur le mur, l'homme blanc, les soldats. Et la Pièce.

— Ne m'emmenez pas, supplia Caan d'une petite voix tremblante de peur. S'il vous plaît.

L'Homme Blanc sourit brièvement, comme pour approuver la réussite de ses propres efforts. Il fit signe aux deux soldats.

— Pas la pièce ! hurla Caan, d'une voix qu'il ne maîtrisait plus, mi-gémissante, mi-furieuse, avec un soupçon de question. Je ne peux pas aller là-bas...

Les soldats le traînèrent hors de son lit.

Jusqu'à la Pièce.

Cette pièce était une salle d'opération. Un oiseau blanc s'envola de son perchoir pour se poser sur l'épaule de l'Homme Blanc tandis que Caan était jeté sur une des deux tables de métal et ligoté avec des courroies. L'Homme Blanc caressa la mouette, en lui roucoulant des mots tendres, puis il examina le plateau d'instruments chirurgicaux

que l'on avait poussé à côté de Caan.

— Merci, dit-il aux soldats.

Il ôta l'oiseau de son épaule et le confia à l'un des hommes. Après un salut de la tête, ils partirent tous les deux.

La respiration de Caan s'accéléra quand l'homme enfila une paire de gants de caoutchouc avec la facilité d'une longue habitude.

— Vous n'êtes pas obligé d'être ici, dit-il. Acceptez d'accomplir la mission, et vous ne reverrez jamais plus cette pièce.

Caan cligna des yeux mais ne dit rien. Les yeux glacés de l'Homme Blanc se rapprochèrent, et le regardèrent par-dessus les lunettes cerclées d'or.

— Vous pourrez faire de l'exercice, vous serez bien nourri, vous aurez de la compagnie. Peut-être même une chambre avec des fleurs, où vous pourrez dormir. Vous n'aimeriez pas dormir, monsieur Caan ? ironisa-t-il.

— Mais...

Caan se surprit à pleurnicher et se tut.

L'Homme Blanc se pencha sur lui avec sollicitude.

— Mais quoi ? Allons, parlez. Cela nous aidera tous les deux, de causer agréablement, vous ne croyez pas ?

— La mission, dit Caan.

L'Homme Blanc sourit, des lèvres seulement. Les yeux froids étaient toujours plongés dans ceux de Caan.

— C'est tout, dit-il avec une patience étudiée. Un seul vol. Avant le vol, vous serez soigné et traité avec respect. Ensuite, vous serez libre. Vous n'aurez plus jamais à revenir ici.

— Mais vous me demandez de détruire mon pays ! hurla Caan.
Mon pays !

Le sourire disparut, comme un mécanisme qui s'arrête.

— Vous êtes un juif, dit l'Homme Blanc avec dégoût. Vous n'avez pas de pays.

La conversation s'arrêta là. Il prit un de ses instruments de métal, le haussa à la lumière et le pressa derrière l'oreille de Caan. Dès que le métal toucha la peau, une unique image se fixa dans l'esprit terrifié de Caan. Une image singulière, incongrue dans ces circonstances : un souvenir de sa grand-mère assise dans son fauteuil à bascule marron capitonné, une têtiera au crochet derrière la tête, dans son salon.

Le premier cri aigu du pilote se répercuta dans le souterrain. À mesure qu'il faiblissait, les cris s'assourdisaient.

CHAPITRE VIII

Remo attendait dans une pièce isolée du complexe souterrain. Deux canapés en vinyle orangé formaient tout le mobilier. Le reste de la pièce était nu, à part des étagères sur les quatre murs, contenant des bocal avec des étiquettes en latin, pleins de spécimens de diverses sortes de tissus. Dans un d'eux, un doigt flottait, à moitié rongé par la maladie. Dans d'autres, il y avait des organes, des embryons humains, des échantillons de peau. Des membres entiers étaient plongés dans des cuves en plastique couvertes, soigneusement étiquetées et empilées dans un coin. Ils avaient peu de ressemblance avec des êtres humains mais une chose était certaine : toutes ces parties de corps bordant cette salle avaient appartenu à des lépreux.

Remo faillit lâcher un bocal plein de tissus pulmonaires quand il entendit le cri du pilote. Cela venait d'un endroit assez proche, mais les échos du souterrain dispersaient le son si bien qu'il semblait venir de partout. Remo remit le bocal en place et alla à la fenêtre qui avait été taillée dans le roc.

Il n'y avait pas de gardiens près de l'ouverture et quatre barreaux de fer seulement séparaient la salle du reste de la vallée. On apercevait le village des lépreux, étalé au loin comme un tableau de la Nativité. De gros oiseaux blancs perchés sur le rebord, au-dehors, guettaient.

La porte s'ouvrit avec un déclic et Ana entra. Ses yeux étaient vitreux et rêveurs. Ils passèrent sur Remo comme s'il n'existait pas.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il.

Elle s'assit sur un des canapés, les genoux serrés, le dos droit, silencieuse. Elle regardait fixement devant elle.

— Ana, il faut me répondre ! Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi m'avez-vous fui comme ça ?

Son sourire rappelait à Remo celui de la Joconde, secret et vaguement interrogateur.

— Vous ne vous souvenez même pas de moi ?

Elle secoua lentement la tête, sans le regarder en face.

— Qui est Zoran ? demanda-t-il.

Elle plissa le front.

— Qui est Zoran ?

Elle plaqua les mains sur ses oreilles.

— Qui est Zoran ? répéta-t-il.

— Assez ! glapit-elle.

La porte s'ouvrit sans bruit. « L'Homme Blanc » de Caan, l'oiseau de nouveau sur son épaule, entra. Il se montra rapide et compétent et ne s'intéressa qu'à la fille. D'un coup sec, il lui tira la tête en arrière de manière qu'elle pose sur lui ses yeux terrifiés. Il passa plusieurs fois sa main devant sa figure. Elle se calma et reprit son expression douce et comme égarée.

Au bout d'un moment, il recula et toisa Remo des pieds à la tête, froidement.

— Je suis Zoran, dit-il. Mais la connaissance de mon identité ne vous servira pas à grand-chose.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demanda Remo.

Zoran rit tout bas.

— Vous, les Américains, vous vous êtes toujours pris pour des héros, dit-il en allant au bout de la salle où il prit un bocal et le caressa distraitement. Ana m'a dit que vous étiez très respecté par son peuple.

Il dévisagea Remo pendant un moment, puis il partit d'un grand éclat de rire gras et bruyant :

— Son peuple. Des lépreux. La lie de la race humaine. Les irréparables erreurs de la nature, les déchets de l'évolution. Quel effet cela fait d'être le roi des lépreux ?

Ana restait toujours assise en silence, sourde à ce qui se disait.

— C'est vous le type qui a fait tout ça ? demanda Remo en embrassant d'un geste une rangée de fœtus en bocaux.

— Oh, ils ont leur usage, je suppose, dit Zoran avec une gaieté à faire froid dans le dos. Les lépreux, je veux dire.

— Je devine quel usage vous en faites.

Zoran se redressa brusquement au garde-à-vous.

— Mes expériences sont effectuées pour le bien de l'humanité ! protesta-t-il. Elles l'ont toujours été. En utilisant comme sujets un groupe humain inférieur – des humains dont les autres hommes n'ont que faire – un savant peut faire progresser les connaissances du monde sur l'organisation humaine et ses possibilités, et faire avancer la science par grands bonds plutôt que petit à petit, lentement, par la recherche animale et les statistiques de laboratoire. Vous me comprenez ? Non, bien sûr que non ! dit-il avec mépris en balayant Remo d'un geste.

— Ne vous flattez pas trop, répliqua Remo. Vous n'êtes pas le premier cinglé à pratiquer vos prétendues expériences sur des êtres humains. Les camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale étaient pleins d'individus de votre espèce.

— De leur espèce, vous voulez dire ! rectifia Zoran en désignant avec un sourire ses spécimens en bocaux. Il y aura toujours plus de rats de laboratoire que de vrais chercheurs.

La vue de cet homme écoeurait Remo. Il se retourna vers la fenêtre, où les oiseaux se bousculaient et se poussaient avec des cris coléreux. L'un d'eux donna un méchant coup de bec à son voisin. Du sang coula. Le blessé voleta un moment, éclaboussant de rouge ses belles ailes blanches, puis il tomba sur la poitrine de son assaillant, avec des serres comme des rasoirs. Tout en maintenant sa victime pantelante et criarde sous lui, l'oiseau plongea son bec dans le cou blanc et, en un instant de sanglant triomphe, lui arracha la gorge encore palpitante des battements de cœur. La tête de l'oiseau mort retomba, baignée dans son sang.

Soudain, tout devint clair.

— Ces oiseaux ont tué l'équipage de l'*Andrew Jackson*, dit catégoriquement Remo, sachant que c'était la vérité.

— Très perspicace, murmura Zoran en caressant l'oiseau blanc sur son épaule. En réalité, c'est la manipulation génétique la plus simple du monde. Mais, voyez-vous, les lépreux l'ont rendue possible. Un autre bond géant pour l'humanité.

La demi-lune de sourire, sur ses lèvres, s'élargit.

— Vous me rendez malade, dit Remo.

Zoran haussa les épaules.

— Tous les grands hommes sont incompris.

— Qu'est-ce que vous faites de ce pilote ?

— Caan ? Il se repose dans son lit, il repasse son histoire américaine, je crois. Un cours accéléré, plutôt.

Au moins, Caan était encore en vie, si Zoran disait la vérité.

— Et l'avion ?

— Quelque part, quelque part, railla Zoran en écartant les bras comme si la capture du F-24 était un sujet trop banal pour mériter qu'on en parle, puis il s'approcha d'Ana. Tandis que ceci, expliqua-t-il en lui touchant la joue du bout de ses doigts épais, c'est ma plus belle réussite. Lève ton bras, Ana.

Sans un mot, sans que son expression absente varie, elle obéit.

— Elle est toujours bien plus malléable après une de ses crises.

— Ses crises ? Vous voulez dire cette crise de nerfs qu'elle a piquée dans la montagne ?

— Chut...

Les yeux rivés sur ceux de la fille, Zoran tira de sa poche une longue aiguille et l'enfonça dans le bras d'Ana.

— Bon Dieu, mais...

L'aiguille ressortit de l'autre côté. Zoran la retira et la fille abaissa son bras sur ses genoux, sans prendre garde aux minces filets de sang s'écoulant des deux blessures.

— Tout est possible, déclara Zoran d'une voix proche de l'extase. Avec assez de temps, je peux faire n'importe quoi.

On frappa à la porte, un coup sec. Elle s'ouvrit et un soldat vint chuchoter quelque chose à l'oreille de Zoran. Il écouta, rit et regarda avec intérêt par la fenêtre, en ôtant l'oiseau de son épaule pour le donner au soldat :

— Je veux qu'il soit dehors dans dix secondes. Et emmenez aussi la fille. J'en ai assez d'elle, pour le moment.

Le soldat se précipita vers la sortie, serrant l'oiseau dans une main comme si c'était une bombe à retardement et traînant la fille par l'autre.

— Dix, marmonna Zoran, les yeux sur sa montre et il compta les secondes. Quatre, trois, deux, une.

Il pressa le bouton sur le côté du chronomètre.

Dehors, les oiseaux battirent frénétiquement des ailes. L'ouïe de Remo, entraînée depuis longtemps à détecter des sons imperceptibles pour une oreille ordinaire, capta une assourdissante fréquence ultrasonique. Il grimaça de douleur :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Zoran le considéra avec un intérêt nouveau :

— Je m'étonne que vous ayez entendu. Vous devez être vous-même un remarquable spécimen. Ce son est destiné aux oiseaux.

Par la fenêtre, Remo les vit s'envoler, dans toutes les directions, en poussant des cris.

— On sait depuis longtemps que certains mammifères aquatiques, particulièrement le dauphin commun, réagissent à des fréquences soniques en manifestant un comportement anormalement excité et agressif. J'ai tout simplement appliqué le même principe à mes mouettes génétiquement grandies, en vérifiant les résultats à chaque quart de ton au-delà du seuil humain d'audition, jusqu'à ce que je trouve exactement la note juste. Voilà. Mes secrets sont divulgués.

D'un mouvement coquet, il pencha la tête d'un côté.

— C'est comme ça que vous leur avez fait attaquer le navire ?

— Naturellement.

— Comment est-ce que vous les avez guidés vers lui ?

Zoran regarda Remo avec un sourire condescendant, comme pour dire « allons, ne soyons pas bêtes ».

— Ils suivent la direction du signal.

— Où va le signal, en ce moment ?

La physionomie de Zoran s'illumina.

— Mais, vers votre ami le vieil Oriental, bien entendu. Mes hommes l'ont vu sur la plage, cherchant à s'évader.

— Bonne chance, dit Remo. Vos oiseaux ont autant de chances contre lui que des gouttes de pluie.

Mais du village lui parvenaient les hurlements de ceux qui s'étaient trouvés sur le passage des oiseaux tandis qu'ils volaient à tire-d'aile

vers la côte. Vers Chiun.

— N'en soyez pas trop certain. Certains hommes à bord de l'*Andrew Jackson* ont tenté de s'échapper en passant par-dessus bord et en plongeant profondément, dit Zoran. Les oiseaux attendront. Finalement, tout le monde doit remonter à la surface. À ce moment, les oiseaux leur arrachent les yeux. Le reste est facile. Le vieux est pratiquement mort.

Remo hésita. Même Chiun devait remonter pour respirer. Et si Zoran avait raison ? Si les oiseaux attendaient longtemps ? Est-ce que Chiun lui-même... ?

— Il est temps d'arrêter, la plaisanterie n'a que trop duré, dit-il froidement.

— Il est trop tard pour le vieux. Et moi seul puis rappeler les oiseaux.

— Alors faites-le.

Zoran secoua la tête.

— J'ai attendu ce moment pendant des années. Croyez-vous que la douleur même pourrait me détourner maintenant de mon but ? Rien ne le peut. Vous seul pouvez sauver le vieil homme.

— Comment ? demanda Remo.

Zoran frappa dans ses mains et deux soldats entrèrent.

— Vous irez avec mes hommes, dit-il.

— D'accord. Rappelez vos oiseaux.

Zoran leva son chronomètre. Il plaça son index au-dessus du bouton. Puis il fit un signe de tête aux deux gardes, qui saisirent le bras de Remo et le tirèrent vers la porte.

Remo tournait le dos à Zoran quand il sentit soudain la vive piquûre d'une aiguille pénétrant au creux de ses reins. Presque instantanément, son système admirablement mis au point eut conscience d'une drogue coulant dans ses veines. Il chancela légèrement mais les soldats le retinrent.

Alors qu'il perdait connaissance, il entendit Zoran rire derrière lui.

— Imbécile, siffla entre ses dents le vieux savant fou. Il n'y a aucun moyen de rappeler mes oiseaux. Le vieil Oriental est mort.

CHAPITRE IX

Rapide s'écoule le jour
Comme les eaux de la vie
Refluent vers le Néant.

Ainsi chantait Chiun, 102^e Maître de la Glorieuse Maison de Sinanju, en montant dans la petite barque. Il leva les yeux vers le ciel mauve de l'aube. Il faisait un temps idéal. La rosée scintillait sur la végétation luxuriante de la jungle. Le soleil levant faisait étinceler le sable. L'air embaumé se remplissait de chants d'oiseaux. Et il venait de composer une strophe de poésie Ung digne du Grand Premier Maître Wang en personne.

— Rapide s'écoule le jour, répéta-t-il en disposant son kimono autour de lui. Comme... Rapide s'écoule le jour, comme...

Il fronça les sourcils. Comme quoi ? Il rama sur quelques mètres.

— Comme le jour fuit ? demanda-t-il tout haut, en plissant ses yeux en amande. Rapide s'écoule le jour comme...

Furieux, il sauta sur place dans la barque, ce qui la fit osciller dangereusement. Oublier le plus bel exemple de poésie Ung depuis Wang ! Priver le monde prosaïque de son envolée géniale !

— Rapide s'écoule le jour, hurla-t-il comme si c'était une menace de mort.

Il était si préoccupé par son poème que le premier oiseau assaillant faillit frapper son objectif. En poussant des cris aigus, ses ailes immenses déployées, il frôla le corps en mouvement de Chiun qui se baissa et envoya l'oiseau plonger la tête la première dans l'océan.

Quelques secondes derrière l'oiseau de tête un triangle de mouettes géantes arrivèrent, redoutables et impressionnantes dans leur formation de combat. Suivant le signal électronique, elles piquèrent sur Chiun comme des chasseurs à réaction.

« De l'eau. Une question d'eau », pensa Chiun tandis que les oiseaux sifflaient presque dans leur descente. Rapide s'écoule l'eau...

Quand les oiseaux furent à quelques centimètres de lui, il plongea. À travers l'eau limpide, il vit la barque mise en pièces sur la surface bouillonnante, alors que les mouettes enragées se livraient à leur destruction. Il ralentit ses battements de cœur et se propulsa de plus en plus profondément dans la mer.

C'était un monde qu'il aimait depuis qu'il avait découvert ses secrets, il y avait près de quatre-vingts ans, au large des côtes

rocheuses glacées de Sinanju. C'était un lieu de paix et de violente beauté, où les algues fleurissaient par bouquets grands comme des glaïeuls, où les crabes aux teintes de clair de lune se traînaient précipitamment à couvert alors que les grands poissons de proie cherchaient leur premier gibier de la journée.

Il abaissa la température de son corps pour ne pas sentir le froid des profondeurs glaciales. À dix ans, il était resté sept heures sous l'eau, fasciné, en observant et en écoutant. Le trajet jusqu'à Key West était bien plus court, moins d'une heure. Malgré tout, il sourit en nageant rapidement dans le royaume sous-marin, visiteur de passage ne dérangeant personne.

Il avait consacré tellement de temps à Remo, depuis dix ans, qu'il avait presque oublié les simples plaisirs de sa jeunesse. De ses mains extraordinairement délicates, il caressa les pétales d'un pissenlit de mer et chatouilla le ventre pâle d'une jeune baleine bleue. À son contact, la baleine se tortilla légèrement, goûtant la sensation.

Chiun se dit qu'il montrerait ça à Remo. Un jour, quand le gamin serait prêt ; quand il aurait surmonté sa rage, sa déception et son impatience, quand les cicatrices de sa précédente vie seraient complètement guéries.

Des rochers apparurent devant lui, indiquant l'extrémité du grand récif de Floride, grouillant de vie sous-marine. Vers le milieu du récif, un groupe de plongeurs nageaient lourdement avec leurs palmes, leurs bouteilles métalliques sautillant sur leur dos. L'un d'eux montra Chiun et une explosion de bulles jaillit de sa bouche ouverte. Un autre plongeur remonta en battant frénétiquement des palmes. Deux autres essayèrent de nager à la rencontre du vieillard coréen vêtu de son kimono de soie brochée, mais ils étaient trop lents. Chiun fonçait vers la côte plus vite qu'un barracuda.

Quand il refit surface près de Port Zachary Taylor, il se retourna et vit un immense vol d'oiseaux retourner vers l'île des lépreux. C'était sans importance. Il s'était rappelé la suite de son poème.

À terre, il trouva une cabine téléphonique, porta le combiné à son oreille et attendit l'opératrice.

— Rapide s'écoule le jour, commença-t-il en prenant soin de ne pas oublier encore une fois la suite.

Il ne se passa rien.

— Ici le Maître de Sinanju ! cria-t-il dans l'appareil. Accomplissez votre devoir, ou soyez plongé dans le néant !

Une passante, une femme élégante d'un certain âge, jeta dans la cabine un coup d'œil discret.

— Halte ! ordonna Chiun.

La dame rougit et porta une main à sa poitrine. Chiun sortit et s'inclina poliment.

— Très gracieuse personne, je souhaite connaître l'emplacement d'une autre machine téléphone. Celle-ci ne marche pas, exactement comme tout le reste dans ce pays dément.

— C'est qu'il faut d'abord mettre une pièce de dix cents, expliqua-t-elle d'une voix douce à l'accent du Sud, tout en reculant un petit peu.

— Dix cents ?

— Oui. Une petite pièce d'argent. Vous n'avez pas dix cents ?

— Je ne paierai pas de tribut pour parler à un serviteur ! déclara superbement Chiun.

— Tribut ?

— Tribut. Les richesses gagnées en assassinant les ennemis de votre gouvernement.

La dame blêmit.

— Que... quoi ?

Chiun sourit, radieux.

— Je suis un assassin, madame. Chiun, Maître de Sinanju. Peut-être avez-vous entendu parler de moi.

— Tenez, prenez tout mon argent, glapit-elle en fourrant son sac dans les mains de Chiun.

Il le repoussa vers elle, d'un geste désespéré.

— Merci, charitable dame, mais je n'ai que faire d'un sac de femme. Je veux simplement apprendre l'emplacement d'une machine téléphone qui n'exige pas de tribut.

— Mais elles ont toutes besoin de dix cents !

Chiun rougit d'énervement.

— Stupides et sales machines !

Il se rua dans la cabine, décrocha et glapit :

— Entends-moi, ô vil outil de vil serviteur ! Sois averti que ta demande de tribut ne sera pas acceptée. Prépare-toi à disparaître.

Il frappa violemment l'appareil du plat de la main. Le coup fut si rapide qu'à l'intérieur de la cabine, l'air se compressa et brisa toutes les vitres. Deux doigts raidis envoyèrent voler les débris. Dehors, la dame s'évanouit. Un troisième coup et le téléphone s'arracha du mur en déversant un flot de pièces, comme une machine à sous de Las Vegas débitant le jackpot.

Chiun tint ses deux mains sous l'averse d'argent. Quand elles furent pleines, il apporta les pièces à la dame, qui reprenait connaissance sur le trottoir, préleva dix cents sur le sommet de la pile et versa le reste sur ses genoux.

— Un tribut, dit-il aimablement. Pour votre assistance et votre gracieuse beauté.

Il s'inclina derechef.

Tandis qu'elle fourrait les pièces dans son sac et s'en allait en

chancelant, encore tout étourdie, Chiun retourna vers la cabine en miettes. Il glissa sa pièce dans la fente, appuya sur le bouton de l'opératrice et exigea d'être mis en communication avec l'empereur Smith, au sanatorium de Folcroft à Rye, dans le New York.

Au bout d'un moment, la voix citronnée lui répondit.

— Oui ?

— Rapide s'écoule le jour comme les eaux de la vie refluent vers le Néant, récita Chiun de sa plus belle voix d'orateur.

Après un silence, la voix au bout du fil marmonna :

— Je vois.

— C'est de la poésie Ung. La plus belle depuis Wang.

— Mmmm, fit Smith. Chiun ? C'est vous ?

Irrité, Chiun pinça les lèvres.

— Naturellement, je suis moi, empereur ! Oui d'autre serais-je ? Qui d'autre vous appellerait pour chanter vos louanges ?

— Eh bien, euh... puis-je demander pourquoi vous appelez sur cette ligne ? Remo va bien ?

— Remo est Remo, répliqua Chiun avec indifférence. Il est resté avec les lépreux.

— Les quoi ?

— Il est dans une île de grands oiseaux blancs qui attaquent comme des sauterelles. Avec une route qui envoie ceux qui sont dessus dans les profondeurs de la mer.

Smith tenta de digérer cette information, mais dut y renoncer :

— Pourriez-vous expliquer cela plus clairement, s'il vous plaît ?

— Qu'y a-t-il à expliquer ? répondit Chiun, éprouvant déjà l'agacement qui accompagnait toute conversation avec Smith. Remo et moi avons trouvé l'endroit où votre aéroplane pourrait être. Une île. Elle est habitée par les lépreux de l'île de Molokai.

Il y eut une brève reprise de respiration au bout du fil.

— Molokai ? murmura Smith. Vous en êtes sûr ?

Chiun en bafouilla :

— Naturellement, je suis sûr ! C'est une île de l'archipel de Hawaii.

— Avez-vous vu l'avion là-bas ?

— Comment peut-on voir sous terre ? rétorqua Chiun de mauvaise humeur. Mais il y a un souterrain, gardé par des soldats et des oiseaux.

— Quel genre de soldats ?

— Qui peut savoir ? Des Blancs. Ils se ressemblent tous.

— Je vois. Rien d'autre ?

— Non. Il y a eu un incident mineur mais il ne mérite certainement pas de vous faire perdre votre temps précieux, puissant empereur Smith.

— J'aimerais le connaître quand même.

— Il est sans importance. Il concerne Remo.

— J'aimerais le connaître, répéta patiemment Smith.

Chiun soupira.

— Très bien. Comme d'habitude, mon élève ingrat, à la poursuite d'une femme, a suscité la colère du chef des soldats et il est momentanément détenu dans l'île.

— Ah ? Est-ce grave ? Peut-il s'échapper ?

— Naturellement, il peut s'échapper. Il est mon élève. Il est resté de son plein gré, afin de parler à quelqu'un appelé Zoran.

Cette fois, le silence dura quelque peu.

— Zoran ? répéta finalement Smith d'une voix haletante et, en bruit de fond, les ordinateurs de Folcroft se mirent à bourdonner et à cliqueter. Zoran ?

— Oui, *Zoran* ! dit Chiun en faisant passer le téléphone d'une oreille à l'autre. Empereur, si vous ne désirez pas d'autre service, je vais poursuivre ces petites choses insignifiantes qui sont le tissu de la vie d'un vieil homme...

— *Ne bougez pas !* ordonna Smith sur un ton que Chiun n'avait jamais entendu. Où êtes-vous ?

— Je parle d'un téléphone en Floride, répondit Chiun.

— Où ? À Key West ?

— Je crois que c'est l'endroit.

— Allez à la base navale, là-bas, et attendez-moi. Chiun, vous m'écoutez ?

— Oui, dit Chiun en bâillant.

— C'est très important. Plus important que je ne saurais vous le dire. Je vous en prie, faites ce que je dis.

— Vos désirs sont des ordres, ô empereur, s'exclama Chiun avec un nouvel enthousiasme. Naturellement, pour mes efforts supplémentaires, je pense que mon humble village de Sinanju recevra un tribut correspondant, dépassant nos tarifs convenus.

— Nous verrons. Attendez-moi.

— Un moment, empereur. Voyez-vous, je suis un vieil homme. Je crains que mes facultés de mémoire ne soient plus ce qu'elles étaient au temps de ma verte jeunesse. Cette île, elle est si loin et si difficile à trouver...

— D'accord, grogna Smith. Un tribut supplémentaire.

— Sud sud-ouest, quatre-vingt-deux degrés de latitude sud sur vingt-quatre degrés de longitude.

— Attendez-moi, répéta Smith. Et, une fois pour toutes, je ne suis pas un empereur.

— Vous êtes trop modeste, ô grandiose et généreux personnage, dit Chiun.

Il laissa le combiné se balancer au bout de son fil et sortit de ce qui

restait de la cabine en se posant des questions. L'empereur fou devenait plus fou de jour en jour. Est-ce qu'il envisageait vraiment d'accompagner Remo dans sa mission ? Un homme blanc d'un certain âge avec un costume de ville et un attaché-case ?

Il haussa les épaules et chassa l'affaire de ses pensées. Si Smith avait envie de se faire tuer dans une île pleine de jungle, ça le regardait. Du moment que le tribut supplémentaire serait payé d'avance.

CHAPITRE X

LUSTBADEN, ZORAN
NE : 1912, BERLIN, ALLEMAGNE
DR. ES SCIENCES UNIV.
HEIDELBERG 1928
DR. MED. UNIV.
HEIDELBERG 1932
SUMMA CUM LAUDE
PROF. : GENETICIEN
CELIBATAIRE

ANTECEDENTS GENETICIEN PRECOCE PERSONNELLEMENT RECRUTE PAR ADOLF HITLER EN 1938 POUR SERVIR SOUS ORDRES JOSEF MENGELE. COMME ASSISTANT GENETICIEN PROCEDE À EXPERIENCES SUR DETENUS CAMP DE CONCENTRATION AUSCHWITZ. ACTUELLEMENT RECHERCHE PAR COMMISSION CRIMES DE GUERRE POUR PARTICIPATION DIRECTE DANS TORTURE ET MORT DE 40000 PERSONNES À LA SUITE EXPERIENCES SUR TROUBLES PITUITAIRES. SUJET EXPERT TECHNIQUES HYPNOSE. SUJET AURAIT ÉTÉ VU 21/11/55 BUENOS AIRES, ARGENTINE. AURAIT ÉTÉ VU 1/6/62 MOLOKAI, HAWAII. *EXTREMEMENT DANGEREUX*. DETAILS DANS RAPPORT CIA N ° 36121055.

L'avion d'essai supersonique qui avait pris Smith comme passager, sur l'ordre direct du Président des États-Unis, fonçait à soixante mille pieds d'altitude vers la base navale de Key West.

Il replia le feuillet. Il n'avait pas besoin de voir le rapport N ° 36121055. Il l'avait rédigé.

Molokai, 1962. C'était une des dernières missions de Smith pour la CIA et il avait échoué, tout comme il avait échoué à Buenos Aires en 55. Lustbaden lui avait échappé durant toute sa carrière.

Mais Zoran Lustbaden avait eu de l'aide. SPIDER, le réseau d'officiers nazis organisé juste avant la fin de la guerre pour aider ses membres à échapper à la justice pour leurs crimes, avait tout : de l'argent siphonné des fonds du Troisième Reich après la mort d'Hitler, des routes d'évasion dans toute l'Europe et l'Amérique du Sud et dans les îles peu connues, pratiquement inexplorables du Pacifique, et de la main-d'œuvre, de jeunes recrues, qui avaient eu le cerveau lavé pour leur faire croire à l'idéal de suprématie aryenne d'Hitler. Ces jeunes gens abandonnaient de leur plein gré foyer, emploi et famille pour servir les chefs exilés de SPIDER comme gardes du corps, chauffeurs, serviteurs, conseillers et, si le besoin s'en faisait sentir, comme soldats.

La chaîne de SPIDER était incassable. Depuis trente-six ans, l'organisation avait protégé Josef Mengele lui-même, l'« Ange de la Mort » aux gants blancs, dont les expériences sur les enfants

d'Auschwitz avaient fait hurler le monde d'horreur et de chagrin. Et la figure de Mengele était bien connue, souvent photographiée et réimprimée dans des publications, de Berlin à Shanghai.

Zoran Lustbaden, l'assistant de Mengele, était moins visible. Ou peut-être simplement plus habile. Connu dans les rangs nazis pour sa modestie parmi un groupe d'officiers célèbres dans le monde entier en raison de leur arrogance, Lustbaden avait toujours refusé d'être photographié, même dans les cérémonies officielles. De même, son nom était rarement cité dans les nombreux rapports de Mengele à Hitler et Goebbels. Il n'avait ni femme ni enfants à qui écrire, personne dont Smith puisse se servir comme levier contre lui. Lustbaden était le parfait protégé de SPIDER : pas d'attaches, pas de dossiers, personne ne se souvenait de lui.

Personne à part les quelques survivants des camps de concentration qui portaient encore les cicatrices des blessures infligées par Zoran Lustbaden.

Smith ouvrit son attaché-case, y rangea le rapport de l'ordinateur et en retira une photo jaunie, prise près de cinquante ans auparavant. C'était un agrandissement d'une figure, dans un portrait de groupe de la classe sortante de 1932, à la faculté de médecine de Heidelberg.

La figure était celle d'un jeune garçon. Le génial Lustbaden n'avait alors que vingt ans. Il s'était tenu, avec son effacement caractéristique, à l'extrémité du groupe, le visage dans l'ombre et légèrement tourné vers ses camarades, si bien qu'on le voyait de trois quarts.

Malgré tout, c'était une figure que Smith avait gravée de façon indélébile dans sa mémoire : les yeux pâles, glacés, bizarrement translucides sur la photo en noir et blanc, les épaules voûtées, le corps trapu déjà porté à l'obésité, le pli sournois de la bouche. Un homme qui souriait sans les yeux.

Le Prince de l'Enfer.

C'était ainsi qu'on l'appelait à Auschwitz, où ses victimes, convulsées par ses injections dans les glandes de leur gorge, regardaient les yeux froids et le demi-sourire en écoutant, entre leurs propres cris, ses mensonges apaisants.

Smith ferma les yeux. Ils brûlaient de fatigue. Sauf pour quelques instants volés sur le canapé de son bureau, il n'avait pas dormi depuis deux jours. CURE devenait si énorme, si complexe ! La petite organisation secrète créée pour combattre le crime était devenue une lourde responsabilité. Même avec une arme humaine comme Remo à sa disposition, Smith avait besoin de l'adresse d'un magicien, de la patience d'un moine et d'un cerveau aussi infatigable que les ordinateurs de Folcroft, pour supporter l'énorme charge de son travail quotidien. Il y avait trop de crimes, et Smith sentait peser son âge. Des tâches qu'il avait jadis accomplies sans effort paraissaient

monumentalement difficiles et ses réflexes se ralentissaient.

Il avait possédé des réflexes enviables, dans le temps. Pas comme ceux de Remo, naturellement, mais aussi bons que ceux des agents de l'OSS qui ne manquait pas d'hommes de valeur. Dans les images floues de son demi-sommeil, Smith se vit courir, courir dans les rues en ruine de Varsovie, infestées de nazis, en janvier 1943, avec le sifflement des balles derrière lui et l'âcre odeur de poudre qui pénétrait dans les poumons. Sa couverture avait été dramatiquement grillée en plein milieu d'une manœuvre délicate avec un groupe de résistants polonais.

L'un d'eux avait travaillé pour les nazis, depuis le début. Quand Smith le découvrit, tous les membres du solide petit groupe avaient été tués et les SS resserraient rapidement leur filet autour de lui.

C'était un pur hasard qui l'avait amené dans l'impasse pleine de cordes à linge et des ordures des pauvres. Un mur se dressait – inexplicablement, avait-il pensé alors – au bout de cette ruelle. Les coups de feu à l'entrée étaient trop près pour qu'il rebrousse chemin. Il ne pouvait aller nulle part.

Au-dessus de lui, un petit homme sec et nerveux, en pantalon noir et pardessus en loque, avec la même figure que tant de Polonais à l'époque – maigre, ridée, exprimant une anxiété perpétuelle – était assis et fumait sur l'escalier extérieur d'un immeuble croulant. Sans un mot, Smith lui tendit la main. L'homme vit le geste, se leva et rentra dans l'immeuble.

C'était la dernière carte désespérée de Smith et il avait tiré le joker. Il ne lui restait plus qu'à attendre que le Luger tire la première balle sur lui. En espérant que cette première balle le tuerait.

Alors, du ciel, une corde tomba tout près de lui. L'homme sur le balcon, son mégot pendant à ses lèvres, attachait l'autre extrémité autour de sa taille. Cela fait, il saisit la corde, entre ses mains musclées, et fit un signe de tête à Smith.

Avec le calme et la rapidité de quelqu'un qui s'était accoutumé aux nécessités de la guerre, il aida Smith à se hisser vers lui, le poussa dans l'immeuble et remonta vivement la corde.

À l'intérieur de l'appartement misérable, une femme et trois enfants, une adolescente et des jumeaux d'environ six ans, l'acceptèrent tout naturellement, bien qu'il ne soit pas en uniforme et ne prononce pas un mot. La femme l'enveloppa dans une couverture. Jusque-là, Smith ne s'était même pas rendu compte qu'il avait froid.

Une fois en sécurité dans l'appartement obscur, cependant, il se permit de frissonner. La femme resserra autour de lui la couverture élimée et quand elle eut fini, elle lui sourit maternellement. Comme son mari, elle était maigre, mais Smith devinait, aux plis de son cou et de ses joues, que la maigreur n'était pas son état naturel. En des temps

meilleurs, elle devait être une de ces femmes qui se plaignent avec bonne humeur et disent qu'elles devraient se mettre au régime, tout en se servant des assiettes croulant sous les piroghi et les halupki.

La fille, d'une beauté éblouissante malgré son jeune âge, blonde avec d'immenses yeux verts, lui apporta du bouillon. Smith refusa, devinant que c'était tout ce qu'ils avaient, mais la mère insista. Il le but avec reconnaissance et ensuite il dormit.

Il se réveilla baigné de sueur froide, ne sachant plus où il était, dérouté par l'obscurité du minuscule appartement. Il avait dû crier dans son sommeil parce que dès que sa panique se calma, il remarqua la main de l'homme sur son bras.

— Qui que vous soyez, vous êtes en sécurité, dit l'homme en polonais.

— Pourquoi m'avez-vous aidé ? demanda Smith.

— Parce que les nazis vous pourchassaient.

— C'est pour ça que vous avez utilisé une corde ?

— Oui. Je ne me fie pas aux voisins du rez-de-chaussée.

— Vous faites partie de la résistance ?

L'homme regarda Smith dans les yeux.

— Nous sommes juifs, dit-il.

Smith resta avec eux – ils s'appelaient Jevsevar – pendant cinq jours. Dans la journée, Dimi, le père qui lui avait sauvé la vie, et Smith déguisé avec les guenilles de Dimi et passant auprès des amis et relations de la famille pour un cousin en visite, allaient chercher de maigres provisions dans les rares magasins encore ouverts en ville.

Dimi exprima son admiration pour les qualités de voleur de Smith. Smith lui-même n'était pas très fier de voler, pour quelque raison que ce soit, et plus tard il ne parla jamais à personne de cet épisode, pas même à sa femme.

La nuit, les Jevsevar se distrayaient avec des histoires pendant que Smith étudiait des cartes et cherchait une route d'évasion hors de Pologne, pour lui et les Jevsevar.

Le sixième jour, les nazis arrivèrent.

Leurs pas reconnaissables claquèrent dans l'escalier branlant. Ils tambourinèrent à la porte. Dimi poussa Smith sur l'escalier extérieur et de là sur le toit.

— Fuyez, dit-il. Par les toits, vers le fleuve. Là-bas, la plupart des immeubles sont abandonnés.

— Allez chercher votre famille. Nous partirons tous.

Dimi secoua la tête.

— Mes garçons sont trop jeunes et Helena n'est pas forte. Ma place est avec eux. Dépêchez-vous.

Smith regarda descendre l'homme sec et nerveux aux mains fortes.

— Merci ! cria-t-il.

Il ne sut jamais si Dimi l'avait entendu.

Les Jevsevar furent emmenés à Auschwitz. De son poste de stratège de l'OSS à Londres, plus de deux ans après, Smith put trouver place dans un convoi militaire en route pour la Pologne et les fêtes de la victoire alliée. Après des semaines de fausses pistes, il finit par retrouver Dimi Jevsevar dans une pension de famille minable de la banlieue de Piekielko.

Il était toujours sec et nerveux mais sa force calme avait été remplacée par un vide angoissé. Ses mains tremblaient et il avait du mal à se souvenir. Il reconnaissait Smith mais il avait oublié les circonstances et le confondait avec un lointain parent. Ses cheveux étaient tout blancs.

La famille de Dimi avait disparu. Les petits jumeaux avaient été les premiers à mourir, grâce aux expériences de Mengele et de Lustbaden sur les modifications chromosomales. Sa femme, Helena, ni en bonne santé ni particulièrement jolie, avait cessé d'être utile peu après. Elle avait fini dans la chambre à gaz. La jeune fille aux yeux verts servit de prostituée personnelle à Zoran, jusqu'à ce qu'elle se suicide en se taillant les poignets avec le verre d'une bouteille d'alcool cassée.

Il ne restait rien. Une trace à Buenos Aires... trop tard. SPIDER avait atteint Lustbaden avant Smith. Un murmure du côté de la colonie de lépreux de Molokai, sept ans plus tard... Il était parti, il avait fui avec un groupe de patients de la colonie et son peloton de SPIDER.

Et ensuite, pendant vingt ans, rien. Le Prince de l'Enfer avait disparu.

Smith se réveilla en sursaut, surpris d'entendre le grondement de réacteurs. Ses doigts s'étaient collés sur la photo, qui reposait sur ses genoux, et quand il les détacha, ils laissèrent des empreintes sur le sourire en demi-lune de Lustbaden.

« Je te connais depuis trop longtemps », pensa Smith, en regardant la photo et en ne voyant que la face du mal à l'état pur.

La poursuite se terminerait bientôt. L'un d'eux allait mourir.

Il ouvrit son attaché-case, rangea son contenu et y remit la photo avec soin.

CHAPITRE XI

Ainsi advint-il que le vieux Chiun, considéré par son employeur comme un adjoint bizarre mais compétent de l'arme humaine de CURE, et Harold W Smith, notoire parmi ses employés comme l'homme le plus ennuyeux du monde, partirent ensemble pour la Vallée des Damnés.

Smith avait réquisitionné une vedette rapide de la marine et tenait la barre. Comme d'habitude, les deux hommes n'avaient pas grand-chose à se dire, puisque tous deux méprisaient les conversations sans objet. Smith pilotait vers l'île, en suivant les instructions laconiques de Chiun. Chiun savourait en silence le vent vivifiant qui les giflait, dans l'embarcation découverte.

Après avoir enfermé son attaché-case dans un compartiment étanche, Smith amarra la vedette à un rocher, dans un coin désert à quelque distance du sentier dissimulé. En prenant garde de ne pas déranger les oiseaux qui y étaient réunis, ils grimpèrent à travers les fourrés de la jungle vers la piste d'atterrissage.

— Nous pensons que c'est là que Zoran a apporté votre aéroplane disparu, dit Chiun.

— Je vois, murmura Smith sans se compromettre.

Chiun bâilla. Rien n'intéressait Smith. Rien. Chiun se promit d'écrire un jour un poème Ung sur Smith, s'il arrivait à ne pas dormir en le composant.

Les habitants de la vallée organisaient visiblement une espèce de cérémonie. Encore loin, Smith et Chiun entendaient le chant tribal de tout le village.

Timu, vêtu d'une tenue de cérémonie et portant une haute coiffure de plumes, regarda avec étonnement les deux hommes quand ils apparurent.

— Maître, dit-il en s'inclinant très bas devant Chiun. Vous vivez. Nous étions certains que les oiseaux vous avaient tué... avec ceux-là.

Il indiqua une pile de longs objets, de la taille d'êtres humains, enveloppés d'étoffe noire.

— Ce sont vos morts ? demanda Smith.

Le chef le considéra d'un œil soupçonneux.

— C'est l'empereur de la tribu de mon fils, lui chuchota Chiun. Il ne vous fera pas de mal.

Solennellement, Timu salua Smith. Il leva un bâton en bois sculpté.

Les villageois, qui chantaient devant leurs huttes, s'avancèrent lentement vers la pile et ramassèrent les paquets enveloppés dans leurs linceuls noirs.

— Ils représentent nos morts, expliqua Timu. Ce n'est que des branches enveloppées. Nous n'avons pas le droit de garder nos gens assassinés. Zoran a besoin des cadavres, pour ses propres desseins.

Les villageois formèrent un double cercle et, en chantant, ils portèrent les effigies au-dessus de leur tête.

— Comment ont-ils été tués ? demanda Smith.

— Les oiseaux, dit amèrement Timu. Encore une fois. Nous vous avons compté parmi nos pertes, aujourd'hui, Maître. Des morceaux de votre bateau ont été retrouvés, rejetés par les vagues sur la plage.

Timu cria quelque chose dans un ancien dialecte hawaïen et un vieil homme se détacha du cercle des pleureurs. Il portait une effigie noire, qui se distinguait des autres par une bande dorée.

— C'était votre effigie, ô Maître de Sinanju. Je suis heureux de l'éliminer de nos obsèques.

Il déroula lentement l'étoffe noire et dispersa les bouts de bois.

— Vous êtes bon et courageux de revenir vers nous.

— Nous désirons vous aider, répondit Chiun. Mais vous ne devez plus avoir peur de nous dire la vérité.

Timu regarda les villageois, qui pleuraient leurs parents et leurs voisins. Au loin, au pied des rochers en dôme, les cadavres attendaient les mutilations de Zoran. Le propre fils du Maître de Sinanju était quelque part dans ce souterrain, peut-être déjà sous le couteau de Zoran, avec les autres.

— Je vais vous dire tout ce que je sais, dit Timu.

La cérémonie funèbre terminée, le chef conduisit Smith et Chiun à sa hutte. Sur le seuil, il dit :

— Nous pouvons parler dehors, si vous voulez...

— Je n'ai pas peur de votre maladie, déclara Smith.

Ils entrèrent. Timu donna à Chiun la place d'honneur, face à la porte étroite, avec Smith à sa droite. Il commença à parler lentement, comme s'il avait répété son récit bien souvent au cours des années.

— On l'a toujours appelé Zoran, rien de plus. Il est médecin, mais il n'aime pas qu'on lui donne son titre de docteur.

Smith sentit son cœur s'accélérer.

— Un Allemand ? demanda-t-il.

C'était le même homme. Ça ne pouvait être que lui.

— Un étranger, dit le chef. Il est venu à Molokai, où mon peuple vivait, il y a bien des années. Il n'exerçait pas à l'hôpital principal mais dans sa propre clinique, où il n'acceptait que les cas les plus graves, ceux que l'hôpital ne pouvait plus soigner. Il a réussi des guérisons miraculeuses. Des mourants qui pouvaient à peine respirer

marchaient aisément, grâce à ses soins. Des femmes dont le corps avait été ravagé au-delà de tout espoir, par la maladie, étaient capables d'avoir des enfants. Nous le considérions comme un dieu.

Smith hocha la tête. Indiscutablement, Zoran Lustbaden était un brillant médecin. Josef Mengele lui-même l'avait dit, dans une de ses rares allusions à son assistant.

— Pendant que ma sœur Ana était à l'université, elle a travaillé dans la clinique de Zoran. Elle a continué après être entrée à la faculté de médecine. Il était son héros, dans ce temps-là, poursuivit tristement le chef. Son rêve était de devenir comme lui, de reprendre la clinique après sa mort. Et puis... la chose est arrivée. Le terrible événement.

Timu ferma les yeux, comme s'il luttait contre son émotion. Chiun lui posa une main délicate sur le bras.

— Essaie de tout nous dire. Ça te fera du bien.

— Je vous en prie, dit Smith.

Timu se ressaisit.

— Oui, c'est nécessaire, dit-il et il s'arma de courage en respirant profondément. Un jour, alors qu'elle se rendait à la clinique, elle a été violée par un groupe d'hommes. Elle a été violée et battue presque à mort. Zoran lui-même l'a trouvée et transportée dans sa clinique. Il a fallu des semaines avant qu'elle reprenne connaissance. Comme elle était couverte de blessures, il l'avait isolée de nous jusqu'à ce qu'elle soit complètement guérie, pour la protéger de la contagion. Nous ne l'avons pas vue pendant six mois.

— Qui lui avait fait ça ? demanda Smith.

— Elle ne se souvenait pas. Elle ne se souvient toujours pas. Pas un visage, rien. Simplement qu'il y avait plusieurs hommes. Ensuite, elle a changé. Elle n'a jamais quitté la colonie et elle ne pouvait plus travailler à la clinique. Elle a voulu vivre comme une lèpreuse, aussi loin que possible du monde extérieur.

— C'est une bien triste histoire, dit Chiun, mais comment avez-vous quitté Molokai pour cet endroit perdu ?

— C'était pour Ana, répondit le chef. Vous comprenez, quand ses blessures ont été guéries, Zoran a continué de la soigner dans l'esprit.

— Hypnose, murmura Smith en se souvenant que c'était une des spécialités de Lustbaden.

— Il disait que c'était pour l'aider à se remettre du choc, mais plus tard Ana m'a confié en secret qu'il profitait des séances pour se livrer sur elle à des actes honteux.

Smith éprouva une nausée. Il se rappelait la ravissante fille de Dimi, utilisée par Lustbaden jusqu'à ce qu'elle se suicide avec une bouteille cassée.

— Mais il possédait son esprit ! cria Timu. Il avait des mots qui lui faisaient revivre tout le viol sur la route. Il l'a entraînée à se rappeler

la douleur et la peur chaque fois qu'elle refuse de se plier à sa volonté. C'est pour ça que j'ai dit à votre fils de ne pas être l'ami d'Ana, dit-il en saisissant la main de Chiun. Le pouvoir de Zoran sur elle est tel qu'elle ne peut avoir d'amitié pour un autre sans revivre le terrible moment de ce jour-là sur la route.

— Bizarre...

Ce fut tout ce que Smith trouva à dire.

— Les villageois s'écartent d'elle. Ils y sont obligés, bien qu'ils l'aiment autant que moi. Beaucoup ont trouvé la mort pour avoir été l'ami d'Ana. La douleur l'accable et la contrôle. Seul Zoran peut l'arrêter. Elle va vers lui. Zoran l'a toute retournée si bien qu'elle lui appartient, pas avec son cœur mais avec la terreur dans son esprit.

— Je comprends, murmura Chiun. Alors quand Zoran a quitté Molokai, Ana a dû aller avec lui. Mais pourquoi est-ce que vous l'avez suivi aussi, toi et ton peuple ? Vous auriez dû rester à Hawaïi, où vous pouviez vivre confortablement.

— Il ne voulait pas l'emmener sans nous. Il disait qu'elle souffrirait jusqu'à ce qu'elle en meure. Cinquante lépreux, de tous les âges, exigeait-il. C'était à moi de les persuader de venir. (Timu fixait le sol.) Mon peuple a été vendu en esclavage par son chef, parce qu'il a eu confiance en moi.

Des larmes silencieuses brillaient sur sa figure gênée, Smith s'éclaircit la gorge.

— Zoran nous promettait les meilleurs soins, reprit le chef. Des médicaments, des écoles, des hôpitaux, des maisons. Je ne savais pas que ce n'était que des mensonges. Il disait qu'il trouverait un traitement qui nous guérirait.

— Et Ana ? demanda Chiun. Elle a dit qu'il était un menteur.

Timu baissa la tête.

— Zoran est un homme à la volonté puissante et à la parole mielleuse. Il m'a dit que les accusations d'Ana étaient fausses, qu'elle était folle. Pendant un moment, je l'ai cru. Ou peut-être je voulais simplement le croire, pour sauver ma sœur... Nous sommes venus ici par la mer, dans la cale d'un bateau de pêche. Le voyage a été long. Zoran nous maintenait en vie avec des remèdes de sa clinique, mais nous n'avions pas le droit de monter sur le pont avec lui et l'équipage. L'air était lourd et empestait.

Nous étions traités comme du bétail. Les cinquante élus, dit-il avec un sourire amer.

— Vous avez parlé de mots, dit Smith. De mots que Zoran employait pour provoquer les crises de votre sœur. Pouvez-vous vous les rappeler un peu ?

— Des mots étrangers, répondit le chef d'une voix morne.

Le son d'un sanglot étouffé, très près de la petite hutte, fit lever

Smith d'un bond.

Chiun regarda par la petite ouverture. Un éclair d'étoffe rouge, une jambe bronzée disparurent dans la jungle.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Smith.

— Ma sœur, Ana. Elle nous a entendus.

Le chef se prit la tête à deux mains.

— Elle est allée à la cascade, dit-il. Elle va y chercher un réconfort. Si seulement elle pouvait venir à nous ! Mais Ana doit rester seule à la cascade, ou perdre l'esprit dans la caverne de Zoran.

Smith réfléchit un moment avant de demander :

— Est-ce qu'elle connaît bien l'intérieur de ce souterrain ?

— Tout à fait. Quand Zoran la tient en son pouvoir, elle a le droit de se promener librement dans son domaine.

— Elle doit nous aider à y entrer ! dit Smith à Chiun d'une voix pressante.

— Je peux y entrer, moi.

— Je sais. Mais nous aurons besoin d'elle pour nous guider, quand nous y serons. Je me demande où est Remo.

— Moi aussi, marmonna Chiun. Il aurait dû déjà revenir. Allons parler à la jeune fille.

Les deux hommes quittèrent la hutte, en remerciant Timu de sa franchise.

— Soyez prudents, mes amis, leur dit le chef alors qu'ils entraient dans la touffeur obscure de la jungle.

CHAPITRE XII

Remo se réveilla la tête lourde, les idées embrouillées, les poignets et les chevilles maintenus sur son lit de camp par des liens d'acier. Lentement, il identifia le tumulte qui avait fait irruption dans son sommeil et reconnut la bande sonore d'un vieux film de propagande antiaméricaine projeté sur le mur assombri. C'était une stupide bouillie pour chats, militaire, qui se répétait inlassablement.

Dans le lit voisin du sien, un jeune homme était assis, fasciné, ses yeux rougis fixés sur le film ancien.

— C'est vous Caan ? cria Remo dans le bruit de la bande sonore.

L'homme ne répondit pas.

En clignant des yeux pour éclaircir son esprit du brouillard provoqué par la piqûre dans son dos, Remo fit sauter les quatre liens d'acier et chancela lentement vers le projecteur. D'un coup de deux doigts raidis, mal assurés, il cassa le moteur en deux.

Le brusque silence fut pour Remo un chœur angélique, mais l'autre homme resta assis dans son lit, les yeux fixes rivés sur le mur nu avec une fascination démente.

— C'est vous Richard Caan, le pilote ?

L'homme tourna la tête, si lentement que le mouvement eut l'air téléguidé par un mécanisme défectueux à bout de course. Ses yeux restaient fixes, vides.

— Lieutenant Richard A Caan, US Navy, matricule 124258486, marmonna-t-il, les lèvres sèches et collées par la salive.

— Bon Dieu, qu'est-ce que ce cinglé vous a fait ? gronda Remo, atterré par l'état du malheureux.

— Ma mission est de piloter le F -24 au-dessus de New York à l'heure dite, articula-t-il mécaniquement. Ma mission est...

— New York ? demanda Remo.

Caan répéta toute la phrase apprise.

— Mais pourquoi New York ?

— Mon service aidera à anéantir le bloc soviéto-américain qui a mis fin au Troisième Reich de droit divin, récita Caan. Grâce à mes bons offices, la gloire du Führer et de ses légions étincellera de nouveau. Mes instructions sont... Ma mission est..., bredouilla-t-il et son front se plissa. New York...

— Dieu de Dieu, Dingueville ! s'exclama Remo tout en cassant les liens retenant les jambes de Caan, puis il lui mit un bras autour des épaules et le souleva. Allons, petit. On va se tirer d'ici.

Le pilote alarmé gesticula.

— Je ne peux pas partir !

— Bien sûr que si. Allez, tiens bon la rampe !

Mais Caan se débattit de toutes ses forces.

— J'ai reçu l'ordre de ne pas partir ! L'ordre de Zoran, marmonna-t-il entre ses dents.

— Allez, au cul Zoran ! Regarde un peu ce qu'il t'a fait !

Caan tourna son regard vide sur Remo.

— Je suis un juif, dit-il avec simplicité. Je n'ai pas à questionner les ordres de mes supérieurs.

Remo poussa un soupir excédé.

— Oui, eh bien tu ne resteras pas ici. Tu peux partir conscient ou inconscient. À toi de choisir.

Sur ce, Caan poussa un hurlement strident, à glacer le sang dans les veines.

— Ah, merde, grogna Remo quand la porte s'ouvrit à la volée et quatre gardes en uniforme se ruèrent dans la pièce. Ôte-toi de là, dit-il à Caan en le poussant dans un coin.

Il travailla sur les quatre en même temps. Un coup du tranchant de la main à une gorge et le soldat s'écroula tout net. Un coup de genou dans la cage thoracique d'un autre et les os se plantèrent dans les poumons et le cœur. Il mit une tempe en bouillie avec une rapide attaque à trois doigts, puis il exécuta un saut chassé sur le dernier soldat et lui défonça la poitrine. Tout fut terminé en quelques secondes. Ils étaient tous morts sur le coup. Il empoigna Caan par la peau du cou.

— Je ne veux pas avoir à te porter hors d'ici, dit-il au pilote affolé. Mais si tu me refais ce coup-là, je serai forcé de le faire. J'ai à m'assurer qu'un vieillard va bien et puis je reviendrai ici et je ne veux pas de toi dans mes jambes. Des gens vont se faire salement blesser.

— Vous êtes américain, n'est-ce pas ? demanda Caan en clignant des yeux sur cet inconnu qui se battait mieux que tout un commando.

— Oui, répliqua Remo, et toi aussi. Essaie de ne pas l'oublier la prochaine fois.

— Je suis juif, dit l'autre paisiblement alors que Remo le traînait dans le dédale de couloirs souterrains.

À huit cents mètres ou plus, tout au fond de ce complexe de cavernes, le couloir – très étroit maintenant – débouchait dans une vaste salle.

Le spectacle était incroyable. L'immense salle, certainement la principale du souterrain, était pleine de matériel militaire et de soldats. Il y en avait des dizaines, tous dans ces uniformes qu'il avait déjà vus, mais ceux-là portaient des brassards noir et rouge à croix gammée.

Les murs étaient tapissés d'immenses portraits de dirigeants du Troisième Reich, morts depuis longtemps. Au fond de la salle, drapé de crêpe noir, il y avait un grand portrait à l'huile d'Adolf Hitler.

— Zoran a une foutue armée ! s'exclama Remo.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté leur prison, Caan parla normalement :

— Je crois qu'il y a un canal près d'ici. J'ai entendu les gardes en parler. Mais nous devons traverser cette salle pour y arriver.

— Nous raserons les murs, dit Remo en allongeant le cou. Je crois que je vois le passage. À une dizaine de mètres sur la gauche ?

Caan hocha la tête.

— La voie est libre jusque-là. Allons-y.

Il s'élança en courant, souple comme un chat. Caan le suivit.

Tout ce que Remo voyait du passage, c'était l'ouverture d'une caverne, mais c'était exactement ce qu'il cherchait. Une cachette parfaite, obscure et discrète. Il s'y précipita.

— Grouille-toi, chuchota-t-il.

Mais Caan resta à l'ouverture, juste sous les lampes à arc de l'immense salle de travail.

— Tu viens, oui ou non ?

— Vous êtes un Américain, dit Caan de sa voix mécanique.

Il pressa un bouton, sur le mur, et un grillage d'acier, crépitant d'électricité, tomba bruyamment entre eux.

Remo toucha des deux mains le grillage. La décharge le renvoya à la renverse dans les ténèbres.

— Je ne pouvais pas vous laisser compromettre ma mission, dit le pilote sans aucune émotion en regardant la figure ahurie de Remo qui le dévisageait, de l'obscurité de sa prison.

Ils se firent face ainsi pendant une éternité, sembla-t-il. Et puis un groupe de soldats vint paisiblement chercher Caan et l'emmenèrent. Pas une fois il ne se retourna.

CHAPITRE XIII

Avec un certain grincement d'articulations, Smith s'assit au bord du bassin, à la base de la grande cascade.

— Magnifique, haleta-t-il en contemplant la grandiose chute d'eau à travers un voile de sueur. Attendez un peu que je retrouve ma respiration.

— Ne bougez pas d'ici, empereur. Je vais chercher la jeune fille.

— Qu'est-ce que c'est, là-haut ? demanda Smith en montrant une haute corniche étroite, dépassant du bord du précipice au-dessus de la crête de la cascade.

Il y avait une petite tache rouge dessus.

— C'est Ana, répondit Chiun avec perplexité.

Elle resta plusieurs secondes au bord de la corniche, le corps rigide, ses cheveux noirs tournoyant autour d'elle comme de la fumée.

Puis, levant la figure vers le ciel, elle fit un pas en avant.

— Ana ! cria Chiun.

Mais la jeune fille ne s'arrêta pas. Les mains à ses côtés, elle bascula de la corniche comme une poupée de bois, en se retournant sur elle-même vers les eaux tumultueuses parsemées de rochers.

À peine eut-elle sauté que Chiun, sous les yeux horrifiés de Smith, se propulsait à la surface du lac, dans un plongeon si peu profond qu'il eut l'air de voler. Il se hissa sur le plus haut des rochers, au pied de la chute d'eau, et attendit qu'Ana ait fini de tomber. À l'instant où elle allait s'écraser sur les pierres déchiquetées, Chiun leva les bras, l'attrapa au vol par la nuque et la base de la colonne vertébrale et la ramena à terre.

Elle était sans connaissance. Avant qu'elle revienne à elle, Smith les rejoignit, en haletant d'avoir grimpé.

— C'était remarquable, Chiun. Je ne me doutais pas...

— Silence. Laissez-la se réveiller paisiblement.

Il appuya du bout des doigts sur un point juste au-dessous de la clavicule d'Ana. Elle battit des paupières.

— Vous n'auriez pas dû me sauver, souffla-t-elle.

— C'était à moi d'en décider, répliqua Chiun avec douceur.

— Je n'ai apporté que du chagrin et de la souffrance à ceux qui m'aiment. Même Remo. En échange de sa bonté, j'ai rendu la cruauté. Zoran va le tuer, c'est sûr.

— Il est encore en vie, dit Smith avec soulagement.

— Zoran l'a enfermé dans un passage de son souterrain, expliqua-t-

elle. J'en viens. Il est enfermé par un grillage électrifié et entouré de soldats de Zoran. Il n'en sortira jamais. Je l'ai tué, aussi sûrement que si j'avais tenu moi-même un couteau contre sa gorge.

Sa voix se brisa et elle s'étrangla sur ses sanglots.

— Laissez-moi mourir, Maître ! Je vous en supplie. La prochaine fois, ne me sauvez pas.

Chiun lui répondit sur un ton autoritaire :

— Il n'est pas en mon pouvoir de t'empêcher de te tuer, si c'est ce que tu désires. Personne ne peut juger des souffrances d'un autre cœur. Mais je puis te dire ceci : ta mort n'aidera ton peuple en rien. Elle apaisera ta douleur, peut-être, mais aucun bien n'en viendra.

— Mais j'ai trahi votre propre fils ! cria-t-elle.

Chiun lui essuya la figure avec une longue manche de son kimono.

— Si tu veux nous aider, tu nous seras bien plus utile vivante que morte.

Elle rougit, regarda Smith, puis de nouveau Chiun.

— Comment puis-je aider ? demanda-t-elle tout bas.

— Conduis-nous auprès de lui.

— Zoran vous trouvera. Il voit tout. Vous serez tués, c'est inévitable.

Chiun haussa les épaules avec philosophie.

— Nous devons tous entrer dans le Néant à notre heure. Craindre la mort c'est craindre la vie.

Ana, honteuse, baissa les yeux.

— Oui... C'est la vie que je craignais.

— Personne ne doit être l'esclave de quelqu'un, déclara Chiun.

Ana ne répondit pas. Ramassant un bout de bois, elle dessina un plan sur la terre humide.

— Ça, c'est le souterrain de Zoran, expliqua-t-elle.

Elle indiqua la large entrée du souterrain, conduisant tout en bas à la grande salle et à la petite caverne, semblable à un appendice, où Remo était enfermé derrière le grillage électrifié.

— Il y a quelques pièces à la surface, l'appartement personnel de Zoran. Certaines ont même des fenêtres. Mais la plupart sont sous terre.

Elle traça une ligne sinueuse, partant d'un point de la grande salle près de la prison de Remo jusqu'à l'extérieur du souterrain.

— Ça, c'est le passage secret. Il mène à la grande salle, en partant de sous les racines d'un arbre. Il a été creusé par des enfants. Les mesures de sécurité les plus formidables ne peuvent pas empêcher un enfant curieux de trouver le moyen de pénétrer dans un endroit défendu.

— Il en est toujours ainsi, dit Chiun.

Comme elle l'avait dit, il y avait un creux sous un if immense, près de l'orée de la jungle, face aux rochers dissimulant le repaire de Zoran.

— Maintenant, empereur, dit Chiun de sa plus belle voix diplomatique, si vous voulez avoir la bonté de nous attendre ici...

— Je vais entrer, déclara Smith.

— Ah...

Mais déjà Smith s'était glissé sous les racines de l'arbre et s'insinuait tant bien que mal dans l'étroit boyau.

— Il est fou, marmonna Chiun à la jeune fille. Je l'ai amené pour conduire le bateau.

Il fit signe à Ana de descendre dans le creux et la suivit pour couvrir l'arrière.

Le tunnel creusé pour des enfants serpentait et à chaque tournant des rochers dépassaient. Chiun bouillait d'impatience tandis que Smith avançait à une allure d'escargot.

— Ne pourrions-nous aller plus vite, ô glorieux empereur ? demanda Chiun avec un enjouement forcé, à plus de dix mètres sous terre.

Smith grogna et continua de se traîner, tout aussi lentement.

— Pourquoi moi ? marmonna Chiun en coréen, en levant les yeux au ciel dans l'obscurité.

Smith manquait d'air. Il y avait plus de vingt minutes qu'il se traînait sur le ventre dans un souterrain étroit et avait les poumons pleins de terre. Ce tunnel lui paraissait sans fin. Pas de lumière, pas d'espace pour respirer, impossible d'aller ailleurs qu'en descendant, toujours plus profondément dans la terre sans air.

Il avait le vertige. Ses coudes s'affaîsèrent. Derrière lui, Ana le poussa doucement.

— Ça va bien ? demanda-t-elle.

Dans le noir absolu du souterrain, Smith se rappela la photo jaunie de Zoran Lustbaden, avec ses yeux translucides glacés et ses lèvres pincées par un sourire en demi-lune. Il se souleva de nouveau sur les coudes.

Il traquait Lustbaden depuis trente-six ans. Il ne pouvait se permettre de mourir maintenant, si près de la fin de sa longue poursuite. Gardant devant ses yeux l'image du jeune médecin, il recommença à se traîner péniblement.

Soudain, sans avertissement, la terre céda sous lui et il tomba douloureusement sur le dos dans ce qui lui parut être un grand trou. Aussi vite qu'il put, il se mit debout et tendit les bras pour aider la jeune fille.

— Attention, Chiun, chuchota-t-il quand Ana fut par terre en

sécurité.

Chiun écarta d'une tape les mains de Smith.

— Est-ce que je n'ai pas des yeux ? grogna-t-il avec irritation.

— Ma foi, moi je n'y vois goutte.

Chiun renifla avec mépris.

La bulle de terre où ils se trouvaient conduisait à un nouveau passage. Celui-là était plus haut que l'étroit boyau dans lequel ils avaient rampé pendant si longtemps. Smith le suivit, dans une longue courbe en S, et s'arrêta net en apercevant de la lumière.

— La grande salle, dit Ana.

Le cœur battant, Smith s'approcha de l'entrée, en rasant le mur. Caché dans l'ombre, il vit les grands portraits d'Hitler et de ses généraux et, dessous, les formations bien ordonnées de l'armée secrète de Lustbaden, la division de SPIDER.

Quelqu'un cria un ordre. Smith se rejeta contre la paroi, mais il n'avait pas été vu. Les soldats, marchant au pas, s'éloignèrent du centre de la salle et se tinrent au garde-à-vous, attendant quelque chose.

Tout à coup, il apparut. Le F -24, majestueux et silencieux, roula dans la grande salle vers la principale issue de la caverne et les soldats de Lustbaden le saluèrent en levant le bras, pour le salut hitlérien.

Smith eut l'impression d'être tiré en arrière, dans le passé, à Varsovie... Dimi, Auschwitz... Avec cet unique salut, toutes les terreurs enfouies d'une guerre terrifiante émergèrent et se projetèrent dans le présent.

— Dieu de Dieu, souffla-t-il alors que l'avion passait devant lui.

À ce moment, un des soldats le vit.

Le reste se passa si vite que Smith ne l'enregistra que par une suite d'événements isolés. Une ruée soudaine d'hommes en uniforme, le cri aigu de la jeune fille, des corps volant comme des éclats d'obus tandis que Chiun entamait sa défense contre les assaillants. Et puis une lame froide siffla et s'appuya contre la gorge de Smith, si fort qu'il eut un haut-le-cœur. Il sentit la coupure au léger mouvement de ses réflexes nerveux.

— Si tu bouges, vieillard, ton ami est mort, dit, dans le chaos, une voix au léger accent étranger.

Chiun baissa les bras.

Ne vous arrêtez pas, voulut dire Smith mais aucun son ne voulut sortir de sa gorge. Chiun se retourna vers lui, tandis qu'il était conduit dans la prison électrifiée où l'on distinguait à peine la figure de Remo. Les yeux du vieil Oriental, qui d'habitude ne révélaient rien, exprimaient une profonde anxiété. Lentement, Smith comprit que la chaleur sur sa poitrine, invisible au-dessous du couteau du soldat, devait être son propre sang.

Du coin de l'œil, il vit un homme trapu aux cheveux blancs écarter sans se presser le groupe de soldats. Il vint se planter devant Smith et le dévisagea. Il donna une petite tape sur le couteau, à la gorge de Smith.

— Très affûté, marmonna-t-il avec son demi-sourire.

Trente-six ans.

Lustbaden croisa ses mains derrière son dos et fit quelques pas de long en large, sans quitter Smith des yeux. Le médecin fronça les sourcils, secoua la tête, puis il éclata de rire et son ventre tressauta.

— Eh bien, eh bien, Smith. Ainsi, nous nous retrouvons, dit-il. Mes hommes vous ont repéré dès que vous avez abordé sur notre île paradisiaque. Nous vous avons observé à chaque pas. Colonel Smith, n'est-ce pas ? Ou avez-vous été promu ?

Trente-six ans d'une traque qui se terminait toujours par la disparition du gibier. Trente-six ans de poursuite d'un fantôme. Il y avait eu des moments où Smith s'était demandé si Lustbaden existait réellement. Mais il était réel, il était vivant ; la poursuite était terminée.

Smith éprouva une espèce de soulagement pervers en regardant Lustbaden se vanter de sa capture. Car il avait vu la figure de son ennemi insaisissable et même si ce devait être la dernière chose qu'il voyait de sa vie, il en était reconnaissant.

Il avait trouvé le Prince de l'Enfer.

— Oh, vous m'avez bien traqué. Vous m'avez tenu en haleine, pour ainsi dire. À Buenos Aires, il s'en est fallu de peu. Et si persévérant ! s'écria Lustbaden en levant les bras au ciel. Mais vous auriez dû renoncer quand il était encore temps. Parce que, finalement, l'OSS, la CIA et même Harold W Smith ne sont pas de force à se mesurer à SPIDER. Ou à moi.

— Non ! glapit Ana en se débattant entre les mains des deux soldats qui la maintenaient. Vous ne tuerez plus ! Mon peuple vous en empêchera ! Nous vous tuons d'abord, vous et tous vos monstres dressés...

— *Nie wieder !* hurla Lustbaden et la jeune fille s'écroula dans des convulsions affreuses en poussant des cris de douleur.

Zoran fit un geste désinvolte vers elle. Les soldats l'entraînèrent.

— Et maintenant, si vous voulez bien venir avec moi, s'il vous plaît, dit-il à Smith, je vous ai préparé un accueil assez spécial.

De l'obscurité de leur prison, derrière le grillage électrifié, Remo et Chiun regardèrent Smith, couvert de sang, emmené hors de la grande salle, en passant devant l'amas de cadavres que Chiun avait laissés. Le soldat qui tenait le couteau à la gorge de Smith lui donnait des coups de pied dans les chevilles pour le faire avancer plus vite. Smith trébucha. Il ne prononça pas un seul mot.

CHAPITRE XIV

L'accueil spécial réservé à Smith se fit sur la table d'opération, dans le laboratoire de Zoran. La Pièce.

— Tss, tss, une vilaine coupure, dit Lustbaden en sondant la blessure au cou de Smith. Mais superficielle. Je vais la soigner immédiatement.

— Pas la peine, coassa Smith dans un jaillissement de sang.

— Je vous en prie. J'insiste.

Zoran prit dans un tiroir une poignée de cristaux blancs étincelants. Smith sentit les liens d'acier, autour de ses poignets et de ses chevilles, lui entrer dans la peau quand il tenta de bouger.

— Votre jeune ami a réussi à rompre ces bandes d'acier, dit Lustbaden en souriant. Un garçon très fort. Mais elles ont été réparées et renforcées. Vous resterez bien en place. Maintenant, ne bougez plus. Voici le remède.

Il approcha ses mains pleines du cou de Smith.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un vieux remède contre les saignements.

Il le versa dans la plaie et le tassa. Ça brûlait comme du feu.

— Du sel...

Smith serra les dents sur un gémissement de douleur. Les yeux de poisson mort de Lustbaden virent cela avec une suave satisfaction.

— Ce n'est que le commencement, Harold. Vous permettez que je vous appelle Harold ?

Il haussait à la lumière un instrument chirurgical. C'était un long cylindre mince terminé en pointe aiguë.

— J'ai l'impression que nous nous connaissons depuis si longtemps que les formalités ne sont plus de mise. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Naturellement, répliqua Smith avec difficulté. Vous me connaissez et je vous connais. Vous êtes de la boue humaine. De l'ordure.

— Allons, allons, Harold. Il ne faut pas être comme ça.

— Je n'ai que mépris pour vous, gronda Smith, en remuant à peine les lèvres.

Lustbaden brandit l'instrument étincelant sous son nez. Le sourire en demi-lune se formait.

— Savez-vous à quoi ça sert ? demanda-t-il d'une voix taquine. Je vais vous mettre sur la voie. Ça corrige les troubles de l'ouïe.

— Qu'est-ce que vous attendez pour me tuer et en finir ?

La demi-lune se fendit et devint un rire.

— Ah ! Mais, mon cher ami, vous ne comprenez donc pas ? Je ne veux pas en finir. J'ai vécu pendant près de quarante ans dans la peur de vous. Oh non, je ne vous tuerai pas, pas avant très longtemps et, à ce moment, vous me bénirez à genoux en me remerciant de vous donner la mort.

— Vous irez pourrir en enfer avant !

— Seulement après vous, Smith.

Lustbaden appliqua l'instrument contre l'oreille de Smith et commença à le visser lentement. Quand la pointe perça le tympan, quand il ressentit la douleur fulgurante, Smith hurla.

— Pour vous, dit Lustbaden. Pour votre pays, qui se sert de sa richesse pour détruire la plus grande civilisation de l'histoire du monde. Pour les Russes, qui vous ont aidés à nous vaincre.

Il donna un nouveau tour de vis dans l'oreille. Smith sursauta, tourna la tête de côté et vomit.

— Adolf Hitler a presque sauvé le monde de la racaille que vous défendez, glapit Lustbaden, les yeux pâles fulgurant de passion. Vous avez tout détruit. L'Union Soviétique et vous. C'est vous les assassins, pas moi. Vous avez tué la possibilité d'un monde parfait.

Ramenant la main en arrière, il gifla Smith à toute volée avec son instrument.

— Mais le Reich est plus fort que vous ne croyez ! Nous sommes partout, dans tous les pays. Savez-vous pourquoi j'ai volé votre précieux F-24 ? Parce que lorsque votre Président rencontrera le Premier soviétique, ce sera votre F-24 qui s'écrasera sur le World Trade Center et les tuera. Leur fin. Et, grâce à elle, un nouveau commencement. Nous rassemblerons nos forces, nous tous qui avons été gardés en vie par SPIDER, et nous déferlerons sur vos deux nations assassines, en balayant vos peuples comme la poussière qu'ils sont !

La douleur, dans l'oreille de Smith, s'atténua quand il pensa à l'avion secret américain, échappant à ses propres défenses radar et faisant sauter le World Trade Center. Et ça marcherait. Personne ne pouvait arrêter Lustbaden, maintenant. Il sentit alors que du sel était tassé dans sa blessure, et il hurla. Il ne sut pas s'il s'évanouit ou non.

Lustbaden continuait de délirer mais Smith ne l'entendait plus. Sous ses paupières closes, il voyait le Vermont en septembre, craquant des feuilles sèches emportées par le vent vif, l'air parfumé des senteurs de résine, les grands nuages échevelés annonçant l'approche de l'hiver.

Il voyait sa femme redevenue aussi délicate, rose et fière que lorsqu'elle lui avait présenté leur fille. Le plus beau bébé du monde, avait-il alors pensé, stupéfait qu'une aussi parfaite créature soit venue de lui.

Il songea à la neige, aux feux de branches de cèdre et au goût écœurant du fondant au chocolat immangeable de sa femme, au visage de sa fille la première fois qu'elle s'était maquillée. Il l'avait obligée à aller se laver, en lui disant que c'était inconvenant et ridicule. Elle avait pleuré mais obéi. Bien plus tard seulement, Smith s'avoua que Beth avait été plutôt ravissante.

Ah, avoir une assiette pleine de l'épouvantable fondant au chocolat d'Irma ! Avoir l'occasion de dire à Beth combien elle était jolie ce jour-là !

Il entendit un déclic et ouvrit les yeux. Lustbaden était parti. Il s'efforça à faire des petites respirations pour amoindrir les élancements de douleur dans son oreille et sur sa figure.

Le spectre de CURE se dressa dans son esprit. Tout disparaîtrait bientôt, le mécanisme autodestructeur des ordinateurs déclenché par l'ordre vocal du Président, une fois que la mort de Smith serait confirmée. CURE était absolument étanche.

Un soir, il y aurait un incendie dans les bureaux du sanatorium de Folcroft, que l'épaisse couche d'amiante doublant les murs empêcherait de se propager, et dans la salle des ordinateurs... et le lendemain il n'y aurait plus d'organisation secrète pour combattre le crime en Amérique. Personne ne saurait que CURE avait existé, à part le Président. Et Remo et Chiun... s'ils vivaient encore.

C'était un autre souci. Chiun devait tuer Remo dans le cas d'une destruction de CURE, mais Smith n'était pas assez naïf pour le croire. S'ils survivaient à Lustbaden, Chiun ne risquerait rien. Il retournerait dans son village de Corée et passerait le restant de ses jours à écrire des poèmes et à raconter des histoires aux enfants.

Mais Remo. Que devenait un jeune homme avec un corps comme une machine et aucune existence officielle ? Se ferait-il mercenaire, au service de quelque armée étrangère, pour combattre qui on lui disait de combattre, sans autre raison qu'une solde régulière ? Se ferait-il engager par un cirque ou dans un parc d'attractions, pour faire la démonstration de sa force phénoménale devant des écolières admiratives ?

Ou bien irait-il à la dérive, comme un ballon d'enfant perdu, retombant dans les toiles d'araignée de ruelles poussiéreuses, pour rejoindre le reste des marginaux du monde, des épaves et des parias ?

Remo. Le jour du Jugement, Remo Williams serait cité comme le plus grand péché de Harold W Smith. Remo avait été choisi presque au hasard, pour devenir la force armée de CURE, lui qui n'avait aucun goût du meurtre, dont l'unique désir était de vivre normalement, comme un homme normal.

CURE, pensa Smith, avait rendu ce simple vœu impossible. CURE avait dépouillé Remo de son identité, de son passé, de ses rêves.

C'était pour la meilleure des causes. Mais Remo ne serait plus jamais normal.

« Est-ce bien, se demanda Smith, de modifier le destin d'un homme ? »

Ses pensées lui martelaient le crâne comme mille pointes empoisonnées. Sa fièvre montait et sa sueur était froide. Dans sa bouche, le goût de sang et de vomissure était atroce.

Il avait probablement définitivement perdu l'oreille gauche. Qu'est-ce que ce serait la prochaine fois ? Les yeux ? Les membres ?

Ah, Beth ! Ah, Remo !

Tant de regrets. C'est la malédiction du milieu de la vie, pensa Smith, devenir assez vieux pour avoir accumulé toutes les questions d'une vie entière tout en étant assez jeune pour ne pas connaître les réponses.

Mais il y avait si peu de temps pour le regret maintenant.

Et tant de douleur !

Au prix d'un grand effort, Smith referma les yeux et se souvint du Vermont. En septembre.

CHAPITRE XV

— Tu peux dire que tu nous a fourrés dans un beau pétrin, déclara Chiun.

— Si vous ne pouvez pas faire partie de la solution, répliqua Remo, ne faites pas partie du problème.

Il était à quatre pattes contre la paroi du fond de la caverne, creusait et grattait des doigts en cherchant un point faible dans la pierre.

— Ma seule part dans ce problème, c'est de m'être encombré de toi, dit Chiun. Mais mes ancêtres m'ont puni. Me voilà, peut-être condamné à passer le reste de ma vie dans une cage. Avec toi. À te regarder creuser comme une taupe.

— Silence ! aboya un des gardes, de l'autre côté du grillage électrifié.

Chiun répondit par un torrent de coréen.

Remo avait trouvé une petite ouverture au pied de la paroi et s'occupait à l'élargir avec la main, en taillant des éclats de rocher. Il se mit à plat ventre, la figure près du sol rocheux, regarda par son petit trou.

Ses pupilles, déjà adaptées à une obscurité presque totale, se dilatèrent encore plus pour sonder la luminosité verdâtre du limon visqueux recouvrant le minuscule passage.

Deux points lumineux, rougeâtres, étincelèrent brièvement dans le noir. Remo insinua une main dans le trou et ils disparurent, avec un curieux bruit de grattement.

Il tâtonna à l'aveuglette et saisit quelque chose de chaud, qui se débattait et poussait des cris aigus.

Un rat.

Avec un frisson de dégoût, il le rejeta et l'entendit frapper la paroi et tomber avec un bruit de petits os brisés.

Puis il revit les points lumineux, plus rouges, lui sembla-t-il. Mais les deux points furent rejoints par deux autres, puis quatre, et des centaines, entassés les uns derrière les autres, qui se rapprochaient, qui venaient vers lui. L'ouverture au pied de la paroi n'était pas assez grande pour un homme, seulement pour des rats. Des rats par dizaines.

Il recula. Il n'avait rien pour les combattre, à part ses mains.

Il tâtonna autour de lui, par terre, dans l'espoir de trouver une arme, n'importe quoi, une grosse pierre, un bout de fil de fer du

grillage...

Il n'y avait rien. Rien que les murs gluants et les yeux rouges menaçants qui se rapprochaient. Soudain, deux rats bondirent vers lui.

Remo recula du petit trou qu'il avait fait alors que les rats surgissaient et passaient devant lui. Puis, faisant appel à toutes ses forces pour les concentrer dans ses mains, il claqua la paroi.

La roche frémit, des éclats en tombèrent, et puis quelques pierres, tout près du trou. Il frappa de nouveau la paroi des deux mains et le trou fut bouché. À l'intérieur, les rats couinaient et repartaient dans les ténèbres.

Remo se releva et retourna vers Chiun en s'essuyant les mains sur son jean noir. Les deux rats qui étaient passés devant lui frémissaient encore, tordus et noircis par la décharge électrique. Quand Remo regarda la grande salle derrière eux, la lumière tombant à travers le fin grillage dessina de petits carreaux sur sa figure.

— Les murs ici ne servent à rien, dit Chiun qui faisait des expériences avec ses longs ongles sur les fils rattachant le grillage aux parois de chaque côté. Peut-être avec le temps...

— On n'a pas le temps ! cria rageusement Remo.

Il se rappelait Smith, trébuchant, les dents serrées, couvert de sang, emmené par les soldats de Zoran. Et il se souvenait du visage d'Ana, implorant Zoran de cesser ses meurtres insensés... de sa pitoyable menace d'écraser une armée de soldats bien entraînés avec un village de lépreux agonisants. Il croyait entendre son cri de douleur quand le médecin nazi lui avait craché ce bizarre commandement.

— Qu'est-ce que Zoran a dit pour que la fille perde la boule comme ça ? demanda-t-il.

Chiun donnait du bout des ongles des chiquenaudes aux fils à haute tension, et faisait voler des étincelles à chaque petite manipulation.

— Il a dit *Nie wieder*. Le chef du village nous a parlé de mots étrangers que Zoran employait pour soumettre la jeune fille à sa volonté. Mais c'est une drôle de phrase. Ça veut dire « jamais plus », en allemand.

— Jamais plus ? s'exclama Remo, ahuri. *Jamais plus ?*

— Oui. Pourquoi ? Est-ce que ces mots ont une signification spéciale pour les hommes blancs ?

— C'est la devise d'un groupe juif. *Jamais plus*. Ils font allusion au massacre de six millions de personnes par les nazis, pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est drôle qu'un nazi dise ça.

Remo remarqua alors les étincelles jaillissant du bout des doigts de Chiun.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda-t-il avec agacement.

Chiun ne releva pas les yeux. Il s'affairait sur le grillage électrifié

et ses ongles tintaient contre les fils crépitants.

— Je défais des mailles.

Remo comprit immédiatement ce que tentait Chiun.

— J'y suis. On dégage des extrémités, on les raccorde à d'autres extrémités lâches et boum, un court-circuit.

— Je ne m'occupe pas de cirques, grommela Chiun. Je désire simplement arrêter cette électricité.

— Bien sûr, Chiun, dit Remo avec un sourire.

— Ah, voilà qui va aller.

En prenant soin de ne pas exposer sa peau au grillage à haute tension, il rapprocha deux fils dénudés l'un de l'autre en les tenant avec ses ongles.

— Si ça marche, il devrait y avoir un boum.

— La lumière s'éteindra.

— Alors à ce moment, tu enfonces le grillage dès que possible. Nous utiliserons l'obscurité pour passer devant les sentinelles et aller à la recherche de l'empereur Smith.

— Prêt quand vous l'êtes.

Pendant que Remo se mettait en position, Chiun rapprocha les deux fils. Avec un grand grésillement et une lueur d'explosion de dynamite, le grillage flamboya un instant. Puis tout sombra dans le noir absolu. Les puissants éclairages de la salle étaient éteints. Un murmure s'éleva des soldats.

— Va, Remo !

Remo passa les deux mains à travers le grillage et le poussa en avant d'un grand coup de torse.

Le coup ne fut jamais complété.

Alors qu'il avait encore les mains dans le grillage, les groupes électrogènes de secours prirent la relève et la grande salle s'illumina de nouveau, éclairant en même temps l'obscur prison.

L'électricité parcourut Remo par vagues. Ses pieds furent arrachés au sol. Ses mains, pleines de fils dénudés, incapables de les lâcher, fumaient et grillaient.

Brusquement, il se retrouva en vol plané, tremblant encore de la décharge, arraché au grillage électrique par Chiun.

Il atterrit comme un chat, ramassé sur lui-même, sur les pieds et les mains. Le limon visqueux était frais sur sa peau brûlée. Malgré l'obscurité, il distingua les losanges qui avaient été pyrogravés par le grillage.

Chiun lui prit les mains pour les examiner.

— Ces brûlures sont graves, murmura-t-il et il soupira.

De l'autre côté de la clôture, les deux sentinelles s'approchèrent et braquèrent leurs torches sur les deux silhouettes accroupies. Les hommes se plainquirent entre eux des dégâts causés au grillage, là où

Remo avait failli se libérer.

Un des gardes secoua son index aux prisonniers.

— *Verboten !* cria-t-il en montrant le trou dans le grillage.

— Va sucer une saucisse ! lui lança Remo.

Les soldats crièrent autre chose, puis ils éteignirent leurs torches et reprirent leur faction, le dos tourné aux prisonniers.

— Je crois avoir trouvé un moyen de sortir, dit Remo en regardant ses mains d'un air sceptique.

— Tu es brûlé, dit Chiun. Même Civa doit se donner le temps de guérir.

Remo regarda de travers son vieux maître. Chiun oscillait, appelait tantôt Remo un Blanc imbécile sans espoir, tantôt il lui affirmait qu'il était la réincarnation de l'ancien dieu oriental de la destruction. Ça ne servait à rien de discuter avec lui. Il répondait simplement que l'histoire insolite de Remo avait été écrite il y avait des millénaires, dans les prophéties de Sinanju.

Remo ne se fiait pas beaucoup aux dieux réincarnés. Pour le moment, une prison de rochers avec une clôture électrifiée était la seule réalité qui l'intéressait.

— Je ne sais pas ce que ferait Civa, petit père, mais Smitty est en train de mourir quelque part dans ces souterrains. Nous ne pouvons pas rester ici et laisser ce cinglé de Baden-Baden le tuer.

Ils se dévisagèrent un moment en silence.

— Très bien, dit enfin Chiun. Fais ce que tu dois. Mais n'essaie plus de toucher les fils.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire.

Il s'approcha du grillage, en marchant bruyamment, exprès pour attirer l'attention des gardes.

— *Achtung !* hurla-t-il en arrivant dans le cercle de lumière.

Un garde sursauta et se retourna.

— *Warten auf ein Augenblick*, dit-il en faisant appel à tout l'allemand qu'il connaissait et il fit signe aux soldats de s'approcher de lui.

Ils le regardèrent sans un mot mais avec curiosité.

— *La via del tren subterraneo es peligrosa*, gronda Remo en se rabattant sur l'avertissement en espagnol qu'il avait lu dans le métro de New York ; ce n'était pas de l'allemand, mais il faudrait s'en contenter. *E pericoloso sporgersi, fritto misto e scampi fritti*, chuchota-t-il en clignant de l'œil.

— *Eh ? Was ist loss ?* demanda un des gardes en se rapprochant.

— *Auf Wiedersehen*, dit Remo en insinuant les mains avec précaution par la déchirure du grillage.

Il saisit les deux soldats par le col de l'uniforme, les tira violemment vers le grillage, les lâcha et recula vivement.

Ils hurlèrent quand ils heurtèrent le grillage et leurs pieds martelèrent le sol. Ils ouvrirent la bouche, toute grande, leurs traits se convulsèrent et, encore une fois, la caverne fut plongée dans l'obscurité. Une sonnerie d'alarme métallique, comme celle qui signale la fin des rounds dans les matches de boxe, retentit. Dans le noir, les grattements de pieds des soldats de SPIDER révélèrent qu'ils prenaient position à la porte de la prison.

Remo passa à travers le grillage les pieds en avant et fit tomber deux soldats sur son chemin vers le sol.

— Vite, petit père, dit-il alors que les étincelles orangées des coups de feu pointillaient la grande salle.

Mais Chiun était déjà sorti. Un corps lourd s'envola dans les airs, frappa le plafond avec un craquement sec et retomba pesamment sur un groupe de soldats. À la lueur de la fusillade, Remo regarda le corps exécuter une surprenante danse macabre en se trémoussant sous la grêle de balles.

— *Herr Doktor !* cria quelqu'un alors que le canon d'un fusil frôlait le cou de Remo, dans la confusion générale.

Il s'empara de l'arme. D'une bonne ruade, il envoya le soldat s'écraser contre le mur, puis il balança le fusil en décrivant de grands moulinets à la hauteur des têtes. Un chœur de craquements, évoquant un cassage de noix de coco, s'éleva tout autour de lui, suivi des gémissements pitoyables des blessés.

— Ne restons pas là et allons chercher Smith, dit Chiun et, dans les éclairs intermittents de coups de feu isolés, Remo aperçut un instant le kimono jaune dansant dans le fond de la salle.

CHAPITRE XVI

Smith était seul dans le laboratoire, à peine conscient. Il avait la respiration oppressée, il était couvert de sueur. Ses yeux, que n'abritaient plus les lunettes cerclées d'acier, brûlaient de fièvre. Au-dehors, des pas précipités répondaient à des ordres stridents et le bruit s'enfla quand les soldats convergèrent sur le laboratoire.

Remo regarda fébrilement autour de lui.

— Il y a une pièce avec une fenêtre, quelque part par ici, dit-il.

Smith le chassa faiblement, d'une main molle.

— Allez, marmonna-t-il d'une voix rauque. Cherchez Lustbaden. Retenir cet avion. Urgent. Trop tard pour moi. Allez.

— Désolé, Smitty, mais vous venez avec nous.

Il brisa les sangles d'acier, deux à la fois.

— Il a besoin de soins, déclara Chiun, penché sur les blessures de Smith. Je vais l'emmener.

Il souleva Smith comme si le directeur de CURE était une poupée de chiffons.

— Mes lunettes, souffla Smith mais déjà Chiun le portait dans le couloir.

Un peloton de soldats qui arrivaient aperçut le vieillard et son fardeau sanglant et des ordres confus s'entrecroisèrent.

— Remo ! cria Chiun. Débarrasse-nous de ces imbéciles !

— Pas de problème, répondit Remo. Cherchez une pièce sur la droite, avec une fenêtre. Elle a des barreaux mais c'est le seul moyen que je connaisse pour sortir d'ici, en dehors de l'entrée principale.

— Cesse de bavarder et bats-toi, grommela Chiun tout en courant dans le long corridor avec Smith dans ses bras.

Remo ne s'était pas trompé. La fenêtre était tout en haut près du plafond. Chiun se hissa d'une main à la force du poignet, en portant Smith de l'autre, et se posa en équilibre sur l'étroit rebord, avec son fardeau, pour arracher les barreaux.

De là, il sauta dehors. Il apercevait d'un côté l'ouverture principale des souterrains, un grand trou noir béant taillé dans le rocher. Devant, la piste d'atterrissage, maintenant dégagée de tout feuillage, ressortait comme une blessure dans la verdure de la jungle. Le F -24 attendait sur la piste, tout seul.

Smith avait de plus en plus de mal à respirer. Chiun n'avait pas de temps à perdre avec un aéroplane. Il porta son empereur à Timu qui, avec les autres villageois, était venu contempler l'étrange nouvel

avion.

— Je te demande l'usage de ta maison, dit Chiun.

Le chef lépreux jeta un coup d'œil au corps inerte, ensanglanté et trempé de sueur de Smith et s'inclina.

— S'il vous plaît, Maître. Allez dans la hutte d'Ana. Je ne veux pas que votre ami attire par ses plaies ouvertes les microbes de ma maladie.

Il les conduisit rapidement à la case de sa sœur.

Ana était assise par terre devant sa porte, les yeux vitreux et sans expression. Ses bras pendaient à ses côtés et ses doigts traçaient des dessins informes dans la terre.

— Entrez, dit Timu. Je vous protégerai de ceux qui vous cherchent.

Avec précaution, Chiun déposa Smith à l'intérieur. Il devinait aisément, à sa respiration laborieuse, qu'il était au plus mal. Smith n'était plus un jeune homme et ses ressources physiques avaient été épuisées dans sa jeunesse. Il ne lui restait plus grand-chose que sa volonté de vivre pour lutter contre la mort.

Chiun lui posa une main sur la poitrine.

— Entendez-moi, dit-il, d'une voix basse mais avec toute l'intensité d'une litanie religieuse. Votre corps souhaite la mort. Il est fatigué et battu. Mais votre esprit peut le retenir. Le Néant attend. Écartez-vous de cet endroit, Smith. Ordonnez-vous de vivre et de guérir. Ordonnez-le, dis-je.

À cela, le corps de Smith trembla comme une plume dans une tempête.

— Respirez !

Beth. Ravissante Beth.

— Respirez.

Pas la bouteille, non pas la bouteille cassée, tes poignets, Beth, ah, le sang partout... Non, Dimi, c'est votre fille qui s'est tuée pas la mienne je suis navré navré navré d'être si heureux que ce ne soit pas Beth... Dimi, pardon...

Chiun posa ses doigts des deux côtés de la tête de Smith et calma les tremblements. Il sentit une vague de désespoir l'envahir et comprit qu'elle venait de Smith.

— Très bien, dit-il. Encore. Respirez. C'est un nouveau pas hors des ténèbres. Faites-le. Respirez.

Smith expira profondément.

Timu apporta un bol d'eau. Chiun en fit couler quelques gouttes dans la bouche de Smith.

Les lèvres de Smith s'entrouvrirent et un flot de mots incohérents en sortit. Tout était confus, plein de noms que Chiun ne connaissait pas. Le sien fut cité aussi et celui de Remo. En fait, Smith prononça plusieurs fois le nom de Remo.

Enfin il se tut et se calma.

— Vous êtes en sécurité, ici, dit Chiun sans savoir si Smith l'entendait. Je dois aller cueillir des herbes pour votre guérison. Mais je vais revenir.

Il partit. La jungle était pleine des feuilles rares et des baies nécessaires pour rendre ses forces à Smith. Quand il revint, Ana était toujours dans la même position, le regard vague, sans vie.

— Est-ce qu'Ana est malade ? demanda-t-il.

— Dans sa tête, répondit Timu. Vous connaissez son problème. Elle se remettra... Faites votre travail, Maître. Aucun mal ne sera fait à ma sœur. Ni à vous.

— Merci.

Chiun s'inclina. Bientôt les herbes médicinales remplirent la cabane de leurs arômes. Patiemment, Chiun prépara des cataplasmes froids et les appliqua sur Smith, jusqu'à ce qu'il cesse de grelotter et que la fièvre commence à baisser.

Smith battit enfin des paupières.

— J'aurais dû... le faire traîner en justice. Lustbaden, dit-il précipitamment, avec cette urgence souvent manifestée par les mourants. Aucun de nous n'aurait à... subir ça...

— Silence, murmura Chiun. Vous êtes encore en grand danger.

Smith toucha son oreille et grimaça de douleur. Elle était couverte d'une soie parfumée, mouillée. La manche du kimono de Chiun était déchirée et Smith comprit qu'elle avait servi à faire un pansement.

— Merci, souffla-t-il.

— Ce n'est rien.

Smith ouvrit la bouche et haleta :

— Est-ce que... ce n'était rien quand... vous avez sauvé Ana... à la cascade ?

— Rien, dit Chiun en souriant.

— Remo ? demanda faiblement Smith.

Chiun resta impassible.

— Il n'est pas ressorti de la caverne.

Il fallut longtemps à Smith pour retrouver assez de force et de voix.

— J'ai changé son destin, dit-il.

Chiun le considéra, avec une singulière compassion.

— Non, pas du tout.

— CURE...

— Vous ne comprenez pas les voies de Sinanju, empereur. Ceci est son destin.

Smith essaya de prendre la main du vieil Oriental mais il était trop faible pour bouger. « Cela vaut mieux, dans le fond », pensa-t-il. Ça les aurait embarrassés tous les deux.

Il ferma les yeux. Il neigeait dans le Vermont et Irma brûlait son fondant au chocolat.

CHAPITRE XVII

Smith savait que SPIDER existait depuis la destruction de l'Allemagne nazie et que, depuis lors, ses membres abritaient ses secrets et jouissaient d'un pouvoir invisible, dans le monde entier.

Smith connaissait trop bien SPIDER pour ne pas en avoir peur. Remo, lui, ignorait totalement son existence.

Il n'avait donc aucune raison d'avoir peur de Wilhelm Wolfe, cet après-midi-là dans le souterrain.

Chiun et Smith étaient hors de vue. Remo se trouvait seul dans le corridor, pour barrer le passage aux hommes de Lustbaden, jusqu'à ce qu'il soit sûr que les deux hommes s'étaient échappés.

Les soldats de SPIDER firent halte pour se mettre en position et se préparer à faire feu.

— Allez, venez donc, bandes de salauds au pas de l'oie !

Un murmure maussade passa dans les rangs, quand ils furent écartés pour faire place à un jeune officier aux cheveux dorés, très grand, dont les bottes étincelaient.

— Allons bon, qu'est-ce que c'est encore que celui-là ? Le Prince étudiant ? demanda Remo sur un ton belliqueux, toujours soigneusement en équilibre pour l'assaut.

— Je suis le capitaine Wilhelm Wolfe, répondit l'officier avec la calme assurance d'un jeune homme bien élevé et cultivé.

Remo vit que les bottes si bien cirées de Wolfe n'étaient pas réglementaires mais cousues main dans le cuir le plus fin. Son uniforme aussi était taillé dans un lainage magnifique et visiblement fait sur mesure pour épouser toutes les lignes de son corps.

— Et vous êtes notre ami Remo Williams ? dit-il en passant une main aux ongles manucurés sur ses blondes ondulations.

À l'annulaire de la main droite, il portait une lourde chevalière d'or gravée d'une araignée, l'emblème de SPIDER.

— Deux choses, dit Remo. D'abord je ne suis pas votre ami et ensuite comment connaissez-vous mon nom ?

— Quand le docteur vous a fait cette piqûre, vous avez parlé. Vous avez raconté beaucoup de choses, dit aimablement Wolfe.

— J'en doute, marmonna Remo. Mon corps rejette le poison.

— Oui, naturellement. Le docteur l'a remarqué. Quelques secondes seulement après la piqûre, votre corps expulsait le poison de votre système. Zoran a été obligé d'avoir recours à des mesures extraordinaires.

— Lesquelles, par exemple ? demanda Remo.

Il remarqua que les soldats, derrière Wolfe, braquaient toujours leurs fusils sur lui, alors il se rapprocha du capitaine pour le placer dans leur champ de tir.

— Le docteur a été forcé de vous faire quatre piqûres distinctes, directement dans vos veines et artères. Ainsi, vous ne pouviez pas rejeter le poison de votre système sans rejeter aussi le sang. C'est ce qui vous a gardé inconscient. Et qui vous a rendu malléable. Habile, n'est-ce pas ?

Remo comprenait maintenant pourquoi les drogues avaient eu un effet sur lui. Mais avait-il parlé ? Leur avait-il réellement parlé de CURE ? Ils connaissaient son nom. Qu'avait-il pu révéler d'autre ?

Comme pour répondre à la question muette, le capitaine Wolfe déclara :

— Vous nous avez révélé beaucoup de choses. Oui, nous savons pour qui vous travaillez.

— C'est dommage, dit Remo.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est votre arrêt de mort.

— C'est pourquoi j'ai ces hommes derrière moi. Pour vous empêcher de me tuer. Oh, je sais très bien que vous en êtes capable. Vous avez cassé les bandes d'acier de la table du docteur Lustbaden, dans son laboratoire. Vous avez tué de vos seules mains bon nombre de soldats bien entraînés. Et vous vous êtes évadé d'une prison fermée par un grillage à haute tension, en subissant un choc qui aurait tué un troupeau de bestiaux. Oui, en effet, vous êtes un type tout à fait extraordinaire.

— Envoyez-moi les éloges par la poste, dit Remo. Je fiche le camp d'ici.

— Vous le pouvez, dit Wolfe. Vos amis se sont échappés.

— Adieu, dit Remo en se dirigeant vers la pièce à la fenêtre.

— Sauf...

Remo se retourna.

— Sauf la jeune fille. Elle est toujours ici.

— Eh bien, dans ce cas, faudra que vous me conduisiez auprès d'elle, pas vrai ? dit Remo.

— Si c'est ce que vous voulez. Mais il y a certaines choses que je dois d'abord vous expliquer, dit Wolfe.

Il essayait de gagner du temps, Remo le savait. Mais pourquoi ? Pour permettre au F-24 de décoller ? Ils pouvaient se mettre cette idée où ils savaient. Chiun était libre, maintenant. Avec lui et Smith dehors, le F-24 aurait autant de chances de gagner New York qu'un avion en papier.

Remo considéra l'officier d'un œil méfiant.

— Franchement, je préférerais vous tuer, dit-il tout en sachant pertinemment qu'il ne le tuerait pas, pas avant d'avoir entendu ce qu'avait à dire ce bizarre jeune homme. Bon, d'accord. De quoi voulez-vous parler ?

Wolfe sourit.

— Venez avec moi.

Laissant ses soldats en position, il conduisit Remo dans le dédale de couloirs souterrains, jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une porte avec un panneau obscur à hauteur des yeux.

— Une glace sans tain, dit Wolfe. Regardez.

La pièce, derrière la vitre, avait l'air d'un studio de célibataire. Sur le devant, près de la porte, il y avait un canapé, des fauteuils, une petite table et un porte-revues. Par-dérrière, un grand bureau était couvert d'un désordre de cartes et de manuels. Sur un mur, il y avait une grande carte des États-Unis, avec un point rouge sur l'extrémité sud de Manhattan.

Plus loin encore, c'était une sorte de living-room mais Remo ne voyait rien au-delà de la porte, où un jeune homme se dirigeait résolument vers le bureau en rectifiant son nœud de cravate.

Il tournait le dos à Remo. Il était en uniforme. Remo l'observa, avec une vague curiosité. Le jeune homme fixait à sa manche un brassard à croix gammée. C'était un mouvement machinal, apparemment, une routine que le soldat avait dû effectuer plusieurs fois. Enfin il se retourna, s'assit au bureau et déplia une des cartes.

— Ce n'est pas possible, souffla Remo et son haleine embua la vitre quand il se pencha pour mieux voir.

Mais il n'y avait pas à s'y tromper. Le soldat nazi était bien le lieutenant Richard A Caan, US Navy.

— Une sacrée amélioration, vous ne trouvez pas ?

— Ça dépend des points de vue, marmonna Remo. Il m'a l'air d'aller bien mieux que ce matin, si c'est de ça que vous parlez.

— Justement. Venez. Je veux vous montrer autre chose.

Ils suivirent le couloir, sur quelques mètres, vers une autre porte. Par la vitre, Remo vit un vieillard couvert de cicatrices, à peu près de l'âge de Chiun, avec une seule jambe. Il exécutait rapidement d'incroyables mouvements de gymnastique. Sa tête disait vaguement quelque chose à Remo, mais il ne se souvenait pas d'avoir vu dans l'île un homme en aussi belle forme physique, encore moins un vieillard unijambiste...

— C'est bien celui que vos hommes ont emmené hier, n'est-ce pas ? demanda Remo, par acquit de conscience.

— Oui. Pendant votre festin. Maintenant, nous pouvons causer. Voulez-vous me suivre ?

Cette fois, Wolfe entraîna Remo dans un passage étroit.

— Écoutez, vous perdez votre temps si vous envisagez de me jeter de nouveau en prison, dit Remo.

— Loin de moi cette pensée.

Le passage conduisait à une grande salle tapissée avec des tentures, bien qu'il n'y ait pas de fenêtres, et décorée comme un salon de l'époque victorienne.

Deux fauteuils capitonnés flanquaient un guéridon sur lequel il y avait un samovar, deux tasses à thé et – bizarrement de l'avis de Remo – une boule de verre rouge avec des filaments électriques à l'intérieur.

— Je vois que Herr Doktor a préparé un jouet pour nous amuser, dit gaiement Wolfe. Il est très prévenant. Regardez, celui-là a un mécanisme.

Il tourna un petit remontoir d'argent, à la base de l'objet, et le filament à l'intérieur se mit à pivoter, à luire vaguement en devenant de plus en plus brillant à mesure qu'il prenait de la vitesse. Au bout de quelques secondes, des étincelles en jaillirent et emplirent la boule rouge transparente d'un magnifique feu d'artifice.

— Amusant, non ? Mais je suis sûr qu'un homme comme vous ne s'intéresse pas à ces babioles inutiles.

Wolfe posa la boule de verre sur le plateau d'argent, devant Remo.

— Maintenant, regardez.

Le petit feu d'artifice devint encore plus spectaculaire. Avec un effort, Remo s'en détourna et reporta son attention sur Wilhelm Wolfe.

— Vous avez vu le lieutenant Caan et le vieil homme. Sans aucun doute, vous reconnaissez que, d'un point de vue physique, leur amélioration est extraordinaire.

— Extraordinaire, marmonna Remo en clignant des yeux de nouveau attirés par les étincelles rouges dans la boule.

— Zoran Lustbaden en est l'artisan. Ses travaux avec les oiseaux ont permis une percée remarquable dans la science médicale. Quand les drogues qu'il a mises au point seront perfectionnées, il n'y aura plus de maladies, nulle part au monde. Vous vous rendez compte ?

— S'il est si habile, pourquoi est-ce qu'il n'a pas aidé les lépreux ? demanda lentement Remo, les yeux fixés sur la boule.

Wolfe rit brièvement, avec indifférence.

— Pourquoi prolonger la vie des inaptes ? D'ailleurs, il y a encore de petits problèmes.

— Lesquels ?

Wolfe contempla un coin du plafond.

— Malheureusement, dit-il, l'organisme humain moyen ne supporte pas les remèdes.

— Vous voulez dire que ces types que nous venons de voir...

— Le vieillard va mourir dans une heure.

— Hum, fit Remo, fasciné par la boule rouge. Dites donc, pourquoi

est-ce que vous me racontez tout ça, d'abord ?

Wolfe se pencha vers lui d'un air convaincu.

— Je veux que vous ayez confiance en moi. Alors je commence par avoir confiance en vous.

— C'est logique, je suppose, murmura Remo, tout songeur.

— Un peu de thé ? proposa Wolfe.

Remo écarta la tasse.

— Ça risque de m'empoisonner... Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas confiance en vous, comprenez-moi...

Wolfe s'esclaffa.

— Comme vous voudrez. Mais je ne veux pas vous empoisonner.

— Pourquoi pas ?

— Le docteur a besoin de vous. Comme je le disais, le vieux lépreux va bientôt mourir. Caan, qui est plus fort, vivra beaucoup plus longtemps. Plusieurs jours, peut-être.

— Juste assez longtemps pour faire sauter New York, dit Remo qui ne se souciait pas particulièrement de New York, de la rencontre au sommet ou de la vie des deux chefs d'États condamnés. C'est le métier.

— En effet, reconnut Wolfe. Vous voyez donc que les effets de la drogue dépendent de la résistance physique de celui qui la prend. Et aussi, dans une certaine mesure, de ses facultés mentales.

Il but avec grâce un peu de son thé et reprit :

— Il arrive que ces drogues déclenchent quelques fixations mentales insolites. Le penchant du vieillard pour les tractions, par exemple. Nous lui avons montré comment en exécuter une, et voilà deux jours qu'il les pratique, dit-il avec un bon gros rire.

— Et Caan ?

— Nous avons pris soin de le braquer sur sa mission. Il n'a rien d'autre en tête.

— Comment le savez-vous ?

— Par des tests.

— Ah...

Remo hocha la tête en s'efforçant de ne pas avoir l'air de s'endormir.

— Et s'il pense à autre chose ?

Wolfe haussa les épaules.

— Ce serait désastreux pour sa concentration, sans doute. Mais c'est hypothétique. Il ne s'intéresse à rien de ce qui n'est pas sa mission.

— Rien ?

— Bof... Parfois, rarement, il parle en dormant. Et il parle en allemand, chose étonnante.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Rien d'important. Il appelle sa grand-mère. Il répète des phrases

allemandes de manuel scolaire. Il a un accent épouvantable, dit Wolfe, les yeux pétillant d'amusement.

Remo essaya de secouer le sommeil qui lui tombait dessus comme une couverture. Il voulait savoir pourquoi Caan parlait allemand en dormant :

— Donnez-moi un exemple.

— De quoi ? De son allemand ?

— De ce qu'il raconte.

Wolfe pinça les lèvres et réfléchit :

— Des choses vraiment sans intérêt, vous savez. Merci de votre hospitalité. Où est la salle de bains... Des choses comme ça... Ah oui. Il emploie aussi des mots que le Dr Lustbaden prononce de temps en temps. *Nie wieder*. Cela veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire. Il les prononce avec Ana. C'est une sorte de code de déclenchement hypnotique.

Wolfe haussa les sourcils.

— Comme vous êtes observateur !

Il souleva la boule de verre rouge et la tint tout près de la figure de Remo. Remo cligna des yeux deux fois, très lentement.

— Vous aussi, vous cherchez à m'hypnotiser, hein ? Je dois vous avertir. Je ne peux pas être drogué et je ne peux pas être hypnotisé.

— Bien sûr que non. Détendez-vous.

La boule rouge semblait se dilater sous les yeux de Remo, emplir la pièce, l'univers.

— Mais Caan...

— Ne vous inquiétez pas de Caan, murmura Wolfe. C'est quelque chose de très ordinaire. Et ça n'arrive que dans son sommeil.

Remo soupira.

— D'accord, marmonna-t-il d'une voix pâteuse.

Seulement dans son sommeil.

— Et moi, alors ? demanda-t-il en sentant ses paupières s'alourdir.

Wolfe sourit.

— Le docteur et moi pensons que votre contrôle physique et mental est tellement évolué que vous pouvez modifier à volonté votre concentration. Le vieillard n'est bon que pour des tractions. Caan, qui est plus fort, a été préparé pour sa mission. Mais *vous*, Remo... Avec l'aide du docteur, vous pourrez faire n'importe quoi.

— Sans blague, dit Remo.

Presque imperceptiblement, Wolfe rapprocha la boule rouge étincelante de Remo.

— Si le docteur peut vous utiliser pour ses travaux, il fera avancer de mille ans le progrès de l'humanité. Il créera, avec vous, un véritable *Übermensch*, un surhomme qui engendrera toute une nouvelle génération d'êtres supérieurs.

Remo sourit largement.

— Alors vous voyez, nous ferons tout pour vous garder en vie, maintenant et plus tard... après l'incident de New York.

— Caan va faire sauter la rencontre au sommet, dit Remo, mais ses idées étaient confuses.

Il savait que c'était important de se souvenir que le Président et le Premier soviétique allaient être assassinés par une attaque de kamikaze, mais il avait beau faire, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

— Ce sera un grand commencement, dit Wolfe. La naissance du Quatrième Reich.

— Est-ce que c'est comme le Quatre Juillet¹ ? demanda Remo.

— Un peu. Vous voulez vous allonger ?

— Sommeil, marmonna Remo.

— Vous verrez, ce canapé est très confortable.

Wolfe aida Remo à se lever et le conduisit vers un long canapé de velours, avec un coussin pour la tête. Il plaça la boule rouge tout près de sa figure.

— Ça va, comme ça ?

Remo sourit et regarda, avec fascination, le ballet de lumières rouges dans la boule.

— Épatant...

Presque dans un rêve, Remo entendit des pas, quelqu'un qui entrait dans la pièce et une voix parlant tout bas.

— Il est sous contrôle ?

— Parfaitement, Herr Doktor.

— Bien joué, Wilhelm, dit Lustbaden.

— C'est un sujet impossible, dit Wolfe. Sans ces drogues à retardement que vous lui avez injectées plus tôt, il n'aurait pas...

— Je sais. C'est pourquoi je les ai injectées dans son sang. Maintenant, il suffit que nous le maintenions drogué en permanence.

— Oui, docteur.

— Notre plan était déjà bon. Maintenant, il est parfait, déclara Lustbaden.

— Comme tout ce que vous faites, Herr Doktor.

— D'abord, nous détruisons la conférence au sommet des dirigeants de l'Amérique et de la Russie. Ensuite, nous exhibons cet homme comme une arme secrète d'une agence américaine secrète et nous lui collons la catastrophe sur le dos. La Russie et l'Amérique seront en guerre quelques heures plus tard. Elles se détruiront en quelques jours.

— Brillant, Herr Doktor !

— Naturellement, dit modestement Lustbaden.

Remo entendit des pas traverser la pièce. Il vit deux jambes

blanches devant lui, dépassant d'une blouse blanche, et il les suivit du regard, vers le haut, en passant devant un ventre proéminent jusqu'à la figure rose couronnée de cheveux blancs, jusqu'aux yeux bleus glacés qui le contemplaient derrière des lunettes cerclées d'or, en passant par les lèvres distraitement retroussées en demi-lune.

— Ça va, Williams ? demanda Lustbaden.

— Au poil, répondit Remo.

— Bien. Profitez de votre repos. Je serai bientôt tout à vous.

— Faut toujours attendre dans les cabinets des médecins, grommela Remo, qui avait des paupières en plomb.

Lustbaden se tourna vers Wolfe.

— Vous allez rester ici. Je dois m'occuper de notre affaire pressante. Vos hommes viendront avec moi.

Wolfe salua. Le médecin quitta la pièce. Ses talons claquèrent, précédant les pas lourds des soldats marchant en cadence, et s'éloignèrent dans le corridor.

— Une question, marmonna Remo.

— Oui ?

— Où est Chiun ? Et Smith ? Ils se sont vraiment échappés ?

Wolfe hésita.

— Pour le moment.

— Très bien.

Remo sourit et s'installa confortablement sur son coussin.

— Mais nous avons détruit leur bateau, expliqua Wolfe. Nous les retrouverons dès que le lancement sera terminé.

— Le lancement ?

— Le lieutenant Caan part maintenant pour sa mission.

Remo fronça les sourcils.

— Sa mission ? Ah bon, grommela-t-il, trop fatigué pour demander ce que c'était. Amenez Chiun et Smith ici, hein ? Et nous répandrons tous notre semence pour le Quatre Juillet.

— Oh, ils sont trop vieux ! s'exclama Wolfe en riant de l'invraisemblable suggestion. Et l'un d'eux n'est même pas blanc !

— Pas Chiun ? demanda Remo en ouvrant brusquement les yeux.

— Chut. Dormez, Remo.

— Peux pas dormir. M'avez trompé. Vous allez tuer Chiun.

— Dormez, Remo.

Et, contre son gré, il s'endormit, tout son être plongeant dans le sommeil, à part une petite étincelle tout au fond de son esprit. Cette minuscule parcelle, impossible à mesurer et intacte, attendait un appel spécial, au-delà du temps et de l'espace.

Elle attendait le Maître de Sinanju.

CHAPITRE XVIII

— *Heil Hitler !*

Richard Caan claqua des talons et leva vivement le bras droit.

Lustbaden tourna lentement autour de lui, en hochant la tête avec approbation, en admirant le parfait garde-à-vous de Caan, sa tenue irréprochable, ses yeux vides.

— Vous comprenez votre mission ? cria-t-il.

— Oui, Herr Doktor.

— Et vous êtes prêt à l'exécuter à la lettre ?

— Oui, Herr Doktor.

— Les cartes ? Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

— Tout, Herr Doktor.

— Pas de questions ?

— Non, Herr Doktor.

Lustbaden sourit ; les lèvres en demi-lune frémirent d'exaltation.

— Alors nous allons commencer, déclara-t-il triomphalement.
Rassemblez votre matériel.

Le F -24 est sur la piste. Vous devez faire chauffer les moteurs.

Caan retourna à son bureau où étaient empilés les cartes et les manuels de navigation. Il les parcourut, pour vérifier si tout était bien là. Il n'était plus qu'une mécanique, le parfait instrument pour sa mission. Il ne résistait plus à Lustbaden et n'était plus puni. Sa santé lui avait été rendue en quelques heures, grâce aux piqûres miraculeuses du bon docteur. Toutes les souffrances dans cette petite pièce, ligoté sur un lit qui ne lui permettait pas de dormir, avec le vacarme constant du projecteur à ses oreilles, tout l'inconfort, la torture, l'incroyable douleur... tout ça pour rien. Il avait changé tout ça en disant simplement oui.

En acceptant.

Il passa dans la chambre, où l'attendait son sac de voyage, déjà prêt sur le lit refait. Il le prit, le reposa et obéit alors à la singulière envie de soulever l'oreiller pour le porter vers sa figure.

Il était bourré de plumes neuves. La toile était raide et blanc-bleu, comme les taies dans la maison de sa grand-mère à Brooklyn, sentant le savon de ménage et l'air frais, où elle faisait sécher le linge sur une corde.

Il se demanda pourquoi il pensait à Brooklyn dans un moment pareil. Pourquoi se souvenir des repas de famille, quand sa grand-mère, la figure congestionnée par son fourneau, apportait le grand plat

de poitrine de bœuf farcie et le posait sur sa nappe au crochet ?

Il chassa cette pensée et rejeta l'oreiller sur le lit.

La dentelle de la nappe était raide et amidonnée. Sa grand-mère était assise dans son fauteuil à bascule, même à table.

Il ramassa son sac de voyage et retourna auprès de Lustbaden. Sans un mot, le médecin ouvrit la porte et ils suivirent le long couloir.

Le troisième jour de Hanoukah, quand Richard avait douze ans, sa grand-mère lui avait fait cadeau d'une Étoile de David en argent, sur une chaîne. Ils étaient tous les deux assis dans le salon obscur de Nana devant sa cheminée avec le radiateur à gaz, et Nana avait décidé de lui apprendre l'allemand. Ce fut une expérience sans espoir. Caan n'avait jamais eu le don des langues. Malgré tout, il se rappelait la scène comme si elle s'était passée le matin même : le petit Richard, les cheveux plaqués en arrière par de l'eau, assis aux pieds de sa grand-mère, l'Étoile de David en argent scintillant dans sa main. Et Nana, ses cheveux blancs brillant comme une auréole, qui se balançait dans son fauteuil, en répétant des mots dans une bizarre langue gutturale.

Il ne se rappelait pas les mots. Il ne se souvenait que du mouvement de ses lèvres alors qu'elle se balançait, en parlant allemand, en répétant les mots... les mots...

Quels mots ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda brusquement Lustbaden en tournant la tête.

Il attendait à quelques mètres devant Caan, dans la grande salle. Caan s'aperçut, avec un sursaut, qu'il s'était arrêté de marcher.

Il se sentit rougir de honte.

— Rien, Herr Doktor.

— Eh bien, avancez vite ! Il y a beaucoup à faire.

— Oui, Herr Doktor.

Deux gardes les accueillirent à l'entrée des souterrains et les accompagnèrent dehors. Plus loin, sur la piste, tout le contingent des soldats de SPIDER de Lustbaden étaient au garde-à-vous autour du F-24.

Les lépreux allaient et venaient dans leur village qui bourdonnait de surexcitation. Plusieurs étaient massés autour de la hutte d'Ana où leur chef montait la garde et repoussait les villageois curieux qui tentaient de regarder à l'intérieur.

Lustbaden les contempla et ses yeux se fermèrent à demi.

— Un moment, dit-il.

Laissant Caan sur la piste avec les deux gardes, il se hâta vers l'attroupement. Les lépreux se dispersèrent à son approche, tous sauf Ana qui restait assise par terre, immobile, et Timu. Le chef se tenait très droit, les muscles bandés ; les veines de son cou et ses narines

palpitaient de peur contenue.

— Qu'est-ce que tu caches ? demanda durement Lustbaden.

Quelques lépreux se réfugièrent dans leurs masures. D'autres reculèrent, en chuchotant entre eux. Lustbaden entendit plusieurs fois son nom, Zoran, murmuré avec le respect craintif accordé à une divinité.

Sans un mot, Timu croisa les bras et écarta les pieds, pour bloquer l'entrée, tel un terrifiant colosse.

— Écarte-toi ! ordonna Lustbaden et il poussa Timu de toute sa force.

Le chef ne bougea pas.

Lustbaden recula d'un pas, avec une rage évidente. Un silence tomba sur le village. Le médecin devina tout de suite qu'il avait l'avantage.

— Je suis Zoran, moi qui vous parle ! cria-t-il d'une voix forte pour être entendu de tous. Je t'ordonne de me laisser entrer.

Timu le toisa lentement :

— J'ai signé mon pacte avec plus grand que vous. Vous ne pouvez pas entrer.

À ces mots, le village parut exploser, en proie à une agitation incontrôlable. Même Ana releva les yeux, stupéfaite du blasphème de son frère.

— Timu, murmura-t-elle tout bas, d'une voix qui était un avertissement.

— Disparaissez, Zoran ! dit le chef.

Et son regard se perdit dans le lointain, la figure aussi impassible qu'une statue de pierre.

— Sale lépreux ! Espèce de vermine répugnante ! Comment oses-tu me parler avec tant d'insolence !

Il leva la main et gifla Timu à toute volée.

Le coup fit vaciller le chef. Il reprit son équilibre et puis, faisant face à Lustbaden, il le poussa des deux mains et le fit tomber à la renverse dans la poussière.

Les villageois poussèrent des exclamations étouffées. Des femmes crièrent. Ana se releva précipitamment, terrifiée. Lustbaden se redressa, en position assise, sans prendre la peine d'essuyer la terre sur sa figure et sa blouse blanche. Le sourire en demi-lune s'abaissa et devint un ricanement hideux.

— Tuez-le, ordonna-t-il.

Les soldats de SPIDER arrivaient déjà en courant. Les deux gardes surveillant Caan étaient plus rapprochés, ils avaient mis un genou en terre et armé leurs pistolets. Caan restait debout à côté d'eux, et observait.

Lustbaden hurla son commandement :

— Tuez-le !

Deux coups de feu claquèrent. Deux blessures s'épanouirent comme des fleurs éclatantes sur la poitrine de Timu. Le chef chancela et tomba.

— Timu ! cria Ana en courant prendre son frère dans ses bras.

Il respirait encore et se laissa enlacer.

— Ah, Timu, pourquoi ? sanglota-t-elle en le berçant. Pourquoi as-tu tenu tête à Zoran ?

Il fit un effort pour parler.

— Je l'ai poussé, murmura-t-il d'une voix étonnée, du sang coulant d'un coin de sa bouche. Et il est tombé. Zoran n'est qu'un homme, après tout. Dis-leur, il n'est... qu'un...

Il poussa un dernier soupir et mourut.

Et les soldats refermèrent leur cercle.

CHAPITRE XIX

Lustbaden passa, devant Ana qui tenait le cadavre de son frère et pénétra dans la petite hutte. Harold Smith y était, seul et sans connaissance.

Le médecin lui décocha un grand coup de pied dans les côtes. Smith gémit de douleur et, dans un râle, il revint à lui péniblement.

— Où est l'autre ? demanda Zoran. Le vieux Chinois ?

Chiun était dans la jungle depuis un moment mais Smith, encore groggy, ne put que marmonner :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Lustbaden lui donna un nouveau coup de pied. Smith se mordit la main pour ne pas crier. Le médecin sortit de la hutte.

— Caan !

— Oui, Herr Doktor.

La figure de sa grand-mère à la lumière du gaz, qui se balançait, en chuchotant, en chuchotant les mots...

— Va, nom de Dieu !

Caan fit quelques pas hésitants vers la piste, l'esprit tout embrouillé. La mission, New York, la poitrine de bœuf de Nana, le Président, le Premier soviétique, la nappe de dentelle amidonnée, les tours du World Trade, le F-24, les lèvres de Nana, articulant, articulant les mots allemands...

Les deux gardes qui avaient abattu le chef des lépreux reprirent position à côté de Caan. Il chancela vers la piste, étouffé par des larmes qu'il ne comprenait pas.

— Vous restez ici, dit Lustbaden aux deux gardes. Les autres, fouillez tout le secteur à la recherche du nain chinois.

Les soldats hésitèrent. Ils regardaient tous derrière Lustbaden. Il se retourna et vit Ana figée, le couteau de son frère à la main.

Elle parla d'une voix basse mais avec une ferveur qui fit hésiter le médecin lui-même.

— Monstre ! Assassin. Vous avez tué mon frère, aussi négligemment que vous auriez chassé une mouche.

— Pose le couteau, Ana, dit le médecin.

Mais elle s'avança, les yeux sur Lustbaden, le couteau levé pour frapper.

— Porc assassin !

Derrière elle, les lépreux marmonnèrent leur approbation.

— Ana !

— Vous avez peur de mourir. Je le vois dans vos yeux, Zoran. Le grand, le sage, le magnifique Zoran n'est rien qu'un petit homme devenu fou de pouvoir. Mais votre pouvoir se termine ici, porc.

— Porc ! glapit une voix parmi les villageois.

Il foudroya du regard les lépreux, mais Ana avançait toujours, du même pas régulier.

— Pose ce couteau, Ana ! Je ne veux pas te tuer.

Elle éclata de rire, d'un rire dur et amer.

— Non, j'en suis bien sûre ! Qui avez-vous d'autre dans cette île, comme prostituée ? Rien que moi, la faible fille qui fait toutes les saletés que vous désirez simplement pour rester en vie et ne pas souffrir !

Caan, qui marchait vers la piste, se retourna pour écouter la jeune fille. Elle avait l'air d'une somnambule, avec ses longs cheveux noirs tombant dans son dos, ses bras tendus, ses mains crispées sur le couteau.

— Mais j'ai appris une chose, Zoran. Il y a de pires châtiments que la douleur. Il y a des choses pires que la mort douloureuse elle-même. Je n'ai plus peur de vous.

— *Nie wieder !* hurla Lustbaden et elle poussa un cri perçant. *Nie wieder !*

Le couteau frémit, trembla mais ne tomba pas.

— *Nie wieder !* rugit Lustbaden.

— Vous ne me contrôlez pas, dit-elle lentement, avec effort.

Tout son corps frémissait, de la salive moussait au coin de sa bouche. Elle savait qu'elle ne pourrait plus lui résister longtemps.

— *Nie wieder !* répéta-t-il mais cette fois d'une voix taquine, en retrouvant son sourire en demi-lune.

Elle se plia en deux, tordue par la douleur.

Caan s'était immobilisé, effrayé, un frisson glacé courant dans son dos. *Nie wieder. Nie wieder ?*

— L'avion, lieutenant, dit un soldat en lui tapotant le bras.

Caan se tourna vers le jeune homme, bouche bée.

— L'avion ? Ah oui, l'avion...

Il repartit lentement.

Il ne vit même pas les lépreux ramasser des pierres et des mottes de terre et les lancer sur Lustbaden et ses hommes.

— Ana a raison ! cria quelqu'un. Il y a des sorts pires que la mort !

— Il a assassiné notre chef !

— Zoran est un menteur et un tueur !

Une pierre le frappa à l'épaule. Tous les villageois poussèrent des cris de joie.

— Feu ! hurla-t-il à ses soldats. Tuez tous ces sales malades ! Ils ne méritent pas de vivre, ils ne l'ont jamais mérité ! Feu, je dis, feu !

L'averse de balles s'abattit dans un grondement de tonnerre, ponctuée par les cris des blessés et des mourants. Mais les lépreux refusèrent de battre en retraite. En voyant leurs voisins tomber à côté d'eux, les survivants semblaient brusquement et tacitement liés, unis dans un même esprit pour riposter et combattre les soldats avec toutes les armes, n'importe lesquelles, qu'ils pourraient trouver, résister ou mourir.

Un jeune garçon prit le bras d'Ana et l'aida à se relever.

— Tu as du courage, dit-il gravement. Lutte avec nous. Ne crains pas la douleur. Ceci t'appartient, maintenant...

Il ramassa le couteau de Timu, le lui mit dans la main, lui referma les doigts sur le manche.

À l'orée de la jungle, Chiun laissa tomber sa brassée d'herbes médicinales et de feuilles et courut vers la mêlée. Il en crut à peine ses yeux. Timu, ainsi qu'une vingtaine de villageois gisaient morts près de la hutte. Les soldats de SPIDER faisaient des cartons sur les lépreux valides, et se livraient au massacre du peuple que son ancêtre avait juré de défendre.

Dans un bond tel qu'il parut voler dans les airs, il fondit sur les soldats avec la rage d'une panthère. Les nazis tirèrent précipitamment, au petit bonheur, mais leurs armes étaient impuissantes contre ce petit vieillard qui possédait la force de dix divisions. Il passait d'un soldat à l'autre et mettait en pièces leurs pistolets et leurs fusils, de coups rapides et complexes de ses mains aux longs doigts.

Les lépreux se battirent de plus belle, en s'encourageant les uns les autres, tandis que les soldats tombaient sous les coups mortels de Chiun. Quand, enfin, les rares soldats survivants eurent jeté leurs armes et pris la fuite, Chiun s'arrêta.

— Qui a été nommé pour succéder au chef ? cria-t-il à la foule des villageois.

Le jeune homme qui était avec Ana s'avança.

— C'est moi, Maître.

— Désormais, n'appelle aucun homme Maître, lui dit Chiun. Vous êtes à égalité, maintenant que les soldats ont été privés de leurs fusils. Mène ton peuple à la bataille contre ces êtres mauvais qui s'enfuient devant vous, et ne les manque pas !

La figure du garçon s'illumina.

— J'y vais ! promit-il et en poussant un grand cri, il entraîna tous les lépreux au combat.

Smith leva les yeux de sa paille quand Chiun entra, en essayant de dissimuler la douleur de ses côtes et de son dos.

— Lustbadon est encore en vie ? demanda-t-il.

— Oui.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté ?

Chiun répondit avec douceur :

— Grâce à mon art, je peux apporter la sécurité aux lépreux. Mais eux seuls peuvent regagner la fierté que leur ont volée Zoran et ses hommes.

Il entoura les côtes de Smith d'un pansement serré, puis il lui dit :

— Je dois repartir. Il y a quelque chose dont je dois m'occuper.

— Remo ? demanda Smith.

— Remo.

Smith saisit la manche de Chiun.

— Il est mort, murmura-t-il. L'avion. Arrêtez l'avion.

— Remo d'abord, répondit Chiun.

Derrière la hutte au toit de palmes, il s'agenouilla, les yeux mi-clos, les battements de son cœur ralentis presque jusqu'à la froideur. Il envoya son esprit parcourir l'espace, pour tenter de se mettre en rapport avec Remo, au-delà du seuil d'audition de tout autre être vivant de l'univers. Le signal de Chiun tenait en un seul mot : *Civa*.

Tu as été créé Civa, le destructeur, la mort, le briseur de mondes, le tigre nocturne redoutable réincarné par le Maître de Sinanju.

Et dans le souterrain, au plus profond de son sommeil hypnotique, Remo s'agita.

CHAPITRE XX

L'armée de SPIDER était partie.

Les corps des morts gisaient dans une mare de sang et de boue allant du village à l'orée de la jungle. Seul Lustbaden demeurait, en hurlant frénétiquement des ordres à ses protecteurs sans vie.

— Lève-toi ! commanda-t-il en donnant un coup de pied à un soldat tombé. C'est de l'insubordination ! C'est de la trahison ! tempêta-t-il en allant secouer un autre cadavre. Ne me trahissez pas !

Sa blouse blanche était déchirée et ensanglantée.

Conduits par Ana et par le nouveau chef, les lépreux l'entourèrent.

— Il est fou, dit le jeune garçon.

— Il a toujours été fou, répondit Ana, la main serrant le couteau. Et nous étions fous de l'écouter.

Lustbaden se retourna, les yeux exorbités.

— Je ne suis pas fou ! glapit-il. Je suis le plus grand génie médical que le monde a jamais connu ! Vous osez venir comme ça contre moi, créatures immondes avec du sang sur les mains ?

— Nous serions heureux d'avoir le vôtre sur nos mains, lui dit Ana en levant son couteau au-dessus de sa tête.

Soudain, Lustbaden éclata de rire, d'un rire gloussant et aigu de fille.

— Tu oublies, chuchota-t-il, sa folie allumant des étincelles dans ses yeux bleus. Les oiseaux.

Il leva le bras gauche, montrant le chronomètre avec le système d'alerte ultrasonique.

— Je vais les appeler, menaça-t-il. Je vais les appeler et vous mourrez tous, tous tant que vous êtes, ignobles ordures puantes.

— Les oiseaux, murmura quelqu'un.

— Zoran a toujours les oiseaux.

— Les oiseaux vont nous tuer.

Les villageois commencèrent à se disperser, craintifs, à se réfugier dans leurs cases. Leur victoire s'était envolée.

— Revenez ! cria Ana. Vous ne comprenez pas ? Il ne lâchera pas ses oiseaux ! Il est à découvert comme nous. Ils le tueraient aussi.

— Ils ne me tueront pas, déclara Lustbaden, avec son demi-sourire frémissant. Rien ne peut me tuer !

Il pressa le bouton de son chronomètre.

Un cri aigu, strident déchira les airs. Au loin, l'ombre d'une mouette battait des ailes et s'approchait.

Remo se réveilla.

Wilhelm Wolfe, qui lisait à côté de lui assis sur une chaise, leva des yeux étonnés quand Remo se redressa.

— Ôte-toi de mon chemin, dit Remo.

Wolfe tenta de sourire, mais ce sourire disparut aussitôt. Il y avait quelque chose, dans le comportement de Remo, qui lui glaçait le sang.

Il prit la boule de verre rouge, où les étincelles tournoyaient toujours. Remo l'écarta d'un léger revers de main qui la brisa en mille morceaux.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui n'a pas marché ? demanda Wolfe, plus à lui-même qu'à Remo.

Il courut dans la pièce, en ouvrant des tiroirs, en cherchant fébrilement une arme quelconque. Finalement, il découvrit un petit pistolet argenté sur le coin du bureau. Il pivota et tira sur Remo sans même viser.

Remo évita la balle sans difficulté ; elle se ficha dans le mur derrière lui.

— Je croyais que tu ne voulais pas me tuer. Rien que toi et moi et le toubib, pas vrai ? Les trois mousquetaires, pour répandre ma semence aryenne pour la gloire du Trente-sixième Reich ou je ne sais quelle connerie !

D'un saut glissé qui le transporta carrément à l'autre bout de la pièce, Remo fut sur Wolfe, le pistolet partit en vol plané et Wilhelm poussa un cri de détresse.

— Je ne faisais qu'obéir aux ordres. C'est tout. Je ne vous veux pas de mal personnellement.

— C'est ça le show-biz, trésor, lui dit Remo en l'attrapant par la peau du cou.

— Attendez ! gémit Wolfe, les yeux exorbités. Je vous en prie !

Remo relâcha son étreinte.

— Je sais que je dois mourir, bredouilla le nazi, les marques laissées sur son cou par la main de Remo bien visibles et déjà marbrées. Peut-être en d'autres temps, d'autres circonstances, nous aurions pu être amis... Mais c'est sans importance, maintenant. Tout ce que je demande, c'est le droit de me donner moi-même la mort.

Remo réfléchit.

— Pourquoi ?

— Je suis le descendant d'une ancienne et noble maison. Le déshonneur retomberait sur les ombres de mes aïeux si j'étais tué par un homme qui n'a d'autres armes que ses mains.

— Comment est-ce que vous feriez ?

Wolfe leva la main et montra la chevalière gravée d'une araignée.

— Du poison. Je la porte depuis de longues années. Ce sera rapide, je vous le promets.

Il fit sauter le chaton de la bague et contempla la cavité pendant un moment. Remo s'approcha.

— C'est une poudre ? demanda-t-il et il pensa par la suite que sa question avait dû paraître bien désinvolte dans un moment pareil.

— Non, répondit Wolfe avec un large sourire. De l'acide.

Et il lança son bras contre Remo en lui envoyant le liquide dessus.

Remo l'évita assez facilement ; l'acide manqua sa figure mais il sentit la brûlure de quelques gouttes, sur son dos et ses épaules. Le tricot de son tee-shirt se désintégra, de grands trous y apparurent, révélant de profondes marques rouges sur sa peau. Quand il se redressa, Wolfe était déjà presque à la porte.

Remo le saisit avant qu'il fasse un pas de plus.

— Ancienne et noble maison, gronda-t-il.

Il empoigna la main droite de Wolfe, avec la bague à l'araignée encore au doigt, et la lui souleva de force vers la figure.

Le nazi haletait, tournant des yeux affolés de tous côtés dans les couloirs souterrains silencieux.

— Qui êtes-vous ? souffla-t-il.

Remo le regarda dans les yeux.

— Je suis Civa. Ma lignée est ancienne aussi.

Et, sur ce, il appuya la chevalière contre le front de Wolfe jusqu'à ce que le crâne se fracture. Quand il eut fini, Wolfe gisait seul dans le corridor désert ; sa cervelle s'écoulant d'un trou à l'occiput. Il avait les yeux grands ouverts et fixes. Sur son front, une araignée rouge était imprimée.

CHAPITRE XXI

Le ciel était assombri par les immenses ombres des oiseaux volant bas. La clairière, naguère pleine de villageois, était déserte, à part Ana et Lustbaden, debout parmi les morts.

Ana était impassible. Elle laissa tomber son couteau.

— Vous avez gagné, Zoran, dit-elle. Nous allons tous mourir, maintenant. Je ne pensais pas que vous auriez le courage de vous sacrifier afin de nous tuer.

Lustbaden éclata d'un rire convulsif, dément.

— Mais tu ne vois donc pas ? pouffa-t-il. Je ne mourrai pas ! (Il tira de sa poche une petite fiole.) Ils ne m'attaqueront pas, avec ça. Vous seuls, serez tués. Toi et tous tes lépreux d'amis !

En voyant le choc de la jeune fille, il brandit la fiole en riant.

— Mais avant que tu partes, Ana, je veux te raconter une histoire. C'est à propos de l'incident à Molokai. Ton viol, ma chère petite. Par un groupe d'inconnus. Tu te souviens ?

Il attendit une réaction mais Ana ne bougea pas. Il haussa un sourcil, feignant un compliment.

— C'est beaucoup mieux, Ana. Il n'y a pas longtemps, ces simples mots t'auraient fait piquer une crise.

— Je ne crains plus le passé.

— Bien. Très bien, très bien. Bravo. Parce que je souhaite t'apprendre, à l'heure de ta mort, que les hommes qui t'ont violée étaient les miens, mes soldats de SPIDER, que j'ai recrutés dans toute l'Europe.

— Quoi ?

Ana devint blanche comme un linge.

— Je les ai gardés à Molokai, en dehors de la colonie des lépreux, quand j'ai su que les autorités ne viendraient pas. Grâce à l'hypnose, j'ai entraîné ton esprit à ne plus te rappeler leur figure. Mais ils ont toujours été avec toi, depuis ce jour-là à Hawaii !

Il se tordit de rire et Ana bredouilla :

— Mais... mais vous m'avez découverte...

— Naturellement ! Ma chérie, j'étais le premier à t'avoir !

À ce moment, elle parut exploser, de l'intérieur.

— Vous ! cria-t-elle en ramassant le couteau à ses pieds pour se ruer sur lui.

Avec une agilité remarquable pour un homme de son âge, Lustbaden s'élança et la saisit par les bras. Puis, tandis qu'elle se

débattait, il lui donna un coup de pied entre les jambes. Tout l'air s'échappa de ses poumons et elle s'écroula.

Il dévissa le bouchon de sa fiole et murmura :

— Adieu, Ana.

Soudain, une détonation se répercuta dans la clairière. Lustbaden poussa un cri, sa figure se convulsa de stupeur et il regarda sa main gauche, qui tenait la fiole. À la place, il y avait un éclat de verre enfoncé dans une masse sanglante de chair et d'os.

La vue brouillée, il distingua un lambeau de fumée qui s'attardait devant une hutte isolée. Un homme se penchait dans l'ombre de la porte, un Luger allemand fumant dans sa main.

C'était Harold Smith.

— *Nein !* hurla Lustbaden dans le tumulte du vol des mouettes. *Gott, nein !*

C'était un cri de rage et de désespoir, le gémissement de détresse d'un homme vaincu à la seconde de son triomphe.

— Je ne vous tuerai pas, dit Smith. Les oiseaux s'en chargeront.

Il ruisselait de sueur, et à chaque mot articulé avec effort, les muscles de son cou se tendaient.

Lustbaden regarda le ciel, comme s'il se rappelait tout à coup les oiseaux. Il agita les bras aux tueurs volants. Ils étaient des centaines, une tempête de neige de mouettes blanches, affamées de sang. Les bras de Zoran, le moignon d'où jaillissait le sang, retombèrent à ses côtés, dans un geste résigné. Il avait soudain l'air d'un très, très vieil homme.

— Pas les oiseaux, gémit-il. Je vous en supplie. Ne me laissez pas aux oiseaux. Servez-vous de votre arme. Tirez. Je vous en supplie, Smith.

Smith le regarda avec compassion. Trente-six ans. Il avait passé plus de la moitié de sa vie à traquer ce vieillard qui implorait d'être tué.

Il leva le Luger. La mort était assez grave. Mais la mort par les oiseaux serait lente et douloureuse, terrible.

Lustbaden était debout devant lui, tremblant, attendant la balle. Comme un enfant peureux, il couvrit sa figure avec ses mains sanglantes.

Ce n'était pas le Prince de l'Enfer, pensa Smith. Comme Zoran, la divinité de l'île, le génie fou des camps de concentration n'était qu'un déguisement de plus qu'avait endossé Lustbaden pour cacher son insignifiance.

Smith visa. Une balle dans la tête serait rapide et sans douleur. Il cligna de l'œil. Sa tête tournait de nouveau, il avait le vertige. Au bout du canon du pistolet, il voyait un visage, celui de Dimi.

Dimi était là, seul, les cheveux blancs, dans sa chambre misérable,

et se souvenait de sa femme, de sa fille, de ses petits jumeaux. Est-ce que leur mort avait été sans douleur, à ces enfants, sous le couteau de Lustbaden ? Est-ce que la fille aux yeux verts était morte facilement, quand elle s'était tailladé les poignets avec la bouteille cassée ? Et Helena, la brave femme qui avait donné à Smith du bouillon et une couverture, qu'avait-elle éprouvé en entrant dans la chambre à gaz à Auschwitz ?

Smith jeta le Luger par terre.

— Non, dit-il. Je vous plains. La fin sera dure. Mais je le dois à la justice.

Lustbaden resta un moment pétrifié, les épaules voûtées. Sa figure ronde était maculée de sang. Jetant un dernier coup d'œil au ciel, tout bruisant d'ailes battantes, il fourra son moignon sous son autre bras et courut tant bien que mal sur ses courtes jambes vers la jungle, pour tenter de s'y abriter des oiseaux.

Smith entra dans la hutte et s'écroula sur sa paille. Avant de perdre connaissance, il pensa que les oiseaux viendraient le chercher aussi, et Chiun qui lui avait sauvé la vie. Remo était déjà mort, probablement. Et l'avion décollerait comme prévu. C'était une triste fin pour eux tous, peut-être pour le monde. Une triste fin, sans objet et démente.

Dans les ténèbres de son inconscience, qui l'enveloppaient lentement, il se voyait comme de très loin. Il pleurait... pour Dimi, pour sa famille, pour Remo et Chiun. Même pour Lustbaden, le Prince de l'Enfer, qui n'était après tout qu'un vieux fou maudissant des ombres. Et pour lui aussi, pour l'homme sans solutions. Il pleura pour eux tous.

Remo courait vers la clairière à toute allure. Au-dessus de sa tête, les oiseaux poussaient des cris menaçants, aigus. Devant lui, il aperçut Ana, debout toute seule et comme indifférente au danger dans le ciel. Sa figure était blême, elle était aussi rigide qu'un cadavre, les mains croisées sur la poitrine, comme pour se préparer à la mort.

Il l'atteignit juste avant les oiseaux et là poussa dans la hutte. Alors que les mouettes descendaient en piqué, Chiun surgit de derrière la case, pâle et tremblant de sa transe.

— Aidez-moi, Chiun, lui dit Remo.

Le vieux Coréen prit place à côté de lui, en silence. Tous deux attendirent les oiseaux.

Les créatures piquaient par escadrilles de vingt ou trente, avec des cris assourdissants. Elles plongeaient vers les deux hommes, leur bec crochu ouvert, leurs serres en avant et pointées comme des poignards.

Remo prit l'oiseau de tête par les pattes et le jeta par terre avec violence. Mais quand le reste convergea, il saisit ce qu'il put au petit

bonheur, dans ces battements d'ailes blanches. Des cous froids sous le duvet étaient brisés entre ses doigts. Leur odeur faisandée prenait à la gorge. Remo refoula sa nausée tandis que les corps des oiseaux s'entassaient autour de lui ; il s'étonnait que cela lui parût davantage un massacre de tuer des bêtes au lieu de tuer des hommes.

Mais ce n'était pas des bêtes normales. Il le devinait à leur poids, à la distribution inégale de leur musculature ; ces animaux avaient été élevés pour devenir les requins de l'air, de solides mécanismes de survie, génétiquement programmés pour tuer sur commande.

Il était cerné par les petits yeux noirs affamés, qui cherchaient ses yeux à lui. Les becs jaunes frappaient et arrachaient, cherchaient sa gorge. Il avait déjà des coupures et des ecchymoses aux bras et les brûlures d'acide dans son dos avaient été ouvertes. Il tuait mécaniquement, sans penser, et écartait négligemment les oiseaux morts pour se bagarrer avec les vivants.

Enfin leurs rangs s'éclaircirent, on revit le bleu du ciel. Quelques mouettes s'échappèrent vers l'océan. Leurs cris aigus s'entendirent un moment et puis s'éloignèrent tout à fait et le silence retomba sur la clairière.

La Vallée des Damnés, pensa Remo en contemplant la terre ensanglantée. Des mouches bourdonnaient sur les têtes des soldats et des lépreux morts. Les corps des oiseaux s'empilaient par monceaux partout dans la clairière. Les huttes étaient fermées et silencieuses, leurs habitants bien cachés à l'intérieur. Oui, la vallée était bien nommée.

À l'orée de la jungle, Zoran Lustbaden gisait, le corps déchiqueté, en bouillie sanglante. Sa gorge avait été arrachée par les oiseaux et deux orbites vides étaient tournées vers le soleil de l'après-midi.

— C'est presque fini, dit Chiun avec lassitude.

Une plume blanche tomba de son épaule et voleta vers la main ouverte de Lustbaden.

Il n'y avait pas la moindre tache de sang sur le kimono jaune du vieux Coréen.

— Presque ? demanda Remo.

— L'avion, dit Chiun. Il est encore temps de l'arrêter. C'est le souhait de l'empereur.

Au loin, Remo entendit le vrombissement des réacteurs du F-24 s'apprêtant à décoller.

— Bon Dieu, Caan, imbécile de nazi juif ! marmonna Remo en courant vers la piste.

Il arriva trop tard. Le bombardier invisible, avec sa terrible cargaison, décollait déjà.

CHAPITRE XXII

Caan régla l'arrivée d'oxygène, sur son casque. Il allait voler très haut, au-dessus de la portée des radars et l'atmosphère serait raréfiée. Il regarda droit devant lui, vers la mer, alors que le F -24 roulait à toute allure sur la piste.

— La mission, se disait-il. Ne pense à rien, sauf à la mission.

Quelle était la mission ?

Caan réfléchit. Ah oui. Poitrine farcie. Poitrine farcie et une nappe en dentelle amidonnée et des taies d'oreiller sentant le savon de ménage. Des fauteuils à bascule et une Étoile de David et sa grand-mère...

— La mission, dit-il tout haut pour se la rappeler.

Les films. Le médecin. *Heil Hitler*.

« *N'oublie pas, Richard. N'oublie jamais. Jamais...* » Sa grand-mère qui se balançait, qui répétait les mots, inlassablement. *N'oublie jamais. Jamais plus. Jamaisjamaisjamais*. La bouche ridée s'ouvrait à la cadence du balancement, sans bruit, les mots inconnus se formaient, elle parlait, parlait...

— Qu'est-ce que tu dis ? hurla-t-il, si fort que sa voix se brisa.

Puis il donna toute la puissance et décolla, laissant la vieille bavarde odieuse dans la poussière derrière lui.

Remo arriva juste à temps pour empoigner le train d'atterrissage. La pointe de vitesse brutale quand le bombardier s'éleva dans le ciel faillit lui faire lâcher prise, mais il parvint à se cramponner jusqu'à ce que le train se rétracte. Alors que les roues se repliaient sur le fuselage, il se balança pour prendre du pied un appui sur l'aile gauche puis il propulsa tout son poids, en arc, pour atterrir debout.

Le vent était monstrueux. À la vitesse de décollage, même les ailes aérodynamiquement parfaites du F -24 frémissaient et se secouaient sous la pression. Remo sentait les chairs et la peau de sa figure repoussées en arrière par le souffle.

Lentement, il rampa sur l'aile, les mains à plat sur le métal. C'était comme si on descendait le long d'un mur lisse, se dit-il, une main après l'autre, soutenu par le bout des pieds, utilisant le changement de poids et le vide créé au creux de ses mains pour se maintenir fixé à la surface.

Mais il savait que ce ne serait pas pareil. Ce n'était pas un mur mais l'aile d'un avion à réaction rugissant pour atteindre la vitesse du son. Et puis ses mains brûlées par le grillage électrique n'étaient pas

encore guéries. La chair à vif suppurait.

La douleur, fulgurante, le transperça quand il atteignit le hublot à côté du siège du pilote. L'expression abasourdie de Caan fut comique mais il était excellent pilote. L'avion ne varia pas un instant de cap. Bien au contraire, Caan eut la présence d'esprit d'exécuter un looping acrobatique, puis il piqua.

Remo vit la terre basculer, l'horizon se courber à l'envers. Les muscles de ses bras étaient à la limite de leur endurance, à présent et il avait l'impression que ses mains étaient en feu. Il savait que jamais il ne pourrait arrêter l'appareil. Il ne lui restait plus qu'une chance, et une chance à un million contre un, par-dessus le marché.

Wilhelm Wolfe avait révélé une fissure dans le parfait endoctrinement de Caan. « Ça n'arrive que dans son sommeil », avait-il dit. Cela suffisait. Il le faudrait bien. Faisant appel à ses dernières forces, Remo se lâcha d'une main et frappa contre le hublot. Caan tourna la tête, les traits figés par la surprise, tandis que l'avion poursuivait son piqué, pour essayer de déloger Remo.

— *Nie wieder !* articula Remo avec soin. Jamais plus !

Il vit la panique dans les yeux du pilote, qui se tournaient de tous côtés comme pour chercher une issue, un moyen d'évasion. Puis Caan se détourna de Remo et regarda droit devant lui. Ses mains tremblant comme des feuilles mortes sur les commandes, il redressa l'appareil et l'arracha à son piqué.

Il n'y avait plus rien que Remo puisse faire. Lâchant tout, il tomba de quinze mètres à peine dans la mer.

Elle était de retour. Dans son fauteuil à bascule, sentant la farine et la lavande, et l'Étoile de David envoyait des reflets blancs danser sur sa figure alors qu'elle parlait.

— N'oublie jamais, Richard...

— Va-t'en ! hurla-t-il en tapant sur les commandes.

L'avion plongea, vira de bord, se secoua, mais la vision demeurait, parlait, la bouche s'ouvrait sans bruit pour articuler les mots qui restaient enfermés dans le passé, à jamais...

Mais les mots venaient quand même. Cette fois, quand elle parla, il comprit. Il entendit les mots aussi clairement que ce soir-là devant le radiateur à gaz, quand il avait douze ans.

Elle disait *Nie wieder*. Jamais plus.

La mission.

Le Président. Le Premier soviétique. New York. Le bombardier invisible. La mission, la mission...

— Jamais plus ! cria-t-il.

L'avion vira sur l'aile et décrivit un vaste cercle entre le ciel et la mer bleus, son sillage ondulant derrière lui comme un ruban de

nuages. Il siffla bruyamment en plongeant vers la terre, avec des étincelles jaillissant de ses ailes argentées.

Tout en bas dans le village, Chiun aidait Smith à sortir en boitant dans la clairière.

— Regardez ! s'écria-t-il.

Dans l'océan, Remo se retourna sur le dos pour contempler le spectacle du pilote retournant vers l'île.

— Bravo, Caan ! cria-t-il. Vas-y mon gars ! Ramène-le-nous !

Mais Caan n'avait aucune intention d'effrayer. Ses oreilles étaient pleines de la musique des paroles d'une vieille dame, qui se balançait dans son fauteuil à la lumière du gaz.

— Jamais plus, murmura-t-il en lançant l'avion à pleine vitesse dans la caverne secrète de Zoran.

Il explosa avec une violence qui secoua toute l'île et fit pleuvoir une averse de pierres, de terre et de feu.

— Nom de Dieu, marmonna Remo en détournant la figure.

En quelques minutes, la caverne avait disparu, l'avion aussi et les restes de Caan étaient dispersés aux quatre vents.

Le silence retomba sur la vallée des Damnés.

CHAPITRE XXIII

Remo, épuisé, se traîna en chancelant dans la hutte ; il avait l'air d'une victime de guerre. Smith, la tête pansée, était assis et prenait déjà des notes sur une feuille de papier jauni.

— Où vous avez trouvé le papier ? demanda Remo.

— Ana. Elle est partie, au fait, dit Smith en tenant le papier à bout de bras et en clignant des yeux pour lire sa propre écriture sans ses lunettes. Il va vous falloir la retrouver.

— Pour quoi faire ?

Chiun, paisiblement assis dans un coin, fit un signe de tête du côté de Smith et dessina un cercle près de sa tempe.

— Elle va être un danger, je crois, reprit Smith. Il vous faudra l'éliminer.

Sa voix avait le même caractère citronné que dans son bureau de Folcroft. Ses manières étaient vives, sèches, affairées. Il était évident que son séjour dans la vallée n'avait pas contribué à l'adoucir.

— J'organise le retour des villageois à Molokai, expliqua-t-il. Je ne crois pas qu'ils en sachent assez sur Chiun et vous pour présenter un danger, et ils seront isolés dans leur colonie. Mais la jeune fille est en bonne santé. Son frère disparu, elle n'a aucune raison de rester avec les lépreux. Étant donné ce qu'elle sait, ce serait trop dangereux de la lâcher dans la nature. Elle risque de parler à la presse, n'importe quoi.

Il secoua la tête, d'un air navré, sans quitter des yeux le papier sur ses genoux. Remo soupira.

— Vous ne changerez jamais, hein, Smitty ?

La réflexion surprit Smith. Remo avait raison. Il n'avait pas changé.

Son tympan était endommagé, peut-être crevé, sa gorge était blessée et il avait vieilli d'une vie en un jour. Mais à l'intérieur, au fond de ses pensées secrètes, il était le même homme terrifié qui avait levé les bras, dans une supplication silencieuse, vers un inconnu maigre sur un balcon de Varsovie, il y avait si longtemps.

Il n'avait toujours pas de solutions.

Son ennemi mortel, sa monumentale obsession, s'était révélé un fou, un lâche indigne même de mourir d'une balle. Un vieil homme effrayé.

« Comme moi », pensa Smith. Ils n'étaient que deux vieillards effrayés.

Il ne lui restait plus une miette d'héroïsme et c'était très bien ainsi.

Il n'y avait qu'à laisser Remo, avec sa force et sa jeunesse, essayer de lutter contre le monde avec ses mains. C'était son destin.

Quant à Harold W Smith, il ne lui restait qu'une tâche à accomplir, une tâche où il n'y avait pas de place pour les héros et pas de solutions pour lui.

— Faites ce que je dis, ordonna-t-il de sa voix la plus sèche. Quelqu'un doit le faire... Incidemment, c'était rassurant de vous voir sortir vivant du souterrain. Du bon travail... euh... dans l'ensemble.

— Des crottes de rat, marmonna Remo en sortant de la hutte.

Ana était à la cascade, où Remo savait la trouver. Elle était assise, les genoux remontés contre sa poitrine, ses cheveux noirs scintillant des embruns de la chute d'eau. Au crépuscule, elle avait l'air d'un personnage de rêve.

— Bonsoir, murmura-t-elle.

— Bonsoir, dit Remo en s'asseyant près d'elle.

— Je veux que ce soit aussi facile pour vous que je pourrai le faire, dit-elle sans le regarder.

— Quoi donc ?

— Me tuer, répondit-elle et elle rit de l'étonnement de Remo. Je ne suis pas idiote. Je sais que vous êtes une espèce d'agent spécial. Vous êtes un assassin trop expert pour être un espion ordinaire, ou quelque chose comme ça. Je devine que le vieux Maître et vous êtes un secret bien gardé du gouvernement. Et Smith est un fonctionnaire, un rond-de-cuir s'il y en a jamais eu un.

— Pas loin du compte, marmonna Remo, mal à l'aise.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Allez-y, Remo, dit-elle gentiment. Je me moque de ce qui m'arrive maintenant. Je n'ai pas peur.

Elle contempla la cascade et attendit.

— Ma foi... Et si je ne vous tuais pas ? demanda Remo. Qu'est-ce que vous feriez ?

Elle le regarda tristement.

— Rien. Pas de projets. Vous ne m'épargneriez pas pour une vie glorieuse. Allez-y ! cria-t-elle, la colère remplaçant la tristesse. Nous n'avons rien à perdre, ni vous ni moi.

— Et les villageois ? Ils ont quelque chose à perdre.

Elle haussa les épaules. Remo lui caressa les cheveux.

— Écoutez, je sais que tout ça a été épouvantable pour vous...

— Ne m'analysez pas ! Tuez-moi, d'accord ? Faites ce que vous avez à faire et allez-vous-en !

— Vous êtes pire que Smith, marmonna-t-il. Dites donc, vous voulez vraiment que je vous tue ?

— Oui ! cria-t-elle. J'en ai assez de la mort, de la maladie et de la folie ! Finissez-en !

Elle enfouit sa tête entre ses bras, les épaules tremblantes. Remo l'enlaça.

— Si vous dormiez un peu ? murmura-t-il. Et quand vous vous réveillerez, vous aurez peut-être des idées, sur ce que vous voulez faire de votre vie.

— Quoi, par exemple ? demanda-t-elle amèrement.

— Par exemple, retourner à la faculté de médecine. Vous pourriez vraiment aider ces gens, si vous faisiez ça.

Elle leva vers lui des yeux pleins de larmes.

— Ils ne veulent pas de moi. Je ne leur ai apporté que de la tristesse et de la honte.

— Je crois que vous vous trompez. Ils vous ont sauvé la vie plus d'une fois. Vous devriez peut-être les remercier en leur rendant la pareille.

Ana ne répondit pas.

— Smith les renvoie à Molokai, vous savez. Vous pourriez reprendre vos études à Hawaii.

Les yeux d'Ana brillèrent, un instant.

— C'est vrai ? Comment est-ce que j'irais là-bas ?

Remo pencha la tête de côté.

— Zut ! Je suis censé vous tuer, rappelez-vous.

— Ah...

— Mais je crois que personne ne vous remarquera, si vous êtes dans l'avion.

Elle le considéra pendant un moment, puis elle se détourna.

— Je ne sais plus où j'en suis.

Remo lui ramena la figure vers lui.

— Je vais vous l'expliquer, murmura-t-il en l'embrassant sur la bouche.

Elle le repoussa.

— C'est un moyen facile, ça ?

— Facile pour quoi ?

— Le moyen facile de me tuer... Je sais que c'est trop d'audace de ma part, dit-elle en hésitant, en lui caressant délicatement la joue, mais je veux vous embrasser depuis que je vous ai vu pour la première fois.

— Cette idée m'est venue aussi.

Cette fois, ce fut elle qui l'embrassa.

— N'ayez pas peur de faire ce que vous avez à faire, souffla-t-elle.

Remo sourit.

— Ce sera un plaisir.

CHAPITRE XXIV

Sur la plage, Chiun aida Smith à monter dans la pirogue, un tronc d'arbre creusé, donnée par un des lépreux.

Il avait l'oreille encore pansée par un bout de soie du kimono de Chiun. Il y plaqua sa main, en chancelant dans la minuscule embarcation.

— J'ai peur que ce bateau prenne l'eau, grommela-t-il sombrement.

— Je vous amènerai sain et sauf, empereur, dit Chiun avec un sourire patient.

Remo tourna le dos pour qu'on ne le voie pas rire.

— Nous allons devoir naviguer par des eaux profondes, vous savez.

— Ne craignez rien, dit Chiun.

Smith vacilla maladroitement dans la pirogue et s'assit lourdement. Le kimono de Chiun voleta d'une façon spectaculaire quand il se haussa sur la pointe des pieds pour maintenir l'embarcation en équilibre.

— Non, ça suffit ! s'exclama Smith en voyant l'eau clapoter par-dessus bord. J'appelle les garde-côtes.

— Comment ? demanda Remo. Votre téléphone portatif est au fond de l'océan.

— Ah oui, c'est vrai... Il n'empêche que nous avons besoin d'un plus grand bateau. Il n'y a place que pour deux dans cette coque de noix.

Chiun examina la pirogue.

— Vous avez raison, dit-il en croisant les bras, puis il leva un long index. Ah ! Il y a une solution. Très facile. Pas le moindre problème.

Et il s'assit sur le banc avec un sourire satisfait.

— Quelle solution ? demanda Remo avec méfiance, de la plage.

— La seule solution, ô peu perspicace âne bâté, riposta Chiun et il se tourna vers Smith pour lui chuchoter : Je crains, illustre empereur, que vous soyez obligé de payer, car je suis un vieil homme fatigué et alourdi par le fardeau de mes ans.

— Quelle solution ? insista Remo.

Chiun le regarda.

— Mais c'est très simple, voyons. Tu vas revenir à la nage, naturellement, dit-il innocemment.

— Quoi ?

— On dirait que je te demande de traverser tout l'océan. Ce n'est

rien de plus qu'un exercice.

— Je n'ai pas besoin d'exercice, Chiun.

— Est-ce que tu as arrêté l'avion ? glapit Chiun.

— Allez, dites ! Il décollait déjà quand je...

— Tu as besoin d'exercice, déclara catégoriquement Chiun. D'ailleurs, tu seras très content. Il y a une magnifique colonie de coraux à dix ou douze milles d'ici. Surtout, ne la manque pas. On y va, empereur ?

Avec un grognement, Smith prit la pagaie.

— J'espère que vous n'espérez pas que je vais ramer tout le temps, marmonna-t-il.

Chiun sourit benoîtement.

— Faites simplement de votre mieux, sire, je ne puis rien exiger de plus. Pour vous donner des forces, je vais vous réciter quelques-uns des plus beaux vers de poésie Ung, de la plume du Maître Wang lui-même. Au revoir, Remo.

— Au revoir Remo, singea Remo alors que la voix coréenne chantante de Chiun s'éloignait au large. Ingrats !

Chiun renifla.

— Ingrat. Il ose me traiter d'ingrat. Est-ce que je ne lui ai pas indiqué où il pourrait voir de beaux coraux ?

Smith grogna. Il n'aimait pas les jérémiades de Chiun. Parfois, les poèmes n'étaient pas mal. Si seulement ils n'étaient pas en coréen.

Remo attendit que la pirogue soit loin. Il entendait encore la voix de Chiun, sur l'eau limpide, qui déclamait un poème Ung. Remo le connaissait. C'était l'histoire d'une abeille qui voit une fleur s'épanouir. Il durait quatre heures et si Chiun était interrompu pendant sa récitation, il tenait à tout recommencer depuis le début.

Tout là-haut au sommet de la falaise, Remo aperçut la silhouette d'Ana qui se profilait dans le crépuscule. Elle levait les bras au-dessus de sa tête et ses longs cheveux noirs tombaient telle une cascade sensuelle. Ses seins étaient hauts et fermes, ses jambes fines et musclées. Elle vit Remo, agita la main et sourit.

« Au diable les coraux », pensa Remo en retournant vers la montagne.

Demain il ferait jour.

Le livre copié pour cette
édition numérique a été :

*Achevé d'imprimer en décembre 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 11386. – N° d'imp. 2971. –
Dépôt légal : janvier 1986

Imprimé en France

Notes

[←1]

Fête nationale américaine.